

Dr H.C. Raoul Montandon

Le monde invisible et nous

Tome I

Messages de l'Au-delà

Introduction

« Où les faits parlent, n'est-ce pas au raisonnement de se taire ? »

J.-J. Rousseau.

« Les faits sont des maîtres auxquels il faut obéir. »

Ch. Richet.

« Nous vivons à une époque où l'on méprise les faits et les conclusions que l'on peut tirer de leur sereine observation. »

Livius.

La matière qui fait l'objet de ce volume doit être abordée avec la largeur de vues et l'objectivité que commande l'étude du spiritualisme expérimental. Faisant litière des conventions et des préjugés, il importe en effet de se faire, avant tout, l'esclave des faits, car ceux-ci, comme l'a dit Charles Richet, « sont des maîtres auxquels il faut obéir », et c'est pour s'être libérés de cette servitude que d'éminents philosophes et de profonds penseurs ont élaboré des systèmes qui ne sont d'aucun secours pour la solution des problèmes que nous nous proposons d'aborder à nouveau¹ en ces pages.

Un système philosophique, une doctrine, une théorie, une tradition, seront peut-être de nature à nous séduire, mais s'ils ne tiennent pas compte des faits, que peuvent-ils nous apporter dans la recherche de la Vérité ! Sans doute, diront d'aucuns ; mais, en matière de psychisme, les faits ont été si souvent produits par des simulateurs ou des mystificateurs, qu'il ne paraît point sage de leur attribuer quelque valeur. Cette objection, si souvent entendue, repose en réalité sur une méconnaissance absolue de ce qui est. Si, ici, comme dans tous les domaines où s'exerce l'intelligence humaine, des fraudeurs se sont plu parfois à abuser de la crédulité de personnes naïves, ou d'expérimentateurs peu qualifiés, il est non moins certain que le nombre des observations sérieusement contrôlées, et relevant de phénomènes authentiques, balancent pour le moins les cas contestables et douteux. Il y a plus d'un demi-siècle que le professeur Challis, de l'Université de Cambridge, déclarait déjà : « Les témoignages relatant les phénomènes spirites ont été si nombreux et si concordants, qu'on doit admettre, ou que les faits sont réels et tels qu'on les a rapportés, ou qu'il n'est plus possible de croire quoi que ce soit sur le témoignage des hommes » ; et, plus récemment, le Cardinal Lépicier disait : « Il semble que la mode ait été ces derniers temps de ramener tous les phénomènes spirites à la fraude et à la supercherie des médiums. Ceci a pu être en effet le cas pour beaucoup de ces manifestations, mais prétendre les marquer toutes du sceau d'une duperie déshonnête est un procédé nettement antiscientifique². »

Quoiqu'il en soit, si une partie des faits rapportés doit être mise de côté, il en reste par ailleurs un nombre suffisant pour qu'il soit licite d'en faire usage, et ce serait un défi au bon sens que de refuser l'examen d'observations qui ont été réunies par des milliers de personnes appartenant aux classes les plus éclairées de la société. Nous savons que des esprits timorés se demandent encore si la science est autorisée à introduire dans son domaine l'étude de ces phénomènes ; s'il ne

¹ Voir nos deux ouvrages antérieurs *La mort, cette inconnue* et *De la bête à l'homme*.

² Cardinal Lépicier, *Le monde invisible*.

conviendrait pas de ne point mêler la science dite occulte, à la science tout court ? Personnellement, nous ne croyons pas à l'existence de deux sciences. Pour nous, la science est une : c'est l'effort vers la connaissance des lois naturelles ; c'est l'étude de l'univers et de tout ce qui s'y passe ; c'est la recherche de la Vérité. Scruter les mystères du monde, afin de mieux appréhender cette Vérité, nous apparaît comme une recherche d'autant plus légitime, qu'elle donne la clé de nombreux phénomènes dont le sens échappe encore à un grand nombre de personnes qui, bien que se réclamant d'une foi religieuse, n'en ont pas trouvé l'explication rationnelle.

Comme l'a fait remarquer M. Paul Brunton, l'intelligence moderne, qui est très ouverte, demande et doit obtenir une meilleure présentation de la Vérité que la simple expression d'aspirations religio-moralo-sentimentales. « Nous vivons, dit-il, un âge intellectuel où toute une série de notions doivent être présentées d'une façon qui fasse appel à l'intelligence logique. Toute autre attitude aurait pour effet de faire regarder certains enseignements comme de la poésie, ou comme des notions accessoires bonnes à considérer dans les moments perdus³. » La prédominance chez nous de l'élément scientifique et la vulgarisation des connaissances ont en effet développé l'intelligence de l'homme. C'est pourquoi l'expression moderne de la Vérité doit faire appel aussi fortement à sa raison qu'à son cœur. Ceux qui ont été élevés à l'école rationaliste ont beaucoup de peine à accepter comme vérité démontrée des conceptions qui heurtent le simple bon sens ou qui sont en opposition flagrante avec les données de l'expérience. C'est ainsi que les sciences préhistoriques et anthropologiques ont ruiné déjà bien des affirmations qui avaient pris forme de dogmes. La psychologie, lorsqu'on y aura introduit résolument l'étude approfondie des facultés supranormales, est sans doute appelée à en faire de même.

En 1941, l'Université de Genève a décerné le *Prix Georges Regard* à M. Jean Friedel, pour un mémoire intitulé : « Essai de synthèse entre les résultats de la science biologique et les affirmations de la foi chrétienne⁴ ». Ce qui nous a particulièrement frappé dans cette étude d'un chrétien convaincu, c'est le chapitre dans lequel l'auteur examine comment on pourrait expliquer rationnellement le fait que le Maître est apparu dans un corps visible et tangible, postérieurement à sa mort sur la croix. Après s'être livré à diverses suppositions, M. Friedel reconnaît loyalement son incapacité à éclaircir le mystère de la résurrection, ce terme pris dans le sens de retour temporaire en les conditions terrestres. « J'ai beau chercher, dit-il, je ne vois aucun fait naturel dont on puisse rapprocher la résurrection corporelle de notre Sauveur. »

Combien la solution de ce mystère lui eut été facilitée si, plutôt que de les tenir volontairement à l'écart, M. Friedel s'était montré prêt à examiner des faits tels que ceux qui sont rapportés dans la seconde partie de ce livre⁵, et qui donnent la solution d'un problème qui, pour bien des chrétiens, reste encore insoluble. Si, en effet, comme nous nous proposons de le démontrer, il est des cas où des hommes, après avoir passé sur l'autre rive, se sont trouvés en mesure de nous rendre temporairement visite, à combien plus forte raison peut-on admettre comme naturel le retour temporaire du Maître auprès de ses disciples, au lendemain de la crucifixion.

Dans le présent volume, comme dans le suivant, nous ne ferons état que des hauts phénomènes de la médiumnité physique : Ecriture directe (ou indépendante), voix directe (ou indépendante), photographie transcendantale, matérialisations, et nous ne parlerons qu'incidemment d'autres manifestations. Nous avons pu constater maintes fois que bien des personnes – qui portent par ailleurs un réel intérêt à l'étude du spiritualisme expérimental – répugnent à s'occuper des

³ Cf. Paul Brunton, *Le sentier caché*, p. 134.

⁴ Cf. Jean Friedel, *Biologie et foi chrétienne* sur une synthèse entre les résultats de la science biologique et les grandes affirmations de la foi chrétienne. Paris, Ed. «Je Sers», 1942.

⁵ Cette seconde partie sera donnée en un volume ultérieur.

manifestations physiques de la médiumnité, qu'elles considèrent comme inférieures, voire même inopportunes. Ces faits ont tout de même leur valeur et leur raison d'être, car ils frappent davantage l'imagination et ont plus de prise sur les incrédules que les plus beaux discours.

En réalité, si la classification généralement adoptée, des manifestations médiumniques en deux classes : Médiumnité intellectuelle (ou subjective) et médiumnité physique (ou objective) semble assez commode, il est, en fait, extrêmement difficile de faire rentrer strictement les phénomènes dans l'une ou l'autre de ces deux catégories, car les phénomènes médiumniques se combinent le plus souvent de façon très étroite. Du reste, si l'on y réfléchit, une manifestation d'ordre intellectuel – aussi élevé que soit le contenu du message – emprunte toujours, en dernière analyse, un moyen matériel d'expression. Les plus hautes spéculations du philosophe, les plus belles pages du poète, les enseignements de la foi, ne nous arrivent que par l'intermédiaire de la voix (vibration de l'air) ou par le moyen de la plume. Et, dans ce dernier cas, nul ne songerait à prétendre que l'Esprit du philosophe, du poète ou de l'homme d'Eglise est venu se loger dans une plume, alors que l'on entend souvent des personnes dire avec indignation : « Comment un Esprit supérieur de l'Au-delà peut-il venir se loger dans les pieds d'une table ou d'un guéridon ! » Bien certainement ne le fait-il pas ; mais il se borne tout simplement à emprunter une table pour frapper des lettres (par simple convention) tout comme l'écrivain emploie la plume et l'encre pour former les lettres : dans les deux cas, ce ne sont que des symboles conventionnels, destinés à concrétiser une idée, une pensée. On ne saurait donc tenir rigueur à un désincarné d'employer l'un de ces procédés plutôt que l'autre. Appelés à vivre dans un monde matériel, nous restons soumis aux lois de la matière, et les habitants du monde invisible, lorsqu'ils tentent d'entrer en rapport avec nous, ne sauraient s'y soustraire.

Voici ce que dit à cet égard un désincarné d'une haute élévation spirituelle, dont les messages constituent un admirable enseignement : « ...Je n'ai pas voulu dire qu'il fallait repousser toutes les manifestations expérimentales, même matérielles, lorsqu'elles sont faites dans un but d'éducation, de lumière et de science ; en effet, c'est le premier échelon de l'échelle de Jacob, dont l'image rend si nettement ma pensée : le mécanisme de l'association inter spirituelle, en quelque sorte, que j'y reviens toujours. Les matérialistes, les sceptiques, les agnostiques... en un mot tous les Thomas de la science et du monde, seront difficilement convaincus au premier abord par des preuves spirituelles. Juifs et païens du premier siècle chrétien, furent conduits à la foi par la vue des merveilles dont les apôtres accompagnaient la prédication et l'explication de la Grande Nouvelle. Aujourd'hui encore il y a des traditionalistes aveugles, des incrédules et des athées, toujours prêts à la censure, au blâme moqueur ou indigné. Laissez s'accomplir pour eux des épreuves que votre manque de foi rend si faibles et si imparfaites. Les Esprits qui sont préparés à ce genre de manifestations, n'habitent point en général la sphère de ceux qui apportent les secours spirituels à leurs bien-aimés. Encore près de la vie terrestre, ils ont plus de facilité et moins de répugnance à se servir des moyens matériels pour prouver la survie humaine. Toutefois, si vous vous associez avec eux, dans un but d'édification et d'étude, et parce que vos âmes anxieuses ne savent point découvrir la communion uniquement spirituelle, vous tirerez un grand profit de ces heures passées à scruter les mystères les plus importants de la vie supraterrrestre.

Par vos préoccupations et vos pensées habituelles, vous attirerez autour de vous les Esprits que mérite votre personnalité morale. L'étude de la chimie appliquée n'est pas moins noble que les théorèmes les plus beaux... une seule chose est nécessaire : le pourquoi de votre travail, qui doit être à la hauteur d'une science aussi sacrée. Tu vois que nous ne repoussons pas comme un péché, toutes les matérialisations, tous les faits qui vous semblent étranges, et qui sont l'embryon exact d'actes non moins merveilleux que les apôtres poussaient jusqu'à leur apogée, en invoquant le nom du Christ. Cela peut même ouvrir les yeux de ces aveugles, qui, pour croire, ont besoin de

voir : « Regardez mes mains et mes pieds ; touchez ma chair où coule le sang chaud de mes veines. Donnez-moi à manger et à boire⁶ », furent les demandes probatrices du Ressuscité aux apôtres, trop bouleversés pour croire⁷. »

Nous ressuscitons à toute heure, et chaque fois que vous nous appelez à vos côtés nous allons vers vous, tendres et attentifs. Malgré la promesse du Christ : « Dorénavant vous verrez le Ciel ouvert, et les Anges monter et descendre sur le Fils de l'homme... » (Jean, I. 52), malgré les preuves données en exemple par le Messie, les hommes hésitent encore. L'Eglise est en grande partie responsable de ces doutes : elle devait les dissiper, et suivre les traces de ses fondateurs, conscients de la ténuité du voile qui sépare les deux mondes. « Vous avez besoin, comme des petits enfants, des manifestations presque grossières (coups frappés, matérialisations, etc.). Nous resterions bien surpris par cette attitude, si nos souvenirs terrestres ne nous en donnaient pas l'explication⁸. »

Dans deux ouvrages antérieures⁹, nous nous sommes donnés pour tâche de démontrer, en puisant à des sources variées, que la destruction du corps physique – chez l'homme comme chez l'animal supérieur – ne conduit pas à l'annihilation de la conscience (pensée, mémoire, sentiments, etc.) laquelle survit à la dissolution du véhicule matériel. Dans ce nouveau volume, comme dans celui qui lui fera suite, nous nous proposons de mettre en lumière un ensemble de faits qui apportent des arguments de poids à la thèse que nous défendons.

Nous espérons que nos lecteurs voudront bien reconnaître qu'il serait déraisonnable d'abonder dans le sens de ceux qui persistent à ne voir dans le spiritualisme expérimental qu'un ensemble d'observations et d'expériences dues à des mystificateurs, ou à l'imagination déréglée de personnes crédules et naïves. Comment admettre en effet qu'une telle imposture ait pu se poursuivre pendant près d'un siècle d'investigations, dans des milieux aussi divers, et dans des conditions aussi variées !

Supposer que ceux qui font partie de cette immense phalange d'observateurs et d'expérimentateurs, qui comprend des savants de premier ordre, des philosophes, des penseurs, des médecins, des hommes d'Eglise, etc., se soient, encore et toujours, laissé abuser, serait souverainement ridicule ; et les faits dûment constatés sont aujourd'hui plus que suffisants pour témoigner éloquemment du contraire. Et si maintenant l'on nous demandait quelles sont les raisons qui nous ont conduit à rédiger ces quatre volumes et à les répandre, alors que nous savions pertinemment qu'ils nous vaudraient des critiques désobligeantes, et feraient douter même de notre équilibre mental, nous répondrons ceci. Depuis longtemps déjà, nous avons pu nous convaincre que les faits dont il est question dans ces livres sont, dans notre pays, peu ou mal connus ; beaucoup même les ignorent, ou n'en ont entendu parler qu'accidentellement, par des personnes incomplètement informées, ou portées, pour des motifs tendancieux, à en dénaturer le sens, en sorte que, de cette ignorance, résultent bien des jugements erronés, bien des conceptions fausses. Or, il est de toute évidence que pour se faire une saine philosophie, ou pour étayer ses croyances, il est de première importance de ne point rester dans l'ignorance de manifestations dont la connaissance et la juste interprétation sont de nature à fournir des éléments d'une indiscutable valeur pour la solution des problèmes essentiels dont se préoccupent ceux chez qui une paresse native, ou une artériosclérose intellectuelle, n'ont pas annihilé le besoin d'apprendre et le désir de connaître.

C'est précisément dans l'examen d'un problème, aussi capital que celui de la mort et de la survie,

⁶ Luc XXIV, 39 à 41.

⁷ Cf. Lettres de Pierre. Tome II, Paris Fischbacher, 1929, message du 15 février 1920.

⁸ Lettres de Pierre. Tome II, p. 434, message du 18 juillet 1919.

⁹ La mort, cette inconnue et De la bête à l'homme.

qu'il nous paraît inadmissible – comme on a encore tendance à le faire – de négliger délibérément tout un ensemble de faits aujourd'hui solidement établis. Que dirait-on d'un physicien, d'un chimiste, d'un astronome, etc., qui dans l'élaboration de ses théories ne tiendrait pas compte d'une partie des résultats obtenus par ses collègues dans le domaine de l'observation et de l'expérimentation ? La probité scientifique n'autorise pas de pareils escamotages, sans quoi toutes les données de la science expérimentale risqueraient de devenir suspectes aux yeux des chercheurs de bonne foi.

C'est donc à faire mieux connaître un certain nombre de faits, peu ou mal connus, qu'ont tendu nos efforts. Ainsi se justifie, croyons-nous, l'impression de ces volumes, lesquels représentent dans notre esprit les divers corps de bâtiment d'un seul et même édifice. Puissent-ils accomplir leur mission, qui est de susciter l'attention, et d'apporter à quelques-uns l'espérance qui naît au cœur de celui qui peut dire avec certitude : « Je crois parce que je sais ».

Chapitre 1 - De la légitimité des études psychiques et de l'opposition des Eglises

Jusqu'à maintenant, la métapsychique est restée sauf de très rares exceptions, en marge des programmes universitaires. La raison en est sans doute que les manifestations supranormales comportent un aspect philosophique et religieux qui en rendent l'interprétation assez délicate, et peut-être aussi parce que les leçons qui s'en dégagent sont, à certains égards, en contradiction avec quelques postulats de la science académique.

Quoiqu'il en soit, il est étrange que des observations dont l'étude approfondie pourrait contribuer à enrichir nos connaissances actuelles sur la psychologie, la physiologie et notamment sur la genèse et le processus d'organisation de la substance protoplasmique, restent lettre morte pour les milieux universitaires.

Il est non moins surprenant de constater que les philosophes n'en font guère plus de cas, alors que les phénomènes envisagés comportent un enseignement indispensable pour l'élaboration de systèmes qui prétendent apporter des aperçus motivés sur l'homme et le monde¹⁰.

Enfin, il est navrant de devoir noter l'hostilité que rencontrent de telles recherches auprès de gens d'Eglise qui se réclament de la foi chrétienne. Bien que cette attitude malveillante cherche sa justification dans des motifs assez divergents – et souvent contradictoires – elle n'en jette pas moins le discrédit sur ceux qui pratiquent le spiritualisme expérimental ; ce qui semble d'autant moins légitime que ces derniers s'efforcent précisément d'accumuler les témoignages qui parlent en faveur des conceptions spiritualistes et qui sont, de ce fait, en opposition avec les théories matérialistes courantes.

Nous venons de dire que les causes de cette opposition trouvaient leur origine dans des mobiles divergents. En effet, les motifs invoqués par les représentants de l'Eglise réformée ne sont pas ceux que l'on trouve sous la plume des membres du Clergé Romain. Expliquons-nous.

Sauf de très rares exceptions, le Corps pastoral se base, pour condamner nos études, sur un certain nombre d'ordonnances que l'on relève dans l'Ancien Testament. Dans une vigoureuse étude, Ed. Dujardin¹¹ a répondu magistralement aux objections qui nous sont faites sur ce terrain. Les arguments mis en avant par l'auteur sont marqués au coin du plus parfait bon sens, et nous voulons en relever ici quelques-uns qui méritent d'être connus et médités par tous ceux qui persistent à douter de la légitimité de telles études.

« Nous pourrions – dit Ed. Dujardin – continuer la longue énumération des prescriptions et des interdictions variées, précises et rigoureuses que le texte biblique met dans la bouche de l'Eternel, pour les imposer au peuple juif, au nom et par l'autorité de Moïse.

¹⁰ Bien que depuis près d'un siècle une importante phalange de chercheurs – dont plusieurs s'illustrèrent en divers domaines de la science – ont mis en lumière par leurs travaux, l'importance des phénomènes médiumniques ; aujourd'hui encore la grande majorité des philosophes, des psychiatres, des médecins, ou bien les ignorent, ou bien n'en tiennent aucun compte. On peut dire à leur égard ce que remarquait récemment M. le pasteur Jean Schorer, parlant des études sur la Bible. « Tout ce que d'éminents esprits ont découvert, dit-il, par l'étude attentive et laborieuse des textes de la Bible, est généralement enseigné dans les facultés de théologie du monde entier, mais les étudiants de ces facultés, une fois devenus pasteurs et absorbés par les tâches multiples du ministère, n'en tiennent plus beaucoup compte. Le plus grand nombre parle de la Bible comme si les savants historiens n'avaient point pâli sur les infolios, afin de donner gloire à la vérité avant tout. » (Un livre consacré par la vénération des siècles : la Bible. Ce qu'elle n'est pas et ce qu'elle est. Genève, Imprimerie W. Kreis, 1944, p. 12.)

¹¹ Ed. DUJARDIN : *Etude sur le spiritualisme moderne et la Bible*. Genève, 1935.

Mais il nous paraît inutile de nous perdre en plus de détails. Nous nous contenterons de faire remarquer que les défenses, ainsi que les ordonnances en question, constituent un ensemble bien homogène, un tout indivisible, en un mot, un code, c'est-à-dire un recueil de lois, un système complet de législation auquel on a donné le nom de *législation mosaïque*.

Et maintenant, à ceux qui invoquent certains passages de cette Loi ancienne pour condamner la doctrine ou la pratique du spiritualisme moderne, nous poserons simplement quelques questions.

– Que faites-vous, pour votre compte personnel, de certaines interdictions, de certaines prescriptions que nous avons ci-dessus mentionnées ?

– Etes-vous circoncis ? – Non. Donc vous méritez la mort, car vous avez violé l'alliance perpétuelle de Dieu avec son peuple.

– Observez-vous le Sabbat ? – Non. Donc, vous méritez la mort, car vos infractions sur ce point sont probablement beaucoup plus graves que celles de l'Israélite qui avait simplement ramassé du bois le jour du Sabbat.

– Et maintenant, quelles distinctions faites-vous, dans votre alimentation, entre les animaux purs et les animaux impurs ? De quel droit mangez-vous du lapin, du porc ou du lièvre ? Qui vous autorise à vous nourrir de la graisse ou du sang des animaux ?

– Enfin, (car il faut abréger) pour ne citer qu'un petit détail de votre toilette, pourquoi coupez-vous en rond les coins de votre chevelure ? Pourquoi rasez-vous les coins de votre barbe ?

– A cette dernière question vous avez peut-être envie de sourire. Ne souriez pas, ce serait de la dernière inconséquence ; car, dans le Lévitique, l'interdiction est formelle, et elle devait l'être, puisqu'en enlevant aux Hébreux une occasion de rapprochement avec leurs voisins, elle avait, de nouveau, pour but, de les préserver de l'idolâtrie. Soustraire le peuple juif au perpétuel danger de retomber dans l'idolâtrie, telle était, en effet, la préoccupation principale, tel était le continuel souci du législateur. Et cela se comprend quand on voit, la Bible à la main, que, pour le peuple juif, l'idolâtrie n'était pas uniquement un crime à l'égard de Dieu, mais qu'elle était encore, par suite des circonstances, un fléau politique et social qu'il fallait combattre sans trêve et sans pitié.

Dans son remarquable ouvrage sur L'Esprit de la législation mosaïque, un distingué professeur d'exégèse et d'archéologie biblique, le pasteur Cellérier (non pas l'actuel), a fort bien mis en évidence les conséquences désastreuses auxquelles le peuple juif eût été entraîné en suivant son penchant à l'idolâtrie.

L'idolâtrie, écrit-il, était pour la législation juive, comme un cancer rongeur, qu'il fallait extirper par le fer et le feu. En effet, elle anéantissait le plan divin, et frappait toutes les lois d'inefficacité. Elle replongeait le peuple dans l'abîme de corruption, d'esclavage, de superstition, d'où l'Eternel l'avait tiré. Elle traînait à sa suite les impostures sacerdotales, les faux oracles, les prêtres avides, despotes et sensuels, les orgies voluptueuses, les fêtes obscènes et les prostitutions publiques « au nom de la religion.

Or, avec la corruption des mœurs, il n'y a plus de famille, plus d'affections domestiques, plus de vie douce et intime... Avec la corruption des mœurs, il n'y a plus d'esprit public, plus de dévouement au pays... La corruption des mœurs dissout, sans bruit, les associations les plus sacrées et les plus puissantes ; elle ébranle et use, l'un après l'autre, tous les fondements de la société. Et cette corruption était d'autant plus à redouter pour les Hébreux, que la nature de leur constitution leur rendait plus impérieusement nécessaire la vie religieuse, la vie de famille et la vie nationale, ces trois liens puissants et intimes des nations florissantes.

Souvent étudiée, dit encore le professeur Cellérier, la législation mosaïque nous semble avoir été presque toujours mal comprise. Croyants et incrédules y ont apporté leurs idées toutes faites, leurs méthodes a priori, leurs hypothèses et leurs erreurs. Les uns, zélés pour la révélation, mais d'un zèle sans lumière, n'ont cherché dans l'œuvre de Moïse qu'un tissu d'allégories ou bien une

législation absolue et comme universelle ; un idéal du droit et de la justice !... Jésus-Christ avait pourtant bien déclaré que ces institutions étaient destinées à un seul temps, à un seul peuple, qu'elles étaient nécessitées par la raideur de son caractère et la grossièreté de son intelligence. Mais non... Une législation bonne pour les Juifs, calculée pour leur pays, leur caractère, leur destination, leur époque ; voilà, bien souvent, la dernière chose que les critiques religieux ont imaginé de chercher dans les documents mosaïques.

Juger le Pentateuque d'une manière absolue c'est violer la justice et le sens commun. C'est donc les violer aussi que d'appliquer les lois mosaïques d'une manière pareillement absolue, en voulant les imposer au genre humain entier. Ne transformons pas en code suprême des Chrétiens un alphabet, divin il est vrai, mais préparé pour des Hébreux à demi barbares.

C'est ainsi qu'aux yeux d'un chrétien qui a approfondi et traite la question avec impartialité, en se plaçant au double point de vue de l'archéologie biblique et de la foi chrétienne, la loi mosaïque est devenue pour nous une loi caduque, de sorte qu'on n'a pas le droit de l'invoquer, pour condamner telle doctrine ou telle pratique du spiritualisme moderne. Nous opposer, au XX^e siècle, telle interdiction ou telle prescription de la loi mosaïque est encore plus injuste et plus ridicule que de juger nos théories ou nos actions d'après tel article de l'ancienne loi romaine dite Loi des Douze tables, ou même d'après tel passage, pour nous sans valeur pratique, des Capitulaires du temps de Charlemagne.

N'oublions pas que toutes ces lois n'étaient obligatoires que pour les peuples et pour les époques en vue desquels elles avaient été établies, et que, depuis bientôt vingt siècles, la loi de crainte de l'Ancien Testament a fait place à la loi d'Amour de la Nouvelle Alliance. »

Cette réfutation intelligente nous paraît de nature à rassurer les timorés et à lever les objections qu'on nous oppose de ce chef. Mais il en est d'autres encore, qui s'appuient sur de soi-disant dangers religieux et moraux, auxquels s'exposeraient ceux qui se livrent à la pratique de la médiumnité, et qui lient commerce avec les habitants du monde invisible.

Dans son livre : *Le spiritisme en face de l'histoire, de la science, de la religion*¹², M. le pasteur Roger Glardon n'hésite pas à dire : « Même ceux qui, en commençant à fréquenter les milieux spirites, avaient le but bien défini d'y trouver une religion et d'y rencontrer Dieu, oublient bientôt ce but pour ne plus penser qu'aux Esprits et aux détails qu'ils pourront donner de l'Au-delà et d'eux-mêmes. Le Dieu qu'on avait d'abord invoqué sincèrement est relégué au second plan, puis au troisième... et enfin on ne s'en inquiète plus du tout, on n'est plus même étonné si un Esprit vous apprend qu'il n'existe pas. La religion entrevue d'abord perd de son éclat, elle s'efface pour ne rien laisser subsister derrière elle. La foi chrétienne du spirite néophyte, ranimée au début d'un enthousiasme nouveau, ne tarde pas à s'éteindre graduellement. Si le terme de Dieu représente encore quelque chose, on utilise cette entité lointaine et anonyme comme on ferait appel à une centrale téléphonique selon l'expression du professeur Berthoud, pour demander la communication avec tel ou tel désincarné. Quelle insulte et quel outrage à Dieu, que de décerner à de telles pratiques le titre de religion. A côté des dangers religieux, le spiritisme présente de nombreux dangers moraux aussi. Si Dieu envoie à l'homme la souffrance du deuil pour le spiritualiser, celui qui cherche à retrouver dans les séances celui qu'il a perdu, se replonge dans son matérialisme et s'oppose au plan de Dieu, c'est une faute à la fois religieuse et morale, une révolte contre la décision divine, et un retour à ce qui est charnel et matériel dans la vie. Pour le chrétien, la séparation temporaire d'avec ceux que Dieu lui a repris, est une sorte de discipline qui, s'il l'accepte, le fait progresser et le rapproche de Dieu. « Que ta volonté soit faite ».

¹² Roger Glardon (pasteur) : *Le spiritisme... Lausanne, 1936.*

Ailleurs, c'est un pasteur qui, dans un opuscule religieux, intitule un de ses articles : *Le spiritisme purgatif* ; mais n'insistons pas.

On a trop tendance à ne pas tenir compte du fait que spiritisme et mysticisme ne sont pas synonymes. Par le spiritisme expérimental on tente simplement d'entrer en contact avec des habitants du monde d'à côté ; par le mysticisme on s'efforce de prendre conscience de son unité avec la monade spirituelle – le Dieu en nous – qui gît au plus profond de notre être. Deux voies par conséquent différentes, mais qui ne s'opposent pas ; un mystique peut s'intéresser aux manifestations du spiritisme, comme un spirite peut s'efforcer de suivre la voie mystique. Quant au bénéfice qu'on peut retirer du spiritisme, il dépend uniquement du degré d'évolution morale et spirituelle de ceux avec lesquels nous lions commerce à travers le voile. En fait, nous ne faisons qu'agrandir le cercle de nos relations : à ceux que nous fréquentons ici-bas viennent se joindre des habitants d'un autre monde. A nous de bien choisir !

« Je sais, confesse le pasteur et professeur de théologie Haraldur Nielsson, que j'ai causé avec des êtres de l'Au-delà, bons et aimants, et que beaucoup de ces heures ont été les plus saintes de ma vie. Les malheureux aussi avec lesquels je me suis entretenu, m'ont enrichi d'un grand enseignement : J'ai appris à élargir mon cœur jusqu'à eux. Oh ! Combien cette grande expérience a brisé les liens étroits des préjugés et du dogmatisme d'Eglise qui enserraient mon âme ! Et combien mes conceptions de Dieu et du Christ en ont été élevées ! Qu'on me pardonne de ne pouvoir croire autre chose : ce qui a enrichi ma propre vie à un si haut point, peut servir aussi à enrichir les autres¹³.

Si le spiritisme a apporté quelque chose de nouveau, c'est qu'il a donné réponse à des questions qui ne sont pas moins brûlantes aujourd'hui qu'autrefois : « La vie finit-elle à la tombe ? Y a-t-il un mode d'existence au-delà du tombeau ? » On sait qu'à ces questions l'Eglise répond « Oui », mais elle exige que cette réponse soit acceptée avec foi. Les serviteurs de l'Eglise estiment en effet qu'en matière religieuse la foi seule peut nous aider. Ils oublient que le christianisme n'a pas commencé seulement par la croyance en la résurrection, mais par la connaissance des faits sur lesquels elle se fonde. Si l'on avait demandé à l'apôtre Paul s'il croyait à la résurrection, il aurait certainement répondu : « Croire n'est pas le mot qui convient ici ; j'en ai eu la connaissance. Je ne crois pas seulement, mais je sais, car j'ai moi-même vu le ressuscité et je me suis entretenu avec lui¹⁴. »

Comme les premiers chrétiens, l'apôtre Paul croyait à une communication constante avec le monde invisible, et c'est pourquoi le spiritisme se rattache si étroitement au christianisme primitif. Mais alors, dira-t-on, comment se fait-il qu'une telle analogie reste ignorée de tant de serviteurs de l'Eglise ? Le pasteur et professeur Haraldur Nielsson à qui l'on doit la traduction irlandaise de l'Ancien Testament, nous en donnera la réponse :

« Dans les facultés de théologie de la plupart des univers cités, dit-il, nous apprenons à lire le Nouveau Testament avec les lunettes de la dogmatique. Il est donc fort probable que l'enseignement actuel de l'Eglise est, en de nombreux points, différent de celui que le Christ

¹³ Reykjavik, 17 novembre 1921.

¹⁴ Haraldur NIELSSON : *Mes expériences personnelles en spiritualisme expérimental*. Traduction française. Paris, 1929.

dispensait¹⁵. »

Pour qui n'est pas aveuglé par des idées préconçues, il est peu d'écrits qui comme les Actes des Apôtres contiennent autant de relations de ce que beaucoup nomment aujourd'hui avec mépris : phénomènes spirites. Les Actes nous entretiennent en effet d'apparitions, de révélations, de prophéties, de lévitations, de matérialisations, de guérisons, etc. C'est que les réunions du christianisme primitif étaient bien différentes des services divins célébrés aujourd'hui dans nos églises. L'apôtre Paul, dans ses lettres, en donne une claire description. En ce temps-là il n'y avait pas un prédicateur instruit, qui prêchait aux assemblées avec l'habit du prêtre. On écoutait attentivement ce que les prophètes avaient à dire, ou d'autres hommes qui possédaient les dons spirituels. L'apôtre s'exprime ainsi à leur endroit :

« La parole de sagesse est donnée à l'un par l'Esprit ; la parole de science est donnée à l'autre par ce même Esprit ; un autre reçoit la foi par ce même Esprit ; un autre reçoit du même Esprit le don de guérir les malades ; un autre les opérations des miracles ; un autre, la prophétie ; un autre, le discernement des Esprits ; un autre, la diversité des langues ; et un autre, le don d'interpréter les langues¹⁶. »

Qui ne reconnaît là les dons si divers de la médiumnité ! C'est qu'en effet les prophètes ou pneumatiques des temps apostoliques et des premiers siècles étaient ce que nous appelons aujourd'hui des médiums, d'où les analogies étroites qui apparaissent entre les phénomènes rapportés par le Nouveau Testament, et ceux dont s'occupent les spirites.

Une telle constatation ne devrait-elle pas mettre fin à l'opposition rencontrée au sein du Corps pastoral ? Et pourquoi l'Eglise ne serait-elle pas reconnaissante aux spirites de tout ce qu'ils ont déjà fait pour réhabiliter l'enseignement biblique et ramener à la foi des agnostiques qui se déclaraient incapables d'accepter sans preuves les faits miraculeux du Nouveau Testament ?

Nous nous sommes fait par ailleurs une si fausse image de la vie après la mort, que la plupart des hommes ont cessé d'aspirer à la survie, en sorte que si une révélation plus complète de la vérité peut nous être apportée par le spiritisme, nous aurions bien tort de lui tourner le dos, en vertu de phrases dogmatiques et d'un enseignement théologique qui ne fut fixé, en divers conciles, qu'après d'orageuses disputes.

Les désincarnés eux-mêmes nous invitent avec insistance à poursuivre l'investigation des mondes suprasensibles. Ecoutons la voix de l'un d'entre eux, qui, ici-bas, se réclamait de la confession chrétienne réformée.

« ...Au nom des traditions, au nom des Livres saints, les Docteurs de la Loi blasphémeront contre les manifestations spirituelles. Que cela ne vous trouble point ! Attendez fermement les attaques de vos adversaires, en répétant comme votre Maître : « Si j'ai mal parlé, faites voir ce que j'ai dit de mal.

... Il y a des théologiens érudits qui doutent de la puissance des tendresses fidèles, spiritualité divine en nous, grâce accordée à l'homme pour lui prouver le Ciel.

Ceux-là s'opposent avec énergie à toute manifestation qui leur semble surnaturelle ! Ils se dressent en adversaires de la cause qu'a défendue le Christ, au nom de ce Christ lui-même ; au nom de l'Evangile étroitement consulté, sans chercher à lire en marge des textes, tels que les avaient compris les premiers chrétiens...

...Il vous semble difficile d'admettre une nouvelle intervention de Dieu dans la vie des hommes. Ne soyez point surpris de cet adjectif, car en effet, si les manifestations spirituelles n'ont jamais

¹⁵ Ibid.

¹⁶ I. Corinthien XII, 8-9-10.

cessé d'inviter l'humanité à la connaissance de l'intervention divine, Dieu, toutefois, choisit une forme plus facile, plus accessible aux esprits sceptiques d'un siècle, à la fois scientifique et matérialiste. Il n'est obligatoire, ni d'être un métapsychiste, ni un naïf, prêt à l'aveugle crédulité, pour témoigner de l'effort que fait l'Amour de Dieu en faveur des hommes, puisqu'il se sert des liens indestructibles des tendresses séparées, pour en faire le chemin qui conduit du Ciel à la terre. Nombreux, bien plus nombreux que vous ne croyez, sont les dialogues pleins de douceur, entre les Esprits libérés par la mort du corps et les Esprits qui portent encore la livrée terrestre ; nombreux les voyageurs séparés par la maladresse des sens, qui pourtant s'unissent au moyen des intuitions profondes et subconscientes, nombreuses les mères, les épouses, qui ont entendu le murmure d'une voix spirituelle, dont l'amour a répondu : « Parle !... J'écoute ! »

...De toutes parts donc se multiplient les appels solennels et tendres, et partout retentissent aussi les affirmations de ceux qui ont entendu et qui, les yeux dessillés et la main levée vers le Ciel, affirment, dans un serment ému qu'il ne faut plus chercher parmi les morts, ceux qui sont vivants.

...Répondez paisiblement aux accusateurs qui menacent les messagers de Dieu et les qualifient de démons : « Si satan s'est divisé contre lui-même, comment son royaume subsistera-t-il ?

...Pourquoi jetez-vous si obstinément un voile sur les réalités de la résurrection, ô vous qui prétendez être les pasteurs du troupeau de Jésus-Christ ?... Pourquoi criez-vous : Anathème ! lorsque les yeux s'ouvrent, et quand les bouches entonnent le cantique de la reconnaissance des délivrés ?... Pourquoi persistez-vous à stigmatiser la liberté spirituelle, fleur incomparable et unique, qui s'épanouit au pied de la Croix dans le sang même du Sauveur des hommes... N'est-ce point se désintéresser des choses du Ciel, que de ne point oser lever les yeux pour contempler les demeures préparées par le Christ à ceux qu'Il venait d'arracher au pouvoir de la mort ?... N'est-il jamais dit dans l'Evangile que vous dussiez cesser de rechercher la communion des âmes, quand la pauvre chair corruptible se détache, fleur flétrie, pour laisser s'échapper la graine vivante ?... Où donc avez-vous lu cette ordonnance impitoyable ?...

L'erreur des sincères est de repousser dans un lointain inconnaissable, la résurrection efficace de ceux que Jésus a délivrés des conséquences de la mort.

...Une coupable timidité vient trop souvent fermer les lèvres des privilégiés des consolations spirituelles... une très lâche timidité !... Que les premiers fidèles de l'Eglise naissante n'auraient pas admise, bien que leur franchise les conduisît souvent au martyre...

...Pourquoi l'Eglise suscite-t-elle des règles, des difficultés qui découragent et scandalisent les prosélytes, qui leur retirent toute chance de progrès et d'évolution, et qui rivent leurs pieds à la base de la montagne sainte ? Je fais ce reproche à toutes les branches de l'Eglise chrétienne, toutes le méritent. La dogmatique étroite fait plus de mal aux âmes désireuses de lumière, que le scepticisme brutal, et nous voyons aborder aux rives célestes, des Esprits déroutés, troublés et malheureux qui, n'ayant pas compris la législation théologique des Eglises, ont perdu confiance dans la mystique de la Croix. Par son ostracisme et sa dureté, l'Eglise est responsable d'une telle détresse. « Dieu a tant aimé les hommes, qu'Il est venu chercher et sauver ce qui était perdu », c'est la Religion de Dieu ; renoncer à soi-même pour aimer absolument, et suivre ainsi Jésus... c'est la Religion de l'homme. Il n'y a rien de plus dans l'Evangile !... Tout le reste n'est que moyens indiqués, expliqués, pour arriver au seul but. Ce qui est essentiel, c'est l'Amour complètement dépouillé d'égoïsme... Un amour capable d'entrer en balance avec celui de Dieu, qui nous a aimés jusqu'au sacrifice de l'Incarnation et du Calvaire.

Voilà ce que nous disons aux Esprits que l'Eglise nous envoie, si malheureux, si pleins de crainte. Dieu, quand il descendit au milieu des hommes sous la modeste et glorieuse figure de Jésus de Nazareth, Dieu effaça les ordonnances judaïques, qui exposaient l'humanité à la mort ; Il mit à

leur place les douces exigences de l'Amour : « Le don de soi, le pardon, et la promesse de vie éternelle... » Si ce sont là des dogmes, ils sont à la portée de tous ceux qui se repentent et qui croient.

... L'Eglise (qui a pour mission de proclamer : Les choses visibles sont pour un temps, les invisibles sont éternelles... nous devons regarder aux invisibles) l'Eglise condamne, sans les connaître, les messages venus de la part de Dieu... Les patriarches eux-mêmes recevaient sans surprise les visions célestes. Ne laissez pas votre foi hésiter devant les appels de la grâce, quand Dieu se sert de nos voix qui s'adressent à vos âmes comme naguère elles parlaient à vos cœurs...

... L'Eglise proclame le don de la Vie éternelle, tout en condamnant des fidèles au supplice d'une séparation sans possibilité d'un commerce mutuel, si naturel entre les âmes qui s'appartiennent... Car je l'ai répété maintes fois : le Ciel et la terre forment un seul univers, et rien ne sépare les Esprits, si ce n'est leur condition spirituelle vêtement composé de tuniques nombreuses, qu'il faut dépouiller les unes après les autres, pour révéler la statue qui ressemble à Dieu : « L'âme purifiée, obéissante, dans l'amour et la parfaite renonciation ». Ces voiles vous aveuglent et vous assourdissent... les témoins de « l'amour plus fort que la mort...

... Le Ciel est ouvert depuis l'instant triomphal où le Fils de l'homme, vainqueur de la mort par la charité, remit son esprit entre les mains du Père. Le Ciel est ouvert ! et vous êtes autorisés à pénétrer spirituellement dans le Pays où Dieu vous convie depuis toujours... Mais il y a évidemment, pour vous, une étroitesse des conceptions ecclésiastiques qui obstrue, de façon presque criminelle, les ouvertures laissées par Dieu sur la vie céleste... Et l'Eglise, toute l'Eglise a jeté un voile sur la réalité des résurrections immédiates ! Nous avons parlé dans le désert ! Heurté en vain aux portes des cœurs enivrés par la forte liqueur des jouissances !... L'Eglise prétend négliger cette grâce de Dieu, et la relègue parmi les cas pathologiques : Telle est une des causes de sa faiblesse ! Telle est la cause de la matérialité de la vie que vous menez !

... C'est devant l'assurance négative de l'incrédulité officielle, que Dieu voit la nécessité de prouver notre survivance par des manifestations extérieures... Vous les verrez surgir nombreuses et troublantes d'abord... puis innombrables, obsédantes et évidentes ensuite. La Lumière et la Vérité doivent triompher de la nuit et de l'erreur,

... Que tous les savants de votre époque étudient consciencieusement les diverses manifestations de notre présence au milieu de vous. Nous les en supplions. Plus ils seront versés dans cette science nouvelle de la connaissance de l'Invisible, mieux ils élimineront les éléments étrangers et nuisibles... Il faut que la Science s'acharne à découvrir des preuves pour nier ou des preuves pour affirmer. Quant à ceux qui savent, Ils n'ont pas le droit de se taire¹⁷. »

Voici maintenant quelques messages, également médiumniques, dus à un prêtre décédé de l'Eglise catholique romaine, qui avait acquis ici-bas une grande renommée :

« Ecoutez, mes frères, vos Saints, les Voyants, les Initiés réels... Une grande clarté doit jaillir des productions médiumniques... Le mouvement doit s'étendre ; l'écho des voix d'En-Haut doit se répercuter aux quatre coins du monde.

La médiumnité bien dirigée est une force ; c'est une base aux apports du Ciel ; c'est une colonne au Temple de Dieu.

¹⁷ Ces quelques fragments ont été relevés dans de très longs messages qui traitent de sujets divers, et s'échelonnent sur une longue période. (Cf. *Lettres de Pierre*. Paris, Fischbacher. 6 gros volumes, de 1928 à 1931.)

Le Ciel s'ouvre aux cœurs purs, si vous le fermez par la clé de vos dogmes, c'est que vous n'êtes pas du Ciel.

Il faut des preuves aux hommes, elles leur seront données abondantes, irréfutables... Car il faut inculquer aux hommes cette Vérité : la réalité des relations avec l'Invisible ; la réalité des communications divines et leur nécessité pour le salut.

L'initiation n'est pas humaine, elle est divine... Tout le système scholastique des théologiens est vide de sens initiatique : toute instruction dogmatique est rebelle à l'esprit. Le véritable instructeur du Monde c'est l'Esprit Saint. Dieu et sa créature communiquent par l'esprit, seul intermédiaire autorisé. Je n'accepte pour ma part d'autre Porteur de Lumière que l'Esprit Saint dont je suis l'envoyé.

Je n'irai pas, comme tant d'autres prêtres de mes contemporains, visiter les églises, y chercher les sermons obscurs de théologiens. J'ai rompu avec les religiosités humaines, je suis rentré au plérôme divin : Eglise véritable. Encore une fois, j'adjure mes confrères d'ici-bas de se détacher de dogmes surannés, ennemis de la Lumière, et je les conjure de retourner à la religion de l'Esprit, telle que l'institua Jésus.

S'endormir sur des textes morts est un non-sens, et les masses l'ont si bien compris, qu'elles se sont détachées de l'Eglise. Essayer de les y ramener en perpétuant le dogme, c'est un non-sens énorme, je dirai plus : une folie !

L'éternel instinct de l'âme se réveille à la vérité, mais il repousse l'imposture. Ceci est une vérité éternelle que l'Eglise devrait connaître, mais avec l'ombre qu'elle a répandue, elle s'est aveuglée elle-même. C'est la loi des équivalences, ce qu'on sème on le récolte.

L'homme qui se destine à l'apostolat, doit faire le sacrifice des choses de la terre. Son rôle est d'initier les âmes à la Vie spirituelle en lui ouvrant les portes de l'Invisible, en soulevant le voile qui lui cache sa véritable destinée.

Le mystère commence à la pierre du tombeau, cette énigme redoutable. Et cette énigme, scrutée par les Sages antiques, reste pour l'Eglise la Porte Inviolable.

C'est là, vraiment, qu'est le scandale dans cette carence d'un Foyer fermant la porte aux recherches, aux découvertes spirituelles.

Sur le champ immense de l'Infini, l'Eglise a jeté un voile, et elle maudit qui ose le soulever, criant à la profanation. Mais Dieu n'a-t-il pas créé l'Univers pour sa créature et lui a-t-il jamais interdit de l'explorer ?

Pourquoi le mineur creuse-t-il la terre ? Pourquoi l'aéronaute perce-t-il la stratosphère ? Quel serait le savoir de l'homme s'il restait inactif ?

La connaissance s'étend par le labeur, la science progresse par la découverte des chercheurs, l'Invisible lui-même s'ouvre aux prospecteurs.

Pourquoi l'Eglise pose-t-elle son Veto, sur cette science de l'Infini ? alors qu'elle devrait en être l'école !

Tant qu'elle fermera l'accès aux voies spirituelles, elle ira à contre-sens des intérêts des âmes. Son devoir est de faire jaillir la lumière et non de la voiler. L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de la Parole de Dieu, c'est-à-dire de la Vérité.

Or, le Mystère est l'énigme ; il s'oppose à la Vérité.

J'en appelle à toutes les consciences pures, et je leur demande de scruter cette grave question avec les yeux de l'âme.

Pourquoi arrêter l'essor de cette science de la Vie et de la Mort, au lieu de favoriser ses conquêtes, suprême acquis de l'homme ?

Le symbole a vécu, la lettre est morte. Le cœur humain a besoin d'un sang plus pur, il étouffe dans sa prison terrestre, son organisme demande les effluves célestes, il est temps de lui ouvrir les

Portes de l'Infini : ce n'est pas en le confinant dans cette vie matérielle qu'il peut s'élever vers Dieu.

Dès cette vie, il doit connaître l'invisible pour apprendre à s'y diriger, à y bâtir sa demeure dans l'Eternité !

Or, celui qui ne connaît pas une cité, ne peut y construire.

Je vous en prie, prêtres, mes frères, trêve d'ignorance et de despotisme, l'heure n'est plus d'enfermer les âmes, mais de leur ouvrir la voie aux investigations du monde invisible.

Il n'y a de mur entre les deux mondes que pour les sourds et les aveugles. »

Ces messages, adressés aux serviteurs des Eglises chrétiennes, sont un écho fidèle de ce que bien des voix du monde invisible n'ont cessé de proclamer : la fidélité des tendresses, la légitimité des liens qui persistent entre ceux qui s'aiment, l'obligation impérieuse de poursuivre l'étude des lois qui régissent les rapports entre les deux mondes.

Combien nous sommes loin de la conception que se font de ces choses bien des membres du Corps pastoral, qui condamnent les relations avec nos disparus, et qui estiment que la lecture de quelques versets bibliques est suffisante pour nous donner, sur les problèmes essentiels, les clartés nécessaires¹⁸.

Nous avons vu que M. le pasteur Glardon, après avoir déclaré qu'il était coupable de chercher à communiquer avec ceux qui ont passé de l'autre côté du voile, terminait son admonestation par : « Que ta volonté soit faite ».

Quant à M. le pasteur Jean Rilliet, il déclare : « Plutôt que le gros volume de M. Montandon¹⁹, méditons la parabole des vierges folles et celle des talents, ou encore I. Corinthien chap. 15. Et efforçons-nous de pratiquer l'Evangile : qu'importe l'inconnu de l'Au-delà à celui qui se sait entre les mains de Dieu²⁰ ? »

Être certains que nous sommes entre les mains de Dieu et faire en sorte que, malgré notre indigence, sa volonté soit faite, sont, pour tout chrétien, des articles de foi devant lesquels il convient de s'incliner respectueusement ; mais est-ce à dire que cette certitude – que nous partageons – doive paralyser la recherche ? L'édifice de nos croyances n'est-il pas le résultat de laborieux efforts, auxquels des générations innombrables ont apporté leur tribut ? Que saurions-nous aujourd'hui si, dès l'origine, l'homme s'était interdit de chercher ? Nous en serions encore à l'âge de la pierre taillée, livrés à la cueillette et à la poursuite du gibier !

Une telle attitude de la part d'hommes instruits, ne laisse pas que de nous surprendre. « Aide-toi et le ciel t'aidera », dit très justement l'adage populaire. Rester passifs, béats, devant les mystères de la création parce que nous nous savons entre les mains de Dieu, ne se justifie en aucune manière. Si nous voulons connaître, savoir et pouvoir, poursuivons nos études sans nous embarrasser de veto et d'interdits que d'aucuns voudraient faire passer pour paroles d'Evangile, alors que rien de pareil ne se trouve dans l'enseignement du Maître.

¹⁸ Remarquons, en passant, combien il est étrange de constater que la plupart des gens ont d'autant plus confiance dans la véracité d'un texte que celui-ci remonte plus loin dans le passé. C'est le raisonnement de l'antiquaire, qui estime que plus un objet est ancien, plus il prend de valeur !

¹⁹ *La mort, cette inconnue.*

²⁰ Cf. *La vie protestante.* Genève, 28 août 1942.

Nous devons maintenant examiner rapidement la position de l'Eglise catholique vis-à-vis des manifestations spirites.

Nous savons que la philosophie catholique se refuse à admettre – sauf par un acte miraculeux – les rapports avec ceux que nous appelons les morts. Les phénomènes dont s'occupent les spirites sont dus à l'intervention des anges, mais il importe de faire remarquer que ce sont des anges déchus, enrôlés dans les armées de Satan.

« Quand nous réfléchissons au fait, dit le Cardinal Lépicié, que d'après l'enseignement le plus autorisé, tous ces phénomènes qui, pendant les manifestations spirites, sont attribués aux âmes des défunts peuvent et doivent l'être au contraire à l'action d'intelligences supérieures à l'âme humaine en puissance et en acuité, mais d'une moralité abjecte, nous devons alors admettre que l'Eglise catholique a raison de réprover la pratique du spiritisme comme offensante pour Dieu et nuisible à l'homme. »

Ces êtres, d'une moralité abjecte, sont des anges rebelles, autrement dit des démons. Ainsi l'Eglise romaine explique les phénomènes spirites en bloc par la théorie diabolique.

Les intelligences qui se communiquent par la voie des dons médiumniques, feraient partie des armées du Malin. Ces purs Esprits en révolte, devenus indésirables, dans le ciel, ont été relégués dans nos sphères pour envelopper la terre du réseau de leurs malices infernales, et, par de fallacieuses apparences, nous conduire hors des chemins du salut.

Les anges de ténèbres nous assure-t-on, se transforment en anges de lumière pour mieux tromper les hommes, en les éloignant de la foi. Mais quel intérêt peuvent-ils avoir, ces anges déchus, à tromper des athées qui sont leur proie assurée, pour en faire des spiritualistes ?

Et puis, n'est-ce pas méconnaître la bonté divine, que de supposer qu'elle permettrait aux démons seuls d'intervenir dans les affaires humaines, alors qu'elle le refuserait aux bons anges !

Ces contradictions n'ont pas échappé à bien des auteurs catholiques en sorte que la théorie dite diabolique, perdra sans doute du terrain et devra être amendée.

Il va sans dire que nous ne nions pas l'intervention d'influences qui peuvent être mauvaises, mais celles-ci sont dues au fait que parmi les désincarnés il en est qui sont encore fort peu évolués spirituellement et mentalement, en sorte qu'ils se comportent comme ils le feraient ici-bas. La ligne de conduite à tenir dans ce cas est d'éviter la compagnie de ces âmes stationnaires, ou de s'efforcer de leur faire comprendre le tort qu'elles se font à elles-mêmes en persistant dans la voie du mal.

Au cours des siècles les théologiens ont construit un imposant édifice, mais celui-ci comporte des points faibles qui en compromettent la solidité. En effet, la théologie, qui est, nous dit-on, une science²¹, ne s'embarrasse guère des données nouvelles qu'apporte la science expérimentale, en ses divers domaines ; en sorte que, figée en un certain nombre de formules dogmatiques, elle ne peut revendiquer le qualificatif de science en marche, de science vivante. D'autre part, elle se fonde entièrement sur des textes. Mais quelle garantie avons-nous que ces textes – tous fort anciens – nous soient parvenus dans leur pureté originelle ? Que de causes diverses ont pu altérer

²¹ Les théologiens estiment que la théologie est une science. Mais une science basée sur des dogmes intangibles, et qui ne procède pas aux adaptations et aux rajustements résultant des acquisitions scientifiques, n'est pas, à notre humble avis, une science !

leur sens, ou en modifier l'expression extérieure ! Pour autant que ceux-ci sont en accord avec les faits d'observation et d'expérimentation, nous sommes prêts à nous incliner ; mais en est-il toujours ainsi ? Tout chercheur sincère ne peut l'affirmer ; bien au contraire ! Alors le doute se fait jour, et le besoin d'obtenir des preuves et des confirmations, s'impose !

Il va sans dire que nous n'entendons nullement nous livrer ici à une attaque désobligeante vis-à-vis des théologiens et de la science qu'ils servent avec révérence, mais la recherche de la Vérité exige de ceux qui veulent la servir fidèlement une claire vision des réalités concrètes. Tout enseignement – quel qu'il soit – qui ne tient pas un compte suffisant de ce qu'apporte la vie, se vide, peu à peu, de sa substance. La vitalité d'une science se juge par sa puissance d'assimilation. C'est une foi morte que celle qui ne se laisse pas pénétrer par la pensée de son temps.

Quant à la bibliothèque de philosophie contemporaine, il est certain qu'elle s'enrichit chaque année d'ouvrages qui témoignent, de la part de leurs auteurs, d'une belle vigueur intellectuelle et d'une haute élévation de pensées. Mais ces œuvres s'adressent à une élite, et l'homme de la foule exige autre chose, pour avoir des raisons de croire et d'espérer, que des constructions abstraites ou des spéculations subtiles sur l'Infini, l'Etre, l'Etendue, l'Espace, l'Entendement, la Durée, le Réel, la Conscience, etc., il lui faut des certitudes que confirme l'expérience journalière, par le retour de manifestations qui, s'affirmant identiques à travers le temps et l'espace, restent par ailleurs indifférentes aux doctrines, aux théories, aux systèmes en cours.

Chapitre II - Les écueils

Nous verrons plus loin, quelles furent les raisons qui invitèrent les membres d'une Loge occulte à imprimer à certaines manifestations une allure particulière. S'ils estimèrent que le moment était venu de fournir une preuve formelle de la survivance, c'est qu'il leur apparût sans doute que les avantages qui en résulteraient compenseraient les inconvénients et les abus possibles, car ils n'ignoraient pas que toute médaille a son revers.

D'aucuns ne cessent de dénoncer avec force les dangers que courent ceux qui pratiquent le spiritisme expérimental, mais, en réalité, le pourcentage des victimes ne dépasse pas celui qui s'inscrit chaque jour à l'actif de ceux qui se livrent à maints domaines de l'investigation scientifique. Notons en passant que la pratique des sports de tous genres, tant prônés et encouragés, et qui fait chaque jour de nombreuses victimes, n'invite tout de même personne à réclamer urbi et orbi la suppression de compétitions aussi dangereuses.

Certes la pratique de la médiumnité comporte elle aussi des dangers, mais cet inconvénient est compensé par des acquis positifs ; et n'est-ce pas Monsieur le pasteur Roger Glardon lui-même, un des hommes qui a dénoncé avec le plus de violence les méfaits du spiritisme en le qualifiant de danger religieux, moral, mental, et social, qui s'exprime ainsi :

« Le spiritisme, nous tenons bien à le dire pour être juste, a apporté quelque chose à notre génération, car du mal peut quelquefois sortir du bien : par le rôle qu'il a attribué à certains phénomènes supranormaux, il a déclenché dans les milieux scientifiques tout un mouvement de recherches portant sur ces phénomènes qui, interprétés selon leur origine véritable, peuvent avoir une réelle valeur scientifique et même apologétique... Une valeur apologétique dans ce sens que les phénomènes psychiques opposent aux matérialistes l'évidence des réalités spirituelles, qui ne sont évidemment pas encore les réalités religieuses, mais qui en sont le chemin. »

Parler ainsi n'est-ce pas reconnaître implicitement que les buts élevés poursuivis par les fondateurs du mouvement spirite ont été atteints ?

Les accidents dont on parle avec tant de complaisance sont évidemment regrettables, mais – et nous y insistons – dans tous les domaines de l'investigation scientifique on doit déplorer un certain nombre de héros sacrifiés et de martyrs.

Est-ce à dire que l'on doit conseiller à tout le monde de se livrer à des expériences ? Nous ne le pensons pas, et nous estimons même qu'il est préférable de s'en abstenir, à moins de remplir certaines conditions sur lesquelles nous reviendrons tout à l'heure. Nul ne prétend reproduire, lui-même, les expériences dangereuses auxquelles se livrent les physiciens, les chimistes, les pyrotechniciens. Celui qui ne s'y est point préparé doit s'en abstenir et se contenter d'en trouver les résultats dans les ouvrages spéciaux, de manière à élargir le champ de ses connaissances sans s'exposer à de graves accidents. Il en est de même dans le domaine des sciences occultes.

Quant aux périls auxquels on s'expose – mis de côté les dangers religieux et moraux sur lesquels nous venons de nous expliquer – on peut les classer en deux catégories : a) dangers psycho-mentaux ; b) dangers physiques...

a) Dangers psycho-mentaux.

La médiumnité ouvre la porte sur un monde mystérieux, infiniment vaste, où s'affrontent des énergies nombreuses ; où des êtres innombrables parcourent les routes de l'involution et de l'évolution.

Il va sans dire que celui qui s'aventure dans les vortex du tourbillon astral risque d'y rencontrer

des forces et des puissances redoutables, dont l'influence peut être funeste pour son équilibre psycho-mental. C'est en particulier ce qui se passe lorsque l'imprudent devient victime d'une Entité ignorante ou mal intentionnée ; d'où les cas de possession et d'obsession, dont la guérison nécessite de la part du praticien psychiatre des connaissances étendues sur le maniement de certaines forces occultes et sur l'appui que l'on peut attendre de la collaboration des êtres du monde invisible.

Avec l'assistance du Dr Hyslop (Président de la *Société américaine de recherches psychiques*) et plus tard avec la collaboration du Dr Titus Bell (Directeur de la *fondation pour la Psychiatrie médicale*, à New-York) le Dr Elwood Worcester eut l'occasion de guérir de nombreux cas de paranoïaques formellement déclarés inguérissables par plus de deux médecins aliénistes et dus, semble-t-il, à une ingérence d'influences extrinsèques. Laissons-lui la parole :

« J'estime, dit-il, que le moment est venu de donner mes impressions, après plus de trente années d'expériences, sur les guérisons obtenues par la combinaison des méthodes psycho-analytiques et spirituelles, et d'en citer quelques cas... Ceux-ci n'étaient pas choisis au hasard ; dans chacun d'entre eux nous avons eu en mains quelques indications nous suggérant la possibilité d'une possession par un, ou des Esprits.

La plupart des personnes que nous avons traitées pour paranoïa (ou folie) s'étaient livrées à des expériences d'écriture automatique. En admettant que ce procédé produise une légère dissociation (de la personnalité), il n'est pas facile – du point de vue purement physiologique – de voir comment l'écriture automatique, abandonnée depuis quelques années, a pu produire des illusions permanentes et des hallucinations constantes, conduisant à établir un diagnostic de paranoïa (ou folie).

Une dame de bonne famille, n'ayant jamais donné signe, dans sa vie, d'un déséquilibre mental, aucune maladie mentale n'ayant été relevée dans sa famille, étant elle-même parfaitement normale, rendait visite à une amie qui s'occupait d'écriture automatique et utilisait la planchette. Pendant la soirée, cette amie lui suggéra une séance de Oui-jà et demanda qu'elle mette aussi sa main sur la planchette. Rien de très extraordinaire ne se produisit, les messages n'eurent rien d'inusité, et la visiteuse trouva la soirée plutôt banale. Pourtant, le jour suivant, cette dame donna des symptômes d'hallucinations et d'illusions, d'un caractère si définitif et si frappant, que ses parents furent obligés de la faire examiner par un médecin aliéniste qui diagnostiqua un cas de paranoïa prononcé, et l'envoya à l'Asile des fous.

La psychopathologie n'a aucune explication satisfaisante pouvant indiquer comment une personne en parfait état de santé physique et mentale peut devenir une paranoïaque, simplement pour avoir assisté à une séance de Oui-jà pendant quelques heures. Si nous acceptons la thèse de la possession par les Esprits, alors, l'explication est trouvée.

Dans le cas de l'écriture automatique, ainsi qu'avec le Oui-jà, le scripteur ou la scriptrice fait son possible pour vider son cerveau de toute pensée et pour abdiquer sa volonté, afin que les communications puissent avoir lieu. Dans la plupart des cas, ces personnes sont fermement persuadées qu'elles communiquent avec les Esprits et elles souhaitent la présence de ceux-ci (autrement dit, elles les évoquent).

Si nous acceptons la thèse qu'il existe des Esprits de désincarnés, et qu'il leur soit possible d'employer nos corps pendant quelques instants selon notre invitation, il ne sera pas étrange alors que celle-ci soit acceptée et que l'Esprit, ainsi installé, ne veuille plus se retirer. Il est raisonnable de supposer que les étranges et subits changements de personnalités, les apparitions, les hantises de voix, viennent d'une cause extérieure à nous-mêmes.

Durant dix ans, j'ai lutté contre cette hypothèse car elle était contraire à mes idées et à mes études scientifiques, mais la science nous oblige à accepter les preuves cumulatives, et finalement, il ne

me fut plus possible de nier la validité de la théorie de la possession.

La tentation de traiter ce sujet de superstition, ou comme une explication trop facile, et contraire aux dogmes de la science, est une tentation à laquelle il faut résister ; depuis près d'un demi-siècle, plusieurs savants éminents en France, en Angleterre, en Italie, en Allemagne, aux Etats-Unis, des docteurs, des psychiatres et des philosophes, ont consacré leur vie à l'étude de ces phénomènes et aux différentes techniques de traitement.

... Après avoir en main la preuve d'un agent obsédant ou d'un Esprit possédant – vivant ou désincarné – il faut essayer, par tous les moyens possibles, de déterminer si cette évidence est vraie, imaginaire ou fausse ; si elle est indiquée par le patient avec exactitude et vraisemblance, ou avec l'exagération ou la distorsion.

Le but de notre traitement est de faire sortir la personnalité obsédante du corps du malade, de l'éduquer, de manière à l'amener à comprendre le mal qu'elle fait. Notre but est de soulager le malade, mais aussi d'aider l'Esprit désincarné, en lui faisant comprendre qu'il a passé les portails de la mort et qu'il devrait chercher son bonheur dans le monde des Esprits, ce qu'il ne trouvera jamais en essayant d'importuner les vivants.

Ce n'est pas une tâche aisée. Ces Esprits sont parfois ouvertement hostiles, souvent très habiles dans l'argumentation. La plupart ne savent pas qu'ils sont morts et ne veulent pas le croire ; ils s'imaginent qu'ils continuent leur vie terrestre et ils restent centrés sur un monde matériel dans lequel ils désirent ardemment retourner. C'est une des raisons principales pour lesquelles ces personnes ne savent pas qu'elles sont mortes, et qu'elles persistent dans cette ignorance pendant des mois, ou parfois des années. Elles s'imaginent que le corps de la personne dans lequel elles ont fait leur habitation, est leur propre corps, et, pour cette raison – parfois pendant une période assez longue – elles résistent à tout effort tendant à les en chasser. Ce sont les aveugles de l'autre monde.

Je sais que cette interprétation peut paraître étrange et improbable à ceux qui n'ont, aucune expérience dans des questions de ce genre, mais les cas contrôlés cliniquement avec tous leurs détails – dont je puis faire état – pourront démontrer que je n'exagère rien et que je ne parle que de choses dont j'ai une longue expérience » ...

Cet exposé du Dr Worcester suffit pour mettre en évidence les dangers psycho-mentaux qui guettent les personnes qu'une sensibilité psychique trop aiguisée peut mettre à la merci d'influences extra-terrestres indésirables. Car si la médiumnité supérieure – par laquelle s'établit les rencontres spirituelles entre les deux mondes – nous conduit dans les régions supérieures : séjour des individualités évoluées et bienfaitantes, nous savons par ailleurs que les dons médiumniques peuvent, par manque de contrôle, se développer dans de fausses directions.

C'est la raison pour laquelle il est préférable de renoncer aux expériences spirites : 1° si l'on est en mauvaise santé, ou si l'on est chargé de soucis ; 2° si l'on porte en soi-même le moindre désir égoïste, matériel ou malveillant ; 3° si l'on ne se trouve pas en position d'être dirigé par un instructeur expérimenté (tout au moins au début).

B) Dangers physiques.

Les relations suivantes montreront la nature des dangers physiques auxquels on s'expose lorsqu'on expérimente sans une connaissance suffisante des mesures à prendre pour éviter l'ingérence d'Entités brutales, ou mal intentionnées.

J'étais assis, un soir, seul avec le médium derrière le filet, pendant que trois hommes seulement assistaient à la séance de l'autre côté, à savoir : le médecin sceptique Gutmunder Hannesson, l'oculiste Björnolaffon, et l'écrivain Einar H. Kvaran. Après une âpre lutte avec deux

Intelligences, qui étaient particulièrement grossières dans leurs expressions, je me plaçai avec le médium sur l'escalier qui conduisait à la chaire. Je plaçai mes deux bras autour des épaules du médium et je pressai ses deux jambes entre mes genoux, pour le contrôler. Alors, la chaire qui était clouée au mur, ainsi qu'au plancher, fut tout à coup arrachée et brisée et jetée sur le sol jusqu'au filet. Je continuai à tenir le médium aussi fort, mais je fus avec lui jeté dans les bras de quelque chose en l'air, de sorte que nous allâmes voler et retomber beaucoup plus loin sur le sol. Je heurtai malencontreusement mes mains dans la chute, et le médium avait été tellement serré contre les pièces arrachées, qu'une pointe avait pénétré profondément dans sa chair en tombant.²²

La relation ci-dessous est due au Dr Paul Gibier :

C'est surtout dans une circonstance que je n'oublierai jamais, dussé-je vivre mille ans, que je vis de près l'immense danger auquel on s'expose dans ces sortes d'études si l'on n'a pas le soin de s'instruire des conditions voulues dont il ne faudrait jamais se départir. Je dois avouer qu'à ce moment je me livrais aux recherches psychiques avec un certain sans-gêne, traitant le sujet ainsi qu'un autre et le considérant comme une partie quelconque de la physiologie. Mais depuis lors, j'ai appris qu'il fallait procéder autrement et user de certaines formes sans lesquelles un expérimentateur non prévenu pourrait éprouver plus d'un grave mécompte.

Voici le fait :

Dans les derniers mois de l'année 1886, je faisais presque chaque jour, et principalement le soir, des expériences sur la force animique. Deux séances furent particulièrement accidentées. Ces séances eurent lieu dans un laboratoire des vieux bâtiments de l'ancien collègue Rollin, transformé provisoirement, dans ce temps-là, en Ecole pratique de la Faculté de médecine.

Le local que j'occupais et qui me servait de laboratoire était voisin de l'amphithéâtre de dissection de la Faculté, où, à ce moment, se trouvaient de nombreux sujets. Dans l'une des pièces de ce laboratoire même, j'avais eu, quelque temps auparavant, le cadavre d'un homme qui m'avait servi à des études de médecine opératoire. Ceux qui sont au courant des questions dont je m'occupe comprendront l'importance de ces détails.

Le médium qui m'assistait dans mes recherches était un Américain, M. S. dont la force animique était émise en quantité suffisante pour produire des matérialisations et des transports d'objets à distance, sans contact.

Un samedi soir du mois de décembre 1886, le médium, le Dr de B. et moi, nous rendîmes vers neuf heures au laboratoire de la rue Lhomond.

Deux de mes amis, le Dr A. et M. L., publiciste, rédacteur en chef d'une revue politique et littéraire, à qui j'avais donné rendez-vous, étaient déjà arrivés. Mon garçon de laboratoire avait préparé les objets nécessaires à l'expérience : nous nous proposions d'obtenir des empreintes dans du plâtre gâché, c'est-à-dire délayé et en train de durcir.

Le plâtre une fois délayé fut placé dans un large récipient sous une table autour de laquelle, sauf le garçon, nous nous assîmes tous. Le récipient fut couvert d'un treillis de fil de fer en forme de cloche sur lequel nous plaçâmes nos pieds. La pièce était parfaitement éclairée par deux lampes à gaz dont l'une était située au-dessus de nos têtes.

Ce jour-là nous obtînmes fort peu de choses, mais quelques traces insignifiantes comme si un doigt avait effleuré la surface du plâtre et plusieurs d'entre nous avaient sur leurs vêtements des

²² Cf. Haraldur NIELSSON : *Mes expériences personnelles en spiritualisme expérimental*, p. 40.

taches de la même substance qui n'y avaient pas été remarquées avant. Le médium se plaignait de n'être pas à son aise, il sentait, disait-il, de mauvaises influences autour de lui et avait de la peine à les repousser pour ne pas être entransé.

Après avoir obtenu un certain nombre de phénomènes qu'il serait sans intérêt de rapporter ici, nous levâmes la séance et nous partîmes, le médium à moitié défaillant et soutenu sous les bras par M. L. et par moi-même.

En route de la rue Lhomond à la rue Claude-Bernard, où nous allions chercher des voitures, nous fûmes tout à coup assaillis par une grêle de coups que l'on entendait et que l'on sentait très bien (j'en sais quelque chose) et qui atteignaient surtout le médium. Ces coups nous étaient donnés par derrière. Enfin, nous trouvâmes une voiture, et le médium qui était très agité et paraissait très effrayé, y monta avec le Dr de B. A peine étaient-ils installés dans le coupé qu'un roulement irrégulier de coups frappés se fit entendre sur le dessus de la voiture au moment où elle se mit en marche. Ces coups continuèrent, d'après ce que nous dit le Dr de B., jusqu'aux Champs-Élysées, où habitait S. Nous nous donnâmes rendez-vous pour le samedi suivant.

Au jour dit, nous nous réunîmes au même endroit et en même nombre que la fois précédente : M. L., les Drs de B. et A., qui exercent à Paris, le médium et moi ; plus, le garçon de laboratoire.

Tout d'abord les choses s'annoncèrent fort mal : à peine entrés dans l'enceinte de l'école pratique provisoire, au moment où nous longions un des réfectoires d'anatomie, nous entendîmes tout à coup un sifflement suivi du choc violent d'un objet contre une cloison en planches, voisine. L'objet en question était un petit flacon vide du modèle de ceux qui servent à conserver les pièces anatomiques ; il avait rebondi sur l'un de nous et était retombé par terre sans se briser. Personne n'eut pu se cacher dans l'endroit où nous nous trouvions et, de plus, la nuit n'était pas très noire.

Redoutant quelque désagrément analogue, au moment où nous nous engagions dans un vestibule qui s'ouvrait sur l'escalier conduisant au laboratoire situé au deuxième étage, comme on avait oublié d'allumer le gaz dans l'escalier et que l'obscurité y était à peu près complète, je criai au garçon de laboratoire de nous éclairer. Pendant ce temps, nous commençons à monter. A peine avons-nous atteint le premier étage (le médium était devant et je fermais la marche), qu'un nouveau sifflement se fit entendre, bientôt suivi du bruit d'un flacon lancé avec violence et se brisant en pièces sur les marches que nous étions en train de gravir. Quant on eut allumé le gaz, on trouva une quantité de débris de verre provenant d'un flacon analogue au premier. Bien entendu, personne ne se trouvait dans l'escalier.

Une fois dans le laboratoire, qui était bien éclairé, tout se passa, pendant un certain temps, comme la dernière fois, mais le médium était de plus en plus inquiet.

Pendant que nous nous tenions autour de la table (une table carrée, toute simple, que j'avais fait construire exprès), après avoir préparé le plâtre, je fis à haute voix, sur un ton moitié sérieux moitié plaisant et en français, de manière à n'être pas compris du médium qui ne parlait que l'anglais, cette réflexion que, étant donné le lieu où nous nous trouvions, il n'était pas surprenant que quelque mauvais garnement d'Esprit dont on aurait disséqué le corps, fit tout son possible pour nous empêcher de mener à bonne fin nos recherches. A peine avais-je fini de parler que le médium fut saisi d'une sorte de mouvement convulsif qui lui agita tout le corps, et entransé. Ce qui se présenta alors fut vraiment effrayant : il se dressa, les yeux démesurément ouverts et paraissant lui sortir de la tête, fit quelques pas saccadés dans la pièce, et chacun sentant qu'il allait se passer quelque chose, se leva et se tint sur ses gardes. S. fit un tour sur lui-même et saisit un des lourds escabeaux de chêne qui nous servaient de sièges ; il en fit un moulinet terrible ; mes amis s'échappèrent au plus vite, mais comme j'étais justement assis contre le mur, je demeurai seul en face de ce grand diable d'Américain, taillé en hercule, qui paraissait m'en vouloir plus particulièrement, et séparé de lui seulement par la table carrée autour de laquelle nous étions

tranquillement assis un instant auparavant. Son visage, à ce moment, était horrible à voir, il dirigea vers moi son bras gauche, l'index étendu, et de la droite, il brandit le pesant escabeau au-dessus de sa tête.

La scène, dans cette vieille chambre de collège, improvisée pour la circonstance en laboratoire de psychologie expérimentale, était vraiment singulière par cette nuit de décembre ; mais ce n'est pas à cela que je songeai alors. Mes amis terrorisés, se tenaient tous à l'écart, et personne ne soufflait mot ; le médium seul poussait une sorte de râle guttural. Ne pouvant m'échapper de l'espace où je me trouvais : entre le mur et la table d'une part et une console fixe et le poêle d'autre part, je ne perdais pas un seul geste de celui qui paraissait animé envers moi des intentions les moins rassurantes. Il s'approcha encore de moi, bien à portée de son bras et me lança un formidable coup de son escabeau, droit sur la tête.

J'avais conservé tout mon sang-froid et me tenais très vivement en éveil comme on le pense bien ; et quand je vis le début du mouvement de cette masse projetée vers moi, je saisis les deux pieds de la table qui étaient de mon côté, je les levai vivement et présentai la table en face de mon adversaire en m'en couvrant comme d'un bouclier. Le choc fut terrible ; l'escabeau heurta la table comme un coup de catapulte, un craquement se fit entendre et je fus obligé de reculer sous le coup jusqu'au mur : la table était fendue en deux. Continuant à me protéger en m'abritant derrière elle, je la poussai vers S., qui lâcha sa massue et tomba en arrière sur une chaise, en proie à une convulsion. Nous nous précipitâmes de son côté pour le maintenir, mais ce fut inutile ; il revint bientôt à lui ne se souvenant de rien, et pour ne pas l'effrayer, nous nous assîmes de nouveau autour de la table en cachant notre émotion.

Cette fois ce fut lui que je fis placer auprès du mur. La précaution n'était pas inutile, car il fut de nouveau repris d'une transe non moins terrible que la première. Il se dressa encore après avoir été agité convulsivement, puis se rassit, le visage contracté d'un rictus effrayant, les yeux comme désorbités. Il se leva, nous en fîmes autant ; je mis le poêle entre lui et moi, mais il repoussa la table, et saisissant une chaise, il s'avança vers moi. De mon côté, je m'emparai de l'escabeau qu'il m'avait lancé, je le pris, non comme une arme offensive, mais simplement pour parer les coups qu'il aurait pu me porter avec la chaise qu'il agitait en l'air.

Il y eut encore un moment de violente angoisse pour chacun des assistants, quand nous fûmes en présence l'un de l'autre avec les étranges instruments de ce combat quasi fantastique.

Il s'avança vers moi brandissant toujours sa chaise et je me préparais à la recevoir sur mon escabeau quand je fus poussé, par je ne sais quelle force, à tenter une expérience, en mettant à l'essai un moyen qui m'avait été indiqué par un homme très au courant de ces choses, comme infaillible en pareilles circonstances : je jetai de côté l'objet que je tenais et je m'avançai, les dix doigts en avant, dirigés contre la personne du malheureux entransé en voulant violemment qu'il fut immobilisé. Je projetai en quelque sorte ma volonté sur lui, accompagnant cet effort cérébral d'un geste énergique. L'effet fut instantané et j'en fus, le premier, très agréablement surpris : au lieu d'être lancée vers moi, la chaise fut rejetée en arrière, et quoique fort solide, mise en pièces au point de ne pouvoir être réparée ; S. fut comme sidéré, son corps fut agité d'un tremblement convulsif et transporté brusquement contre le mur à trois ou quatre mètres de l'endroit où il se trouvait. Tous ses membres se tordirent, il se recroquevilla en boule sur le sol près d'une porte et nous entendîmes ses articulations craquer. Quelques passes magnétiques l'aidèrent à se remettre et, aussitôt que nous le pûmes, nous quittâmes ce lieu si peu propice aux recherches psychiques, pour n'y plus revenir dans le même but²³.

²³ Cf. Dr Paul GIBIER : *Analyse des choses*, p. 189.

Trois messieurs, dans le but de s'assurer si certaines allégations spirites étaient exactes, s'enfermèrent un soir dans la chambre d'une maison inhabitée – ceci se passait en Angleterre – non sans s'être engagés par un serment solennel à être absolument sérieux et de bonne foi.

La pièce était complètement nue et avec intention ils n'y avaient introduit que 3 chaises et une table, autour de laquelle ils prirent place en s'asseyant. Il fut convenu qu'aussitôt que quelque chose d'insolite se passerait, le premier prêt ferait de la lumière avec des allumettes-bougies dont chacun s'était muni.

Ils étaient immobiles et silencieux depuis un certain temps, attentifs aux moindres bruits, aux plus légers frémissements de la table sur laquelle ils avaient posé leurs mains entrelacées. Aucun son ne se faisait entendre ; l'obscurité était profonde et peut-être les trois évocateurs improvisés allaient-ils se lasser et perdre patience, lorsque soudain un cri strident de détresse éclata au milieu du silence de la nuit. Aussitôt, un fracas épouvantable se produit et une grêle de projectiles se mit à pleuvoir sur la table, le plancher et les opérateurs.

Rempli de terreur, l'un des assistants, alluma une bougie, ainsi qu'il était convenu, et quand la lumière eut dissipé les ténèbres, deux d'entre eux se trouvèrent seuls en présence et s'aperçurent avec effroi que leur compagnon manquait ; sa chaise était renversée à une extrémité de la pièce.

Le premier moment de trouble passé, ils le retrouvèrent sous la table, inanimé, la tête et la face couvertes de sang.

Que s'était-il donc passé ?

On constata que le manteau de marbre de la cheminée avait été descellé d'abord, et qu'il avait été projeté ensuite sur la tête du malheureux homme, et brisé en mille pièces.

La victime de cet accident resta près de dix jours sans connaissance, entre la vie et la mort, et ne se remit que lentement de la terrible commotion cérébrale qu'elle avait reçue.

L'histoire m'a été contée par un homme des plus dignes de foi, qui la tenait de l'un des acteurs de la scène. ²⁴

M. P., un des membres les plus distingués de la presse parisienne, avait été invité à assister, dans une maison particulière, à Paris, à une séance spirite dans laquelle la force animique était fournie par M. Sh., un médium américain bien connu.

A un moment donné, le médium se mit au piano ; différents instruments à cordes, notamment une guitare, furent placés sur une table hors de sa portée. Les assistants firent le cercle en se tenant les mains, et les lampes furent éteintes. Le médium joua un air quelconque sur le piano et bientôt on entendit les instruments faire leur partie en flottant dans la chambre au-dessus des assistants, près du plafond, s'approchant, s'éloignant et se faisant entendre successivement dans différents points de la pièce.

Tout à coup, M. P. se sent frappé au front, il y porte vivement la main et, tout étourdi du coup, il s'écrie qu'il est blessé et que son sang coule. En même temps une guitare lui tombait sur les genoux. En effet, quand on eut rallumé, on vit qu'il avait la main et le visage pleins de sang : la guitare l'avait frappé d'un de ses angles, sur la partie médiane du front où se voyait une large entaille dont M. P. portera la cicatrice toute sa vie. M. P. s'intéresse toujours aux choses occultes,

²⁴ Cf. Dr Paul GIBIER : *Physiologie transcendante. Analyse des choses*, p. 185.

mais il ne faut pas l'inviter à une séance le soir, sans lumière²⁵ !

Sans exagérer le péril qui peut résulter d'aventures de ce genre, il est certain qu'elles invitent également les expérimentateurs à se plier aux recommandations sur lesquelles nous avons insisté dans d'autres ouvrages, et qui sont, ici encore, de mises.

²⁵ Cf. Dr Paul GIBIER : Ibid, p. 187.

Chapitre III - Les hypothèses

L'abondance des documents aujourd'hui réunis ne permet plus de douter de la réalité des phénomènes de la médiumnité. Dans les chapitres qui vont suivre nous nous attacherons surtout à rapporter des faits qui témoignent de l'objectivité de ces manifestations, et nous verrons que la plupart de ceux-ci exigent la présence d'une substance douée de propriétés étranges : *l'ectoplasme*, derrière lequel se dissimule un dynamisme intelligent, autrement dit, une volonté consciente, remarquablement informée en bien des cas.

C'est à rechercher le siège de cette volonté que s'est attachée une imposante phalange d'investigateurs, et l'exposé des diverses conclusions auxquelles ils sont arrivés a donné lieu déjà à une abondante littérature, sans que l'une ou l'autre des solutions proposées ne se soit imposée à l'attention de tous.

Lorsqu'on examine ces diverses solutions, on constate qu'elles se réduisent à quatre hypothèses principales :

1. Le subconscient ;
2. les substances angéliques ;
3. les ombres et les coques astrales ;
4. les désincarnés.

Examinons-les sommairement.

1) Le subconscient

On sait que les psychologues attachent aujourd'hui une très grande importance à ce qu'on appelle le subconscient. Des travaux nombreux ont mis en évidence le rôle important qu'il est appelé à jouer dans le comportement de l'individu, en sorte que d'aucuns, en lui accordant des pouvoirs toujours plus étendus, n'hésitent pas à le rendre responsable de tous les phénomènes supranormaux.

Qu'une grande partie de ceux-ci relèvent du subconscient, nous en convenons volontiers, mais n'est-ce pas dépasser les bornes du raisonnable que de lui attribuer la totalité des phénomènes médiumniques, de faire en réalité de Monsieur Subconscient, une entité douée d'omniprésence, d'omnipotence et d'omniscience !

Si l'on peut admettre, en effet, que les opérations du subconscient interviennent pour une large part dans les manifestations de la médiumnité intellectuelle : Télépathie, clairvoyance, clairaudience, lecture de pensée, écriture automatique, etc., il est infiniment plus ardu de lui faire endosser, en tant qu'unique générateur, les phénomènes qui se réclament de la médiumnité à effet physique, à l'étude desquels nous avons consacré ce volume.

Nous savons que le double éthérico-astral du médium²⁶ image fidèle de ce dernier, peut être rendu responsable de certains phénomènes objectifs, mais étant donné que le fantôme de l'homme ne saurait se multiplier, apparaître par exemple avec plusieurs visages, agir avec plus de deux mains, etc., il en résulte que les manifestations du double – que celui-ci soit complètement ou partiellement extériorisé – sont tenues d'obéir à la loi de succession ; en effet, le fantôme de l'homme, en tant que représentation objective, ne se fragmente pas en ses éléments constitutifs :

²⁶ Nous reviendrons ultérieurement sur l'existence de ce double.

c'est un tout dans lequel la relation des parties reste constante.

Or, nous verrons qu'il est des cas où plusieurs voix se font entendre, où plusieurs fantômes se manifestent, non pas successivement mais simultanément. On a pu noter par ailleurs qu'ils présentent des caractères physiques nettement individuels, sans le moindre rapport avec le médium. Si l'on ajoute à cela que leur personnalité intellectuelle et morale reste la même avec des médiums différents, on aura sans doute démontré, en peu de mots, combien s'avère insuffisante ici l'hypothèse d'une simple activité subconsciente du médium.

Dans l'examen des faits de cet ordre, il est de toute importance de tenir compte de tous les éléments du phénomène, sans procéder à des escamotages, comme le fit Théodore Flournoy, l'éminent professeur de psychologie de l'Université de Genève, qui, dans son étude sur les phénomènes de matérialisation obtenus par Crookes et d'autres, avec Florence Cook, arriva à la conclusion que tout était dû au pouvoir créateur de la conscience subliminale du médium.

« En résumé, dit-il, – abstraction faite du gros mystère physique de la matérialisation objective (si on la suppose authentique et non due à la supercherie d'un compère) – je n'aperçois rien dans la personnalité psychique de Katie King, pour le peu que nous en savons, qui oblige à y voir une entité de l'Au-delà plutôt qu'une division de conscience, ou une élaboration hypnoïde de Mlle Florence Cook elle-même. »

On peut admirer la désinvolture avec laquelle l'éminent professeur supprime ce qui le gêne. Laissons de côté, dit-il, « le gros mystère physique... ». Le malheur, c'est qu'il est impossible, pour l'explication des phénomènes de cet ordre, de ne pas tenir compte de la réalité objective, physique, des matérialisations !

Ce procédé, nous le rencontrons souvent chez les investigateurs de la phénoménologie psychique. C'est ainsi que nous avons connu, à Paris, un métapsychiste de grand renom, dont les écrits, en ces matières, étaient fort appréciés, mais qui dans l'exposé de ses observations éliminait prudemment tout ce qui aurait pu servir d'argument aux partisans de l'hypothèse spirite.

La probité scientifique n'autorise pas de telles amputations ; en dénaturant les faits, on arrive à des conclusions sans valeur et, ce qui est grave, on induit en erreur les chercheurs de bonne foi.

2) Les substances angéliques

La philosophie catholique élaborée par les Pères et les Docteurs de l'Eglise ne conteste pas la réalité des manifestations médiumniques. Dans son ouvrage classique²⁷ le Cardinal Lépicier dit en effet :

« On est obligé d'admettre qu'un certain nombre de phénomènes existent qui, après une enquête sévère, ne peuvent être attribués à la mystification, et que ce serait un procédé arbitraire et antiscientifique que de nier l'opération du monde spirituel invisible en rapport avec ces phénomènes. »

Toutefois l'Eglise catholique qui, dit-il, possède *le privilège d'être la seule gardienne infaillible de la vérité révélée*²⁸ donne de ces phénomènes une explication fort éloignée de celle qu'ont

²⁷ *Le monde invisible. Le spiritisme en face de la théologie catholique.* Paris, 1931. Avec une lettre d'approbation de sa Sainteté Benoit XV et une lettre du Cardinal Gasparri.

²⁸ Pour les occultistes, la révélation n'est pas une chose faite, mais une chose qui se fait. Comme toutes les manifestations de la Vie, elle ne se fige pas dans une formule immuable, elle suit la loi de l'évolution et s'adapte au degré de compréhension des hommes. La vérité ne se manifeste qu'aux yeux de ceux qui sont capables de la percevoir ; elle *est*, mais ne se dévoile que progressivement. De ce fait, aucun livre ne possède toute la révélation, car chaque jour lui apporte un acquis nouveau.

adopté les partisans du spiritisme. En effet, la philosophie catholique enseigne que l'âme de l'homme : « âme séparée, ordonnée au corps pour lequel elle fut créée », subit par la mort une altération profonde, qui l'oblige à mener une existence larvée, car ayant perdu la perfection de sa nature, elle conserve envers son corps un ardent désir de réunion qui ne se produira qu'à l'heure de la résurrection de la chair, et lui rendra, de ce fait, son unité essentielle.

Sauf un acte miraculeux – intervention directe de Dieu – il en résulte que son action sur les hommes est impossible, et que le désincarné se trouve dans l'incapacité de Communiquer avec ceux d'ici-bas. Mais comme l'Eglise catholique se garde de nier les manifestations spirites, elle les attribue à l'intervention de substances angéliques.

Il existe dans la nature, dit le même auteur, une variété d'éléments si abondante, qu'un ange peut très bien, par une ingénieuse combinaison et condensation de ces éléments, leur donner la forme et la couleur même d'un corps humain. En outre, il n'est pas au-delà de son pouvoir d'emprunter certains de ces éléments à des animaux ou même, dans certains cas, à des hommes vivants. Ainsi donc, tenu compte de ce fait, qu'un ange a une parfaite connaissance des traits et autres qualités de chaque personne individuelle, vivante ou morte, on peut facilement concevoir qu'il est en mesure, par sa propre puissance, de reproduire la forme extérieure, la physionomie, la taille, la couleur et l'odeur, en même temps que les dispositions caractéristiques des vêtements d'un individu que nous pouvons avoir connu. Il peut faire que le corps ainsi revêtu par lui, marche ou se meuve avec une aisance parfaite, ouvre et ferme les yeux, mange et respire et émette des phrases intelligibles, accompagnant ces divers actes de tous les gestes particuliers à une véritable personne vivante composée d'une âme et d'un corps.

Un ange, peut, sans l'aide d'aucun instrument, mettre les éléments de la matière en mouvement et produire la plus douce musique, ou des sons étranges tels que des coups frappés sur le plancher ou dans les murailles, des bruits d'explosion, etc. Il peut faire qu'un crayon écrive, automatiquement, semble-t-il, des phrases qui se suivent, et conférer aux objets des formes différentes de celles propres à leur nature.

Un ange a sur l'homme le même pouvoir que celui qu'il a, par exemple, sur une pierre, une plante, un animal. Il peut donc le soulever ou le transporter en n'importe quel lieu ou à n'importe quelle distance. Il peut en outre se servir de ses membres à ses propres desseins, faire mouvoir sa langue pour le faire parler, ses pieds pour le faire marcher, sa main pour le faire écrire.

Un ange peut aussi modifier l'imagination d'un homme, au point de le rendre capable de décrire avec exactitude la topographie d'un lieu particulier qu'il n'a jamais visité, ou les traits caractéristiques d'une personne qu'il n'a jamais rencontrée, comme cela se passe dans les phénomènes dits de clairvoyance.

L'ange nous suggère ce qu'il désire que nous connaissions, en se servant d'images sensibles qu'il a le pouvoir de former, soit dans la sphère de nos sens externes, soit dans celle de nos imaginations. Pour accomplir cette opération il met en œuvre les énergies latentes de notre système nerveux, qui sont ordonnées à nos opérations mentales. »

On peut se demander pourquoi l'Eglise catholique se montre si particulièrement soucieuse d'éviter l'ingérence des désincarnés dans les manifestations supranormales ? Cela provient non seulement du fait qu'elle tient fermement au dogme de la résurrection de la chair, qui doit rendre à l'âme son unité perdue ; mais encore en raison de certaines conceptions relatives à la nature des substances angéliques, et aux conditions de l'âme séparée.

Alors que l'ange (Esprit pur) est libre de toute matière, aussi subtile qu'on puisse l'imaginer, l'homme lui, se compose de deux substances différentes : une âme et un corps, liés l'un à l'autre dans une unité de nature.

Bien que l'âme soit une substance immatérielle, parente de celle des anges, son union avec le

corps de chair est si intime qu'elle exclut entre les deux la présence d'un voile, si subtil et si ténu qu'il soit possible de le supposer. « Les frontières respectives de ces deux substances, dit le Cardinal Lépicié, ne peuvent être indiquées par une ligne de démarcation telle que, par exemple, une enveloppe très subtile ; une enveloppe qui contiendrait l'âme se modelant sur toute sa surface et qui représenterait le corps comme sa propre image... L'âme humaine est parfaitement simple, exempte des propriétés de la matière, telle que par exemple l'extension, la forme, le poids et l'aspect extérieur. Si l'on nie cette simplicité, il est impossible d'expliquer l'union formelle entre l'âme et le corps, union qui est un principe fondamental dans la philosophie catholique. »

Comme on le voit, cette philosophie rejette absolument l'idée d'un élément intermédiaire, reliant l'âme au corps ; elle s'avère par conséquent en opposition complète avec l'enseignement ésotérique qui admet, entre le principe spirituel et le corps matériel, un corps subtil, tel que le concevait Saint-Paul (Esprit - Ame - Corps) et qui permet à la partie spirituelle d'avoir prise sur la partie matérielle.

Pour l'occultiste, le corps physique n'est qu'un instrument temporaire d'expression sur le plan physique, qu'il abandonne définitivement par la crise de la mort, alors que pour la philosophie catholique, l'âme reste liée au corps auquel elle est ordonnée (et bien que séparée de ce dernier ?) jusqu'au jour de la résurrection.

Il résulte de cette notion curieuse que les éléments intermédiaires prenant place entre le pur esprit et le corps grossier, et qui, pour les occultistes, jouent un rôle si important, étant niés par la philosophie catholique, celle-ci se trouve dans l'obligation de leur substituer l'intervention des substances angéliques.

L'étrangeté d'une telle conception c'est qu'après avoir refusé aux anges le moindre élément substantiel, la moindre apparence formelle, on les considère néanmoins comme particulièrement qualifiés pour agir sur la matière, et prendre une apparence humaine ; jouant ainsi le rôle que les spirites attribuent aux désincarnés.

Toutefois – comme l'exception confirme la règle – il est des cas exceptionnels, où, par une intervention divine directe : un miracle peut s'accomplir, qui donnera au désincarné, le moyen de lier commerce avec ceux de ce monde.

Il serait en effet difficile pour la théologie catholique d'exclure cette possibilité, car l'eschatologie chrétienne fait mention d'interventions de ce genre, et les Saints – qui, après tout, sont des désincarnés – interviennent fréquemment dans la vie de ceux qui se réclament de la doctrine catholique ; de même en est-il des apparitions de la Vierge ?

Et n'est-ce pas Saint Augustin qui écrivait dans ses confessions :

« Je suis convaincu que ma mère reviendra me visiter et me donner des conseils en me révélant ce qui m'attend dans la vie future. »

N'est-ce pas le grand dominicain Henri Didon qui confiait à une amie ce qui suit :

« Je crois à l'influence divine que les morts et les Saints exercent mystérieusement sur nous. Je vis en communion profonde avec ces invisibles et j'expérimente avec délices les bienfaits de leur secret voisinage. »

Enfin, n'est-ce pas le Cardinal Bona qui, dans son ouvrage : *Du Discernement des Esprits*, s'exprime en ces termes :

« On a sujet de s'étonner qu'il se soit trouvé des hommes de bon sens qui aient osé nier tout à fait les apparitions et les communications des âmes avec les vivants, ou les attribuer à une imagination trompée, ou bien à l'art des démons. ».

Remarquons enfin que la philosophie catholique orthodoxe, celle qui reste conforme aux principes traditionnels, ne fait guère appel aux ressources du subconscient et de l'autosuggestion, s'écartant nettement, en cela, des tendances de la psychologie moderne.

3) Les ombres et les coques astrales

On rencontre souvent dans l'enseignement théosophique les termes d'*ombre astrale*, de *coque astrale*, qui auraient un rôle à jouer dans les rapports qui s'établissent avec le monde invisible, au moyen de la médiumnité.

Pour l'occultiste théosophe, la survivance de l'âme est l'un des postulats fondamentaux de la doctrine ; la mort n'est pas un aboutissement, mais un simple changement d'état : on abandonne un vêtement avant d'en reprendre ultérieurement un autre, conformément aux lois de la réincarnation.

Il résulte de ces conceptions que rien ne s'oppose à ce qu'une âme encore revêtue de chair entre en contact avec une autre âme qui, elle, a perdu momentanément cette dernière.

Passé sur l'autre rive, le désincarné peut donc, par le truchement d'un médium – et nous le sommes tous, du plus au moins – se communiquer à un terrien. Il suffit pour cela, et pour peu qu'il le recherche, de trouver l'instrument nécessaire.

Nous avons parlé longuement ailleurs de la crise de la mort et des divers états par lesquels passe l'Ego, une fois retourné dans le monde invisible, nous n'y reviendrons pas. Nous voulons simplement faire ressortir que lorsque l'individu poursuit dans l'Au-delà son évolution spirituelle, il abandonne, en cours de route, certains éléments plus ou moins substantiels.

Lorsque la vie sur le plan astral a pris fin, et que le désincarné passe dans le plan mental, de même qu'en abandonnant le monde terrestre il laisse derrière lui le corps physique, il rejette, en quittant le monde astral, une « ombre » astrale. Cette ombre, au dire des Théosophes, conserverait pendant un certain temps la forme extérieure, et même la mémoire et les originalités de l'individu auquel elle a appartenu, en sorte qu'elle peut être confondue, dans les séances spirites, avec le désincarné auquel elle était étroitement liée pendant la vie terrestre. Pâle reflet de ce dernier, elle est destinée à se désagréger, alors que les principes supérieurs de l'être l'ayant abandonnée, poursuivent leur marche ascensionnelle vers les mondes supérieurs. Quant aux coques, dernière phase de cette décomposition astrale, elles flottent passivement, emportées par les courants astraux, comme des nuages entraînés par le vent, et peuvent être galvanisées par l'aura d'un médium, produisant ainsi certaines manifestations d'allure plus ou moins automatique.

Ces entités joueraient ainsi un certain rôle dans la phénoménologie spirite ; toutefois, on ne saurait leur accorder une trop grande importance. Les manifestations intellectuelles, comme les connaissances, souvent fort remarquables, dont témoignent ceux qui se manifestent, n'autorisent pas à généraliser l'intervention des ombres et des coques.

4) Les désincarnés

Nous avons constaté plus haut que la philosophie catholique part de données dogmatiques intangibles (considérées par elle comme vérité révélée) pour aboutir aux faits, en sorte qu'elle est tenue d'en donner une explication rigoureusement conforme à ces données premières. Les spirites, eux, font exactement le contraire ; partis de l'examen objectif des faits, ils ont élaboré une doctrine qui ne tient compte que de ceux-ci ; doctrine par ailleurs sujette à révision, pour peu que des faits nouveaux obligent à la modifier.

Une très antique et très vénérable Loge d'occultistes qui ne poursuit que des objets purs et philanthropiques, capables d'orienter les hommes sur le chemin de la connaissance, tente, de temps à autres, des efforts destinés à aider au progrès de la Vérité.

Au milieu du siècle dernier, émus du matérialisme qui sévissait en Amérique et en Europe, ses membres résolurent de le combattre par de nouvelles méthodes, qui offriraient à tout homme

sensé le moyen d'acquérir des preuves certaines que la vie de l'individu existe en dehors du corps physique, et que l'homme survit à la mort.

Les phénomènes produits sous leur contrôle n'étaient pas entièrement nouveaux, puisqu'il en est fait mention tout au long de l'histoire, mais la production, presque à volonté, de certaines manifestations plus particulièrement frappantes était chose nouvelle. Ainsi prit naissance et prospéra le mouvement spirite.

Les faits réunis par les adeptes de cette doctrine constituent aujourd'hui une immense littérature et ceux qui prennent la peine de la parcourir y trouvent des preuves évidentes de la survivance de l'âme. Pour les spirites, l'idée que la mort ramènerait tout à l'égalité est une absurdité, fille de l'ignorance, car l'expérience a prouvé que, dans la majorité des cas, la perte du corps physique ne modifie pas immédiatement les traits de caractère et la mentalité de ceux que nous appelons les morts ; ceux-ci conservent ainsi certains désirs terrestres, en particulier la tendance à maintenir par-delà le tombeau, les liens affectifs qui les liaient ici-bas à leurs parents et à leurs amis.

Les spirites affirment donc que, par le moyen de la médiumnité, il est possible d'entrer en rapport avec l'Au-delà, et que ce sont des désincarnés qui, dans la grande majorité des cas, apparaissent comme les auteurs conscients et délibérés des manifestations psychiques.

Les hypothèses que nous venons d'examiner très brièvement ont un point commun, elles présupposent toutes l'existence d'un monde invisible, car l'Inconscient collectif, ce monde subjectif, cher aux psychologues, est, en fait, un monde intérieur, invisible, en lequel s'enracinent les éléments profonds de l'Individu.

Ceci reconnu, il nous paraît que, prise isolément, aucune des solutions proposées n'est en mesure de couvrir la totalité des phénomènes supranormaux. Si l'une ou l'autre peut, dans tel ou tel cas, sembler suffisante, nous estimons que les phénomènes envisagés témoignent d'une telle complexité, de la fusion d'éléments si divers, qu'il serait peu sage de retenir une seule de ces hypothèses à l'exclusion des autres. Nous pensons que chacune d'elles contient vraisemblablement une part de vérité ; le difficile est évidemment de déterminer ce qui dans chaque cas revient à l'une ou à l'autre.

Quoiqu'il en soit, ces hypothèses méritent une sérieuse attention : elles peuvent être d'un grand secours dans la solution des problèmes touchant à l'ensemble des phénomènes psychiques.

Chapitre IV - Considérations préliminaires

Avant de passer à l'exposé des faits qui forment la matière de ce volume, nous nous livrerons à quelques considérations qui sont valables pour l'ensemble des phénomènes que comporte le spiritualisme expérimental. Comme nous l'avons dit plus haut, nombreux sont encore ceux qui objectent que les manifestations dues à la médiumnité ne peuvent être prises en considération, eu égard aux mystifications dont il a été si souvent question. Il importe donc de faire remarquer combien minutieuses ont été les précautions prises aux fins d'éviter la supercherie et le compéage, et de s'assurer ainsi de l'authenticité des phénomènes. Nous rapportons ci-dessous, à titre d'exemples, quelques fragments de relations qui montrent combien sévères ont été les moyens de contrôle imaginés par les expérimentateurs. Plusieurs des faits rapportés mettent par ailleurs en évidence les remarquables et mystérieux pouvoirs dont disposent certains médiums lorsqu'il s'agit pour eux de déjouer les dispositions prises, même clandestines, en vue de leur enlever la liberté de mouvement ; liberté dont disposent toujours, remarquons-le en passant, les escamoteurs et les prestidigitateurs qui se targuent de reproduire tous les phénomènes de la médiumnité.

Après avoir obtenu l'assentiment amical de Mme Compton (le médium) de se soumettre à mes investigations, j'enlevai ses boucles d'oreilles, je l'assis sur une chaise dans le cabinet, et je l'y fixai en passant un fil retors, n° 50, à travers les trous percés dans ses oreilles et en cachetant les bouts des fils au dossier de la chaise avec de la cire à cacheter, sur laquelle j'appuyai mon sceau particulier. Là-dessus, je fixai la chaise au sol avec de la ficelle et de la cire à cacheter, d'une manière tout à fait sûre... Après que la forme matérialisée de Katie Brink se fut montrée à diverses reprises hors du cabinet, je pénétrai dans celui-ci avec une lampe, et je trouvai le médium exactement tel que je l'avais laissé au début de la séance, chaque fil et chaque cachet intact. Elle était assise, la tête appuyée contre la paroi, sa chair pâle et froide comme du marbre, ses pupilles relevées sous les paupières, son front couvert d'une sorte de sueur de mort, sans respiration et sans pouls... Elle resta ainsi dix minutes sans vie ; la vie rentra alors peu à peu dans son corps, jusqu'à ce que la respiration, le pouls, et la température de sa peau redevinssent normaux.²⁹

Quand la séance eut duré environ deux heures, la voix de Maudy se fit entendre de l'intérieur de la cage et nous dit que les forces du médium : Mme Salmon, étaient épuisées et que les manifestations allaient cesser. Aussitôt que Maudy eut fini de parler, la voix de basse d'Ellan s'adressant à moi, dit : « Venez recevoir votre médium qui va sortir et aura besoin de vos soins ». Pensant qu'il était temps d'ouvrir la porte de la cage et de délivrer le médium confiné dans cet espace réduit depuis le commencement de l'expérience, j'allais donner plus de lumière, lorsque la voix de basse me dit : « N'allumez pas avant que le médium ne soit sorti ». Comme je n'étais pas prévenu de ce qui allait se passer, je m'avançai alors pour ouvrir la porte de la cage, dont je sentis le treillis à travers le rideau. A ce moment, ma main fut repoussée doucement mais d'une manière irrésistible, et je vis le rideau se gonfler comme sous la pression d'un corps volumineux. Je saisis la masse qui se présentait devant moi et je fus très surpris de sentir que je tenais une femme évanouie dans mes bras. Je soulevai alors le rideau qui la recouvrait et Mme Salmon (car c'était

²⁹ Cf. Colonel Henry S. Olcoot : *People from the other world*.

elle) serait tombée à terre si je ne l'avais retenue. Je l'assis aussitôt sur une chaise où les dames présentes l'aidèrent à se remettre.

Sans perdre une minute et pendant qu'un de mes assistants allumait le gaz, je palpais la cage et particulièrement la porte où je ne sentis rien de particulier. Dès que toutes les lampes furent allumées, nous examinâmes les rideaux du cabinet et nous les trouvâmes dans le même état qu'au début de l'expérience. Les tentures furent alors enlevées ; la porte de la cage et chaque maille de treillis, sur les différentes parois, furent soigneusement inspectées : tout était intact ! De même les trois timbres collés sur la fente de la porte et l'ouverture de la clé du cadenas ; ils étaient tels que je les avais collés après avoir enfermé le médium dans la cage ; le cadenas était en place, passé dans les anneaux à vis, et fermé. Je pris la clé dans la poche droite de mon gilet, où je l'avais placée, et j'ouvris ; les charnières de la porte jouèrent librement et je m'assurai qu'elles n'avaient pas été déplacées. Du reste, je m'étais tenu pendant toute la séance, à moins d'un mètre de la porte dont j'aurais pu noter les moindres mouvements ; j'écoutais attentivement les sons partis de la cage. Aucun bruit, aucun mouvement suspect n'avait attiré mon attention, et en particulier quand le médium avait été poussé à travers la porte de la cage, je suis sûr de n'avoir rien entendu, et chacun de nous déclara n'avoir entendu le moindre bruit³⁰.

Le médium³¹ est lié sur un fauteuil, de manière que ses mains croisées sur sa poitrine ne puissent sortir de cette position, et qu'elle-même n'ait aucun moyen de quitter son siège, lequel est fixé au parquet. Dans ce but, ses poignets sont emprisonnés dans deux bracelets en toile, serrés de manière à ne pouvoir glisser sur sa main, et portant chacun un anneau métallique sur lequel se noue un solide cordon d'une longueur d'un mètre cinquante centimètres. Les deux cordons passent en se croisant devant la poitrine, et, y maintenant les mains, vont se nouer, en se rejoignant, sur le dos du médium d'abord, puis au dossier du fauteuil et enfin aux pitons qui fixent celui-ci au parquet, après quoi, tous les nœuds sont plombés³². Malgré les liens qui lui tiennent ainsi les mains croisées sur la poitrine, on constate, quand la séance est terminée, que les vêtements du médium ont été jetés au milieu du cercle³³. Le médium est brusquement dépouillé de ses vêtements qui sont jetés aussitôt au milieu du cercle³⁴.

Cinq ou six fois au moins, Mme Bablin (le médium) a eu son siège enlevé ou retourné, sans être elle-même détachée de son siège, sans que les cordes aient été dérangées d'aucune façon. Plusieurs fois elle a été enlevée avec la chaise sur laquelle elle était assise et liée, et déposée sur une petite table, dont le dessus avait à peine un centimètre de plus en longueur et en largeur que le carré formé par les quatre pieds de la chaise, de sorte que le moindre tâtonnement dans le dépôt de la chaise sur la table, l'aurait inévitablement fait tomber avec son fardeau, sur les assistants qui l'entouraient. C'était une opération impossible pour le médium et que deux hommes très vigoureux auraient eu de grandes difficultés à mener à bien en pleine lumière.

Presque à chaque séance, le médium en état de transe (ou paraissant l'être) demande une ou plusieurs fois, qu'on allume la bougie, ce qui se fait le plus promptement possible, et toujours, en pareille circonstance ; on a constaté que la chaîne n'était pas rompue, que le médium était toujours attaché, que les nœuds des cordes étaient intacts. Plusieurs fois après cette vérification, la bougie ayant été éteinte, il est arrivé que le médium ait été immédiatement détaché, en deux ou trois secondes, et que les cordes aient été jetées sur les personnes qui l'avaient lié³⁵.

³⁰ Cf. Dr Paul GIBIER : *Les matérialisations de fantômes*, p. 35.

³¹ Mme Bablin. *Observées à Paris*. (Paris, 1911, p. 48. Séance du 8 mars 1883.)

³² Cf. Dr L. Th. CHAZARAIN : *Matérialisations peu connues*.

³³ Id. p. 54. Séance du 21 juin 1883.

³⁴ Id. p. 57. Séance du 13 octobre 1883.

³⁵ Cf. Dr L. Th. CHAZARAIN : *Matérialisations peu connues observées à Paris*, p. 29.

Le médium (Mme V. F.) est attaché sur un fauteuil avec des liens qui lui enserrant les poignets, font croiser ses mains sur sa poitrine et se fixent sur le dossier du meuble où il est assis. Ses poignets sont pris dans des bracelets faits d'un fort ruban de fil, dont l'ouverture ne permet pas le passage de la main. Ces bracelets portent un anneau métallique, dans lequel passent les cordons qui attachent le médium sur le fauteuil et dont les extrémités sont tenues par les deux personnes du groupe, assises aux extrémités du demi-cercle des assistants entourant le médium, de telle sorte que celui-ci ne peut faire aucun mouvement sans que se produise une traction d'un côté ou de l'autre, et par suite, sans que les deux surveillants s'en aperçoivent³⁶.

L'expérience que nous allons relater, dit M. Joseph de Wyckoff, eut lieu à New-York, dans le local du Bureau d'investigation et de démonstration des phénomènes psychiques.

Des séances y sont tenues régulièrement, et tous les jeudis, il y a une séance ouverte, à laquelle les sociétaires peuvent inviter leurs amis ; l'admission n'étant refusée à personne. Parmi les médiums qui mettent leurs facultés à la disposition de cette organisation, figure M. Frank Decker, un médium de très grande puissance, capable de produire presque tous les phénomènes psychiques déjà connus, sauf la photographie transcendantale, pour laquelle il n'a pas encore été mis à l'épreuve. M. Decker est toujours plongé dans une transe profonde pendant la production des phénomènes.

Le soir du 8 décembre 1932, un jeune homme, bien mis, absolument inconnu des vingt-trois personnes présentes, pénétra dans la salle, tout juste avant le commencement de la séance. Suivant la coutume, il signa le registre et donna son nom et son adresse : M. Taylor, 1247, Broadway, New-York City. Bien qu'étranger au cercle, on ne lui fit aucune objection, et il prit place parmi les assistants.

Quelques instants après, M. Decker, le médium, rejoignait l'assistance et s'asseyait sur un siège au milieu du cercle. M. Taylor se leva et déplia un grand sac postal, entièrement neuf, de deux mètres de long, et assez large pour contenir le corps du médium. Poliment, mais avec fermeté, il suggéra que l'on introduisit celui-ci dans le sac. Le directeur du cercle lui demanda si l'on ne pourrait pas le satisfaire par l'emploi d'un procédé moins draconien ; mais, tout en s'excusant, M. Taylor déclara qu'il venait à la séance sous l'égide de la « Société américaine des Magiciens » ; qu'il avait été nommé tout spécialement délégué à cette séance et que c'était son devoir d'agir en conformité des instructions reçues, faute de quoi il se verrait dans l'obligation de retourner à la Société en question, et de déclarer que le médium avait refusé l'épreuve. Il ajouta qu'il était un prestidigitateur professionnel, et que le sac apporté avait été examiné par les membres de la Société des Magiciens, avant son départ.

Le médium ne fit aucune objection. Il permit au délégué de le fouiller, puis pénétra dans le sac, après avoir reçu l'assurance qu'il pourrait y respirer. M. Taylor tira alors la toile vers le haut, de telle sorte que la tête même du médium fut enfermée dans le sac. Celui-ci prit alors place sur une chaise ; le grand sac postal fut refermé sur sa tête, les plis de l'étoffe réunis, puis une barre de fer de deux centimètres de diamètre et de septante-cinq centimètres de longueur, fut passée par les

³⁶ Cf. Dr L. Th. CHAZARAIN. Loc. cit. p. 91.

œillets de métal du sac, et deux grands cadenas *Yale* se fermant automatiquement, furent insérés dans les trous, à chaque extrémité de ladite barre. M. Taylor sortit alors de sa poche deux sceaux personnels, scella les trous, et revint à sa place. Les lumières furent abaissées et l'harmonie du cercle établie au moyen du chant.

Presque immédiatement Patsy (un des contrôles spirites) s'adressa, par voix directe, au délégué des magiciens.

– Monsieur, dit-il, si nous ôtons le sac qui emprisonne M. Decker (le médium), vous donnerez-vous le sac ?

– Certainement, avec plaisir, répondit le délégué.

– Est-ce que vous l'autographierez ?

Assurément.

On recommença alors à chanter, et après une vingtaine de minutes environ, on entendit de nouveau la voix de Patsy.

– Hourrah ! nous avons le sac !

Immédiatement le sac vidé fut posé sur les genoux de l'un des assistants. Les applaudissements crépitèrent, et des phénomènes variés succédèrent en grande abondance, le médium étant toujours entransé et les assistants conservant soigneusement la chaîne, les mains dans les mains.

Il se produisit des phénomènes de télékinésie, des voix fortes, des lueurs brillantes sur les murs et au plafond, des mélodies sur des instruments de musique, des lévitations de plusieurs assistants et du médium lui-même... Dix entités se manifestèrent avec une personnalité distincte, dont six tinrent conversation avec le délégué, qui répondait avec assurance et courtoisie.

Après une heure et demie de transe, M. Decker redevint conscient, et les lumières furent relevées ; le sac postal était placé sur les genoux d'un des sociétaires ; il était intact. Les trous des serrures étaient encore bloqués par les sceaux personnels de M. Taylor ; lesquels étaient également intacts. Le délégué, après un examen des plus minutieux, admit qu'il était absolument impossible que le sac ait été défait, ni ouvert ; lui seul en possédait les clés et les sceaux, et les coutures avaient été faites à la machine, et colorées par le procédé de l'imperméabilité. Il était donc exclu que le sac ait été décousu et recousu pendant la séance³⁷.

Au début de chaque séance, le médium³⁸ était déshabillé et fouillé. Après cela on l'enfermait dans un sac ; celui-ci fut ensuite remplacé par un pyjama et un système compliqué de liens et de ganses, cousus et scellés. Quelques instants après, le médium se trouvait néanmoins délivré de ses entraves. On lui passa alors des menottes prêtées par la police et fermées à clé ; jamais les prisonniers n'étaient parvenus à s'en défaire, mais un court laps de temps suffisait pour qu'on les entendit tomber des poignets du médium. Alors on eut recours à des éclisses en bois qu'emploient les chirurgiens pour maintenir les os fracturés ; on les appliqua aux mains ouvertes du médium dûment bandées. Comme elles tombaient inexorablement à leur tour, on imagina de raidir ces bandes par de l'amidon qu'on laissait sécher ensuite ; on finit par les emplâtrer, de manière à obtenir l'immobilisation complète des avant-bras. Mais toujours le médium ne tardait pas à être délivré³⁹.

³⁷ Cf. Joseph de WYCKOFF : *Le médium dans le sac. L'Astrosophie*, Vol VIII, no 6. 21 février 1933, p. 200.

³⁸ Pasquale Erto.

³⁹ Séances organisées à Rome par le Dr Emil Servadio, et au cours desquelles des phénomènes extrêmement remarquables furent obtenus.

Dans une séance organisée avec le médium Coleman, celui-ci eut les mains cousues dans ses manches, puis les bras ramenés derrière le dos et cousus au coude, les jambes de son pantalon assujetties de la même façon ; enfin des fils de coton blanc étaient roulés autour de sa gorge, de sa poitrine, des jambes, et les extrémités de chaque brin, scellées au mur de la chambre. Malgré cela, pendant la séance, alors que cinq Esprits étaient visibles dans le cercle, le rideau du cabinet fut tiré et l'on vit Coleman délivré de tous ses liens. Cependant, à la fin de la séance, le médium avait repris sa position première et coutures et cachets étaient intacts⁴⁰.

Avec le médium Randone, M. Carreras fut témoin du fait suivant : Le médium était maintenu par un bandage (ayant vingt centimètres de hauteur et plusieurs mètres de longueur) enroulé autour du tronc, puis par une serviette de toile enroulée autour des mains et des avant-bras, enfin par un fort galon blanc qui fixait les bras à ceux du fauteuil. Une autre bande de galon entravait les pieds et les immobilisait entièrement. Vers la fin de la séance, après la production de divers phénomènes, M. Carreras s'était assuré que le médium était toujours attaché lorsque, tout à coup, celui-ci se leva subitement, libre de tous ses liens. Les tours de ceux-ci et les nœuds, étaient nombreux ; tous se trouvaient intacts. Ce n'était pas la première fois que M. Carreras était témoin de faits de ce genre⁴¹.

Avant chaque séance, le médium américain Nino Peccoraro était dévêtu et examiné, puis il se couvrait d'un vêtement spécial fourni par le Comité d'investigation. Ses mains étaient emprisonnées dans une paire de gants épais, sans doigts, cousus aux manches de la chemise. Ses chevilles, son corps et sa tête étaient attachés à son siège, les liens une fois noués, étaient fixés par du cordon chirurgical dont les extrémités étaient scellées. Le médium était ensuite enfermé dans une cage en fil de fer. Dans ces conditions, et sans qu'aucun des liens et des cachets aient été brisés, en fin de séance, Peccoraro donnait des phénomènes de trompette, des déplacements d'objet à distance, des lévitations. A la fin d'une séance, on constata, après avoir rétabli la lumière, qu'une corde qui avait été primitivement nouée autour du cou du médium, se trouvait déposée sur une chaise ; que deux mouchoirs placés sur une table avant la séance, se trouvaient maintenant solidement noués autour du cou, cependant que les boucles en avaient été enlevées et se trouvaient sur la table, en dehors de la cage. Les mêmes phénomènes se produisaient alors qu'en plus des conditions de contrôle indiquées, le médium était emprisonné dans un sac fermé autour de son cou, noué et cacheté.

L'emploi des rayons obscurs (infra-rouges) est devenu de nos jours, un moyen de contrôle extrêmement précieux, comme on en jugera par les relations suivantes :

Dans un article publié par *Psychic News*⁴², on rapporte comment, au cours d'une séance de voix directe donnée par le médium Jack Webber (un mineur du pays de Galles), des photographies prises dans l'obscurité au moyen des rayons infrarouges, ont permis de constater comment se produisait la lévitation des trompettes destinées à amplifier les voix.

La photographie qui illustre l'article en question, permet de constater que, tandis que les voix se produisaient, et que deux trompettes évoluaient dans l'espace, deux rubans de substance ectoplasmique, issus, l'un de la bouche et l'autre du plexus de Jack Webber, se dirigeaient vers l'orifice inférieur de ces instruments et contribuaient à assurer leur lévitation. Le médium, entransé, est vu immobilisé sur son siège, ainsi que les assistants formant la chaîne. Au dire de ceux-ci, au moment où fut prise la photographie par le moyen des rayons obscurs, les trompettes évoluaient rapidement dans la pièce.

⁴⁰ Cf. Florence MARRYAT : *There is no death*, chap. IV.

⁴¹ Cf. *Luce et Ombre*, juillet 1905.

⁴² N° du 26 novembre 1938.

Le même journal⁴³ relate une autre expérience de même ordre. Il s'agissait de prendre, avec les rayons infra-rouges, une photographie alors que Jack Webber, lié sur un siège, était mystérieusement libéré de son veston.

C'est un de nos amis, M. Marcel Poncin, qui avait été chargé d'attacher le médium sur son siège, de telle sorte qu'il ne puisse se libérer sans rompre les liens ; car enlever et remettre un veston, demande une entière liberté d'action. Un fil noir fut enroulé autour d'un des boutons du veston, puis passé à travers une des boutonnieres, et fixé finalement au siège lui-même. En plus, des cordelettes fixèrent les poignets de Jack Webber aux bras du fauteuil.

Les photographies montrent le médium entransé et le processus des diverses opérations : enlèvement du vêtement et remise en place. Une fois la lumière faite, on put constater que le fil noir n'avait pas été brisé, qu'il était toujours enroulé autour du bouton et fixé au siège, que, d'autre part, les cordelettes liaient toujours les poignets du médium, comme au début de la séance.

Le magazine : *Photography* (de janvier 1939) relate sur cinq pages de texte, en les illustrant au moyen de nombreuses photographies, diverses expériences médiumniques.

Ces photographies ont ceci d'intéressant, qu'elles ont été prises en lumière noire (infra-rouge) par deux opérateurs, Léon Isaacs et un reporter du *Daily Mirror*, avec deux médiums, Colin Evans et Jack Webber. Les prises de vue ont été faites lors des récentes séances du *Link* (anneau), groupement affilié à l'*International Instante for Psychical Research*.

L'appareillage dont se sont servis les deux photographes, appareillage combiné par Léon Isaacs, mérite une rapide description.

L'émetteur de rayons infra-rouges consiste en une boîte cubique, fermée sur cinq côtés et dont le sixième, placé en avant, porte les écrans Ilford nécessaires. A l'intérieur et au fond de la caisse, se trouve un réflecteur armé en son centre d'une petite lampe-éclair ordinaire reliée à une pile extérieure. Lorsque l'on appuie sur le contact, la lampe fournit une émission d'une durée de 1/50e de seconde, les écrans Ilford ne laissant passer que les radiations utiles, plus un très faible résidu de lumière rouge.

Sur l'appareil photographique est monté un objectif grand angulaire qui donne une image petit format à raison de deux négatifs sur la *quarter plate* (10/15). L'objectif est choisi de manière à avoir un champ de division embrassant toute la salle d'expérience, et il est mis au point avant l'extinction de l'éclairage général de l'enceinte. Dès cette extinction, l'obturateur de l'appareil reste ouvert, prêt à capter tout ce qui se présentera lors de l'émission de lumière noire.

Cette émission est signalée par le très faible résidu de radiations rouges dont nous avons parlé plus haut ; elle avertit le photographe qu'il doit recharger son appareil et remplacer la lampe-éclair de l'émetteur. Les négatifs sont développés sur place. Les illustrations accompagnant l'article sont d'une lisibilité parfaite. Elles montrent plusieurs phénomènes dits ectoplasmiques, des déplacements d'objets à distance ou en état de suspension dans le vide, et enfin la lévitation du médium lui-même, Colin Evans, au moment d'une transe. Les réactions des assistants, apparaissant sur leurs physionomies ou leurs attitudes, ne sont pas les moins curieuses.

Terminons en disant que les émissions de radiations infra-rouges sont commandées à distance par le ou les observateurs placés immédiatement à côté du médium⁴⁴.

⁴³ N° du 19 novembre 1938.

⁴⁴ Cf. Le Photographe. (189, rue Saint-Jacques, Paris.) N° 483, 5 juin 1939, p. 164. (Une bonne photo montre la lévitation du médium.)

Quelques Instituts de recherches psychiques ont équipé leurs laboratoires d'études au moyen d'appareils de contrôle clandestin, dont les enregistrements automatiques éliminent radicalement la fraude, et garantissent ainsi l'authenticité des phénomènes obtenus. Une telle installation, fort ingénieusement conçue et réalisée, fonctionne à l'*Institut métapsychique international* de Paris. On en trouvera une description détaillée dans divers ouvrages.

Si, dans l'étude du spiritualisme expérimental, il est parfaitement licite de prendre des mesures de contrôle telles que celles que nous venons de rapporter, et qui permettent de mettre en évidence pour des tiers, la bonne foi du médium et l'authenticité des résultats obtenus, il ne faut tout de même pas tomber dans l'erreur que commettent certains expérimentateurs dont la principale préoccupation consiste plus à démasquer des médiums, qu'à élargir le champ de nos connaissances.

Il est avéré qu'en dehors des médiums très puissants, des mesures de contrôle trop rigoureuses risquent de devenir un élément d'insuccès. Certains explorateurs des sciences psychiques s'obstinent malgré tout à imposer au sujet mis à l'étude, des exigences qui, en ne tenant aucun compte de la subtilité des éléments psychologiques, ne peuvent qu'entraver ou fausser les résultats. Lorsqu'on a pu s'assurer de la sincérité du médium, le mieux est de le laisser agir en toute indépendance. Comme l'a dit fort justement un occultiste distingué, M. Maximilien de Meck : « Il n'y a nul besoin de contrôle sévère pour se convaincre de la bonne foi d'un médium. Un observateur froid et sagace ne pourra jamais être trompé longtemps, même s'il n'y a aucun contrôle ; et, d'un autre côté, lorsqu'un bon et honnête médium est laissé libre de ses mouvements, les phénomènes surviennent beaucoup plus rapidement et sont beaucoup plus intenses. »

La conviction personnelle ne se fait point tant par la rigueur du contrôle qu'en se basant sur de menus faits, lesquels peuvent suffire à convaincre lorsqu'on en dégage avec discernement toute la signification.

En diverses occasions, de petits faits qui, à première vue, auraient pu paraître insignifiants, nous ont permis de nous assurer de l'authenticité des phénomènes observés.

A Londres, au cours d'une séance de matérialisations, nous constatâmes ceci : Le médium (jeune femme vêtue d'un sarrau noir) était contrôlé par deux personnes lui tenant les mains. Le local – de dimension réduite – était constitué par des parois tendues d'étoffes sombres ; au plafond, également tendu de noir, une lampe électrique de couleur rouge. Du fait de cette coloration, toutes les surfaces blanches : cols, manchettes, plastrons de chemises, etc., des personnes présentes, se trouvaient uniformément teintées en rose. Or, pendant toute la durée des expériences, l'ectoplasme extériorisé du médium conserva l'apparence d'une substance blanche, nacrée. Petit fait, dira-t-on ! Sans doute, mais suffisant en lui-même pour garantir l'authenticité du phénomène.

A Paris, nous avons observé ce qui suit :

Plusieurs personnes s'étant réunies, en vue d'obtenir des phénomènes, avaient pris place autour d'une grande table. Le médium (jeune femme) occupait l'un des bouts, les assistants faisaient la chaîne. Nous étions assis à la gauche du médium, et pour donner suite à l'invitation qui nous en avait été faite, nous tenions sa main gauche emprisonnée dans notre main droite, alors que notre main gauche serrait celle de notre autre voisine. En pleine obscurité, plusieurs manifestations de l'ordre de la médiumnité physique s'étaient déjà produites, lorsque nous sentîmes soudain une main extraordinairement agile se glisser dans notre manche droite, en ressortir, après quelques secondes, puis en faire de même à l'intérieur de notre manche gauche. Or, en fin de séance, nous

trouvâmes sous la table, sur le plancher, nos deux boutons de manchettes. Ce phénomène, dans sa petitesse et sa banalité, eut pour nous la valeur probatoire la plus absolue, et voici pourquoi : Ces boutons sont tels que jamais personne (comme nous avons pu le constater) n'a pu les enlever en y employant une seule main ; et même avec les deux mains – les manchettes étant sorties des manches – la chose est difficile. Eh bien ! nous le répétons, le phénomène fut réalisé en quelques secondes, dans un groupe de personnes inconnues de nous, et en pleine obscurité ; les manchettes étant par ailleurs bien introduites à l'intérieur du vêtement.

M. Henri Selleger, qui fut un investigateur passionné de l'occulte, nous a raconté qu'au cours d'une séance de matérialisations, ce qui l'avait convaincu de la réalité des phénomènes – bien plus que ne put le faire les liens dont on avait ligoté le médium – fut le simple fait que voici et tel qu'il voulut bien nous le rapporter :

Un beau visage matérialisé et lumineux, représentant les traits délicats et la coiffe d'une sœur de charité, après avoir évolué dans le groupe, vint prendre place devant moi. J'obtins de la forme ainsi matérialisée qu'elle veuille bien m'autoriser à m'assurer de la réalité de sa présence par une poignée de main et un baiser, ce qui fut fait. Puis je lui demandai alors – afin d'arriver à une certitude encore plus complète – de bien vouloir poser ses pieds, dont je soupçonnais l'existence bien qu'ils fussent invisibles, sur les miens. Je sentis alors immédiatement un poids léger prendre place sur mes chaussures. Ma conviction était faite.

Evidemment, des faits de cette nature ne constituent une preuve absolue que pour ceux qui les obtiennent ; ou pour ceux qui veulent bien accorder créance au témoignage d'autrui.

Il est en effet beaucoup de personnes qui n'admettent comme authentiques et possibles que les manifestations qu'elles ont pu obtenir et observer elles-mêmes. Cette attitude nous paraît foncièrement illogique, car en faisant état uniquement de ses propres expériences, et en ignorant volontairement celles des autres, on risque d'arriver à des conclusions erronées, puisqu'elles se basent sur des données fragmentaires.

Cette disposition d'esprit est d'autant plus étonnante que nul n'ignore qu'il est divers domaines de la recherche scientifique pour lesquels nous nous trouvons dans l'obligation de faire uniquement appel au témoignage d'autrui, vu l'impossibilité dans laquelle on peut être de vérifier des expériences et des observations qui demandent, non seulement des connaissances particulières, mais encore des instruments et un outillage spécialisé, nullement à la portée de chacun.

Pourquoi adopterions-nous une autre attitude dans le domaine des phénomènes supranormaux ?

Remarquons en passant que la science métapsychique est plus une science d'observation que d'expérimentation ; telle l'astronomie, par exemple. Ceci pour répondre à ceux qui lui font le grief d'être basée sur des phénomènes non renouvelables à volonté. Il est certain qu'en métapsychique on n'est jamais en mesure de se placer dans des circonstances absolument identiques, car les phénomènes dépendent d'un ensemble d'éléments psychologiques dont la maîtrise échappe à l'expérimentateur.

Il est très difficile, en matière de psychisme, de s'entendre sur ce qui peut être considéré, dans l'observation des phénomènes, comme un élément de *certitude*. En effet, ce qui paraît aux uns un critère d'authenticité est considéré par d'autres comme sans valeur. Du reste, les moyens de contrôle les plus rigoureux ne lèveront jamais les doutes du sceptique, car celui-ci trouve toujours une nouvelle objection à vous opposer – même eut-elle été absurde.

On constate aussi, chez d'aucuns, une sorte d'impuissance à juger sainement des choses une fois que le doute a pénétré dans l'esprit. En voici un exemple : Le médium italien Pasquale Erto, qui

produisait des phénomènes lumineux d'une grande puissance, fut discrédité naguère à *l'Institut métapsychique international de Paris*, parce qu'un fragment de ferrocérium avait été trouvé dans le syphon d'un lavabo dont Erto avait fait usage ce qui, – il est juste de le dire, – ouvrait la porte à tous les soupçons. Et comme, d'autre part, on s'aperçut qu'il conservait dans ses poches des becs de plume en acier, on en conclut que les phénomènes lumineux produits dans son voisinage étaient obtenus par le frottement clandestin d'une pointe métallique sur le ferrocérium.

Cette supposition semblait faire honneur à la perspicacité des expérimentateurs, mais il n'en est plus de même lorsqu'on apprend, par les procès-verbaux des séances, tenues tant en France qu'en Italie :

1) que l'ampleur et la diversité des phénomènes lumineux obtenus étaient tout à fait hors de proportion avec ce qu'auraient pu produire de si petits moyens.

2) qu'Erto, à l'Institut de Paris, avait les mains emprisonnées dans d'énormes gants de boxe plombés aux poignets, et la tête recouverte d'un voile de tulle cousu au col du maillot, également plombé.

Dans de telles conditions, n'était-il pas absurde de supposer les luminosités produites par le grattage du ferrocérium, au moyen d'un fragment métallique, car, comment cet homme, étant donné ce que nous venons de dire, aurait-il pu accomplir un tel prodige ? Il eut été plus adroit et plus scientifique, malgré les soupçons qui pesaient sur Erto, de poursuivre les expériences et d'examiner avec une vigilance accrue, les phénomènes obtenus.

Rappelons aussi que des médiums probes et honnêtes ont été souvent considérés comme des faiseurs et des charlatans, simplement parce que certaines modalités – alors encore inconnues de la phénoménologie psychique, – conduisirent à une interprétation erronée des faits.

Un jour que nous parlions des mouvements de la table à un éminent physicien dont les travaux font autorité dans les milieux universitaires, et qui avait eu l'occasion d'assister à quelques séances de typtologie, notre interlocuteur nous confia – non sans regret – combien grande avait été sa déception en constatant que, malgré toutes les mesures prises par les expérimentateurs, le médium était arrivé à tromper leur vigilance. Bien que celui-ci, disait-il, eut été mis dans l'impossibilité de se mouvoir librement, je suis certain qu'il réussit néanmoins à se dégager, puisqu'en fin de séance, on releva sur ses chaussures des traces de la craie dont on avait, à son insu, frotté le dessous de la table. Pour ce physicien, il ne pouvait y avoir doute quant à une supercherie évidente, – bien qu'inexplicable ! – du médium, lequel, supposait-il, avait réussi par un ingénieux stratagème, à abuser les expérimentateurs. Sans vouloir préjuger, dans le cas particulier, de ce qui s'était réellement passé, la condamnation sévère portée par notre interlocuteur ne s'imposait pas, car de nombreuses observations ont été faites qui ont démontré que la présence sur les chaussures du médium de la substance dont on avait, dans le cas particulier, recouvert le dessous de la table, ne devait pas conduire obligatoirement à un verdict de fraude⁴⁵, et puisque le médium se trouvait dans l'impossibilité de remuer les jambes, il fallait chercher ailleurs une explication.

Mais ici se pose un nouveau problème de psychologie. Notre professeur eut-il été disposé à admettre une explication qui, à première vue, lui aurait paru invraisemblable ? Il est permis d'en douter, car nombreux sont encore les hommes de science qui préfèrent infiniment conserver l'opinion qu'ils se sont faite sur certaines choses, plutôt que de s'incliner devant des faits nouveaux qui les obligeraient à réviser le champ de leurs connaissances et à modifier des conceptions qui leur sont chères.

⁴⁵ Nous reviendrons plus loin sur ce point.

Discutant un jour avec un médecin distingué des faits étranges constatés chez *Thérèse Neumann* (la stigmatisée de Konnersreuth) et en particulier de la faculté que possédait cette dernière de continuer à mener une existence à peu près normale bien que s'abstenant de toute nourriture – celle-ci étant remplacée par l'absorption journalière d'une hostie consacrée, – nous lui demandions ce qu'il pensait de cette abstinence prolongée. Il nous répondit que, pour lui, et malgré la concordance des témoignages recueillis, le fait étant impossible, les diverses personnes qui avaient contrôlé Thérèse Neumann s'étaient certainement laissées duper par une habile simulatrice. Nous rétorquâmes : « Que diriez-vous cependant si, appelé à faire partie d'un des groupes de contrôleurs, vous aviez été conduit à reconnaître, vous-même, en toute franchise, que cette personne pouvait vivre réellement sans autre nourriture qu'une hostie consacrée ? Ah ! Nous répondit-il avec un sourire, je n'en aurais pas été davantage convaincu pour cela, car devant l'impossibilité absolue, et reconnue, je le répète, pour l'homme, de vivre au-delà d'une courte période sans se nourrir, j'en aurais conclu que, moi aussi, j'avais été dupé et que Thérèse Neumann avait réussi tout de même à prendre quelque aliment. »

Un homme de science n'a pourtant pas à se demander si un fait est vraisemblable ou non, car la vraisemblance n'est pas un caractère scientifique. Bien des faits courants de la vie moderne eussent paru invraisemblables à nos ancêtres ; inutile d'insister. L'homme de science doit savoir que les théories et les hypothèses explicatives sont sujettes à révision ; tenir compte des faits nouveaux est pour lui le seul moyen d'éclairer sa lanterne.

Un obstacle auquel on se heurte constamment, c'est la ténacité avec laquelle certaines théories continuent à s'imposer alors que des observations en grand nombre en ont établi la fausseté. Rien n'illustre mieux le cas, que la question des mouvements musculaires inconscients, dans les phénomènes de typtologie. Il vaut la peine qu'on s'y arrête un peu longuement.

C'est le célèbre chimiste Chevreul, membre de l'Académie des Sciences, qui, en 1854, prétendit donner une explication rationnelle de la typtologie, en affirmant que le phénomène était dû à des mouvements musculaires inconscients des opérateurs⁴⁶.

Depuis cette époque, bien que des faits en grand nombre, comme nous allons le voir, aient démontré la fausseté de cette interprétation, très nombreuses ont été – et sont encore – les personnes qui y tiennent fermement, notamment dans les milieux académiques.

Quelques années après la diffusion de l'ouvrage de Chevreul, Agénor de Gasparin, auquel s'était joint le professeur Thury, de l'Université de Genève, se livrait à son tour à des expériences concluantes sur le phénomène en question. Il put constater qu'une table qui avait été préalablement saupoudrée d'une couche de farine, comme moyen de contrôle, se déplaçait et se soulevait sans que la moindre trace d'attouchement ait pu être décelée ailleurs que sur le plateau qui recevait les mains des expérimentateurs. Le phénomène ne se trouvait nullement entravé alors qu'un objet plus ou moins pesant était placé sur la table. Au cours d'une expérience, celle-ci fut soulevée des quatre pieds après qu'une personne pesant 75 kilos y eut pris place.

En 1904, le major A.-H. Davis, avait invité Eusapia Palladino dans sa villa de Naples. En pleine lumière, une demi-douzaine d'assistants formait le cercle, le major assis de manière à bloquer avec son dos une armoire de chêne. Eusapia tendit bientôt ses mains vers une grande table placée

⁴⁶ Cf. CHEVREUL : *De la baguette divinatoire, du pendule explorateur, et des tables tournantes*. 1854.

au milieu de la pièce ; un bloc de marbre de Carrare en formait le plateau. Au vu de chacun, sous les sollicitations du médium, la table, malgré ses dimensions et sa pesanteur, se mit à bouger, s'agita peu à peu et partit dans la direction du major, cependant que la Palladino restait immobile et rigide comme une statue, les mains tendues dans la direction de la table, les yeux fixes et vides. Le major qui, sceptique, fumait un cigare, fut bientôt serré par la table contre l'armoire et dut résister à l'assaut du meuble. Il appela à l'aide ; on tenta de le dégager, d'abord sans résultat, puis avec le concours de quatre domestiques, mais toujours vainement. Le comte Hamon eut alors l'idée d'amener le médium contre l'armoire : la table alors recula devant les mains d'Eusapia tendues dans le sens opposé.

De 1905 à 1907, MM. Coudert et Yourevitch, se livrèrent à des recherches du même genre : recherches auxquelles assistèrent en particulier des sommités du monde scientifique, tels que M. et Mme Pierre Curie, d'Arsonval, Langevin, Branly, etc. Les mains et les genoux du médium étaient tenus par deux contrôleurs. Aux quatre pieds de la table, lesquels étaient introduits dans des gaines verticales fixées au sol, étaient reliés des galvanomètres enregistreurs qui signalaient les moindres mouvements de la table. Dans ces conditions de contrôle rigoureux, il arrivait que le meuble se soulevât des quatre pieds, flottant littéralement dans l'espace. La lévitation se continuait alors que l'on plaçait sur le plateau des objets pesant plusieurs kilos. En chaque cas, les galvanomètres corroborèrent le témoignage des assistants.

Vers 1912, Fernand Girod, obtint des résultats identiques alors que le médium et les expérimentateurs étaient privés de tout contact avec la table par le moyen d'un filet tendu entre eux et le meuble.

Souvent, a déclaré Charles Richet, les tables se déplacent intensément et rapidement, elles virevoltent, se soulèvent, quittent le sol, vont d'un bout de la pièce à l'autre avec une telle agilité qu'on a peine à les suivre. Observation qui a été maintes fois confirmée par d'autres investigateurs. J'ai vu, a déclaré l'ingénieur Grawford, de Belfast, des centaines de lévitations de tables sans qu'il y eût contact du médium ou de qui que ce soit avec la table.

Longtemps déjà avant ces déclarations, la puissante *Société de Recherches psychiques* de Londres, avait conclu en ces termes : « Il existe une force capable de mouvoir des corps pesants sans contact matériel, force qui dépend d'une manière inconnue de la présence d'êtres humains, et tout à fait indépendante de l'action musculaire. »

Nous rapporterons maintenant quelques relations qui complètent les observations ci-dessus :

Nous avons vu, dit William Crookes, les flambeaux et les lampes placés sur des meubles, s'élever avec eux, se pencher sans tomber, tenant leurs flammes droites ou horizontales selon le degré d'inclinaison de ces objets. Quant aux célèbres tables tournantes, nous avons voulu, par surcroît, vérifier le fait dans des conditions de difficultés spéciales et que la rare puissance de nos médiums triés sur des centaines d'autres, insignifiants ou douteux, pouvait, seule, surmonter. Le Comité de Recherches des Sciences dialectiques de Londres s'était donc assemblé pour un essai concluant à ce sujet ; quatre de ces médiums vinrent se placer, à genoux, sur des chaises dont les dossiers seuls touchaient la table, une lourde et vaste table. Ils croisèrent leurs mains sur les dossiers et rien de leur personne n'était en contact direct avec la table. De plus, certaines mesures minutieuses, de nous seuls connues, avaient été prises afin de s'assurer de l'authenticité du phénomène. En quelques instants, nous vîmes l'énorme meuble s'enlever de terre, se pencher, frapper le parquet, monter, à notre stupéfaction, au-dessus de nous, flotter, se livrer dans l'espace à des évolutions diverses, puis redescendre lentement à sa place. Le Comité et l'assistance ont donc attesté comme concluante, cette expérience qui, d'ailleurs, ne pouvait plus nous étonner.

Voici maintenant le témoignage de M. l'ingénieur Henri Azam, à qui l'on doit de nombreuses études sur le sujet :

La consigne était sévère : il avait été convenu entre nous que celui qui verrait tricher l'un de nous lui enverrait une bonne paire de gifles ! Mais voici que la table oscille, marche, alors que personne ne la tire, ne la pousse. Impossible de distribuer des gifles ! Il faut absolument accepter le fait. Et je ne suis cependant pas convaincu !

Quelques jours après, j'essaie de renouveler l'expérience, seul avec deux femmes frêles et maladroites, ignorant tout de ces choses. Nous essayons dans une petite boutique, avec un tabouret. Celui-ci oscille violemment ; il fait tant de bruit que je crains les protestations des voisins. Je dois modérer ses écarts, et, pour cela, je me couche dessus de tout mon poids. Tout d'un coup, une poussée formidable me soulève brutalement, me projette de tout mon long sur le parquet. Ce n'était pas ces frêles femmes qui pouvaient déployer une telle force. Je me relevai aussitôt, content du résultat. Un instant après, la mère d'une des deux personnes se lève pour se rendre à la cuisine, située dans la soupenette sur l'arrière-boutique. Il faut gravir quelques marches. Le tabouret, en se dandinant comme un gros gallinacé, suit la bonne dame et monte les marches de l'escalier en s'appuyant sur ses pieds successivement.

Sous la plume du juge John W. Edmunds, nous lisons :

Une table en acajou, ayant un pied central et portant une lampe allumée, s'élève d'au moins un pied au-dessus du parquet, malgré les efforts des personnes présentes. Une chaise d'acajou qui se jetait sur le côté et se mouvait vivement en avant et en arrière sur le sol, sans que personne ne la touchât, a traversé une chambre dans laquelle se tenaient une dizaine d'assistants assis, et cela sans que personne ne fut frôlé. Elle s'arrêta fréquemment à quelques pouces de moi. A un certain moment, elle arriva avec une violence telle, que si elle n'avait été arrêtée, j'aurais eu la jambe broyée.

A côté de la maison de mes beaux-parents, rapporte M. X., se trouve une grande, villa habitée par une demoiselle d'un certain âge et son unique domestique. Toutes deux n'avaient jamais tenté d'obtenir des phénomènes, quand, je ne sais pour quelle raison, au cours d'un après-midi d'été, par grand soleil, causant dans la salle à manger, nous résolûmes de tenter une expérience avec la table massive de cette pièce en laquelle se trouvait un piano. A la table, étaient assises la maîtresse de maison, sa domestique, ma femme et moi. La table massive ayant épelé « joue une valse », je pris place au piano, et dès les premières mesures d'une valse quelconque, tout se mit à courir dans la pièce : la table, les chaises, etc...

J'ai fait, trouvons-nous sous la plume du baron de Goldenstübbé, beaucoup d'expériences de tables, avec mon honorable ami, le comte d'Ourches, l'un des hommes les plus versés dans la magie et dans les sciences occultes. Nous sommes parvenus peu à peu à mettre les tables en mouvement sans attouchement quelconque ; M. le comte d'Ourches les a fait soulever même sans attouchement. J'ai fait courir les tables avec une grande vitesse, également sans attouchement et sans le concours d'un cercle magnétique...

Terminons ces relations par le fait suivant, dont l'observation est due à MM. les professeurs Foa, Herlitzka et Aggazotti, de l'Université de Turin :

Avec Eusapia Palladino, une table lourde et solide, sans être touchée par personne, a été complètement brisée.

Ainsi l'hypothèse des mouvements musculaires inconscients, encore acceptée par beaucoup de personnes, doit être résolument rejetée car elle ne résiste pas à l'examen des faits pour les raisons que voici :

a) des mouvements musculaires imprimés inconsciemment au plateau d'une lourde table, au moyen des doigts, ne sauraient atteindre à une puissance suffisante pour déplacer des objets aussi pesants que le sont parfois les tables servant aux expériences de typtologie ;

b) des mouvements musculaires des doigts, imprimés inconsciemment au plateau d'une table, même légère, ne sont pas en mesure de produire le phénomène de déplacement vertical (lévitation) d'un meuble ;

c) des mouvements musculaires ne peuvent intervenir lorsque la table se déplace alors qu'aucun contact n'existe entre celle-ci et les personnes présentes. Mais, comme nous le disions plus haut, l'erreur à la vie dure, et la théorie de Chevreul est loin d'être définitivement reléguée aux oubliettes ! Pendant longtemps encore on entendra, sans aucun doute, parler du prodigieux pouvoir des mouvements musculaires inconscients !

Depuis longtemps déjà, l'occultisme s'enrichit chaque année d'un nombre important d'ouvrages. La lecture, même très fragmentaire, de cette abondante littérature, permet de constater la persistance et la continuité avec lesquelles, dans le temps et dans l'espace, se sont produites les manifestations dues aux facultés médiumniques. Quels que soient le sexe, l'âge et la nationalité du médium, aussi bien que la diversité des lieux, des phénomènes identiques ont pu être observés, autrefois comme aujourd'hui. Ainsi on verra plus loin, à titre de simple exemple, que la séance médiumnique relatée par le Dr Fortune, et qui se passait dans une tribu sauvage de la Nouvelle Guinée, avec un médium indigène, aurait pu tout aussi bien se dérouler dans un cercle de nos capitales européennes.

On constatera également que les phénomènes de matérialisation obtenus il y a trois quarts de siècle, en Amérique et en Angleterre – et si contestés à l'époque – se produisent aujourd'hui encore dans les centres d'études de Londres, Mantes, Nice, Berlin, etc.

On remarque aussi que des faits furent observés qui présentent entre eux de remarquables analogies, alors que ceux qui les obtinrent ne prirent connaissance de cette identité qu'après coup, autrement dit au hasard de lectures ultérieures. Constatation de grande importance, car elle fait échec à l'opinion de ceux qui persistent à voir dans les phénomènes de la médiumnité un vaste complot, incessamment renouvelé, destiné à tromper des naïfs.

Un phénomène isolé ne dit pas grand-chose, mais s'il se reproduit avec persistance, toujours semblable à lui-même, dans des milieux divers s'ignorant les uns les autres, et comportant des personnes aux convictions religieuses différentes, il acquiert alors une toute autre valeur. Or c'est précisément ce qui se passe avec le spiritualisme expérimental.

A travers le temps, les moyens d'investigation ont été perfectionnés, le contrôle est devenu plus sévère, la terminologie a quelque peu varié, les hypothèses explicatives se sont multipliées, mais, en réalité, les phénomènes, dans leur essence, sont restés les mêmes.

Il convient encore de dire la méthode qui, dans chaque catégorie de faits exposés, a été adoptée dans cet ouvrage.

On pouvait envisager trois modes de présentation :

1. classer les faits selon l'ordre chronologique ;
2. classer les faits relevant d'un même médium ;
3. classer les faits réunis par un même expérimentateur.

Nous avons appliqué tantôt l'une, tantôt l'autre de ces méthodes, mais en donnant toujours, en premier, les faits les plus anciens, de telle sorte que l'ordre chronologique a été conservé dans une

très large mesure. Cette disposition permet de constater l'identité impressionnante des manifestations au cours des ans.

Chapitre V - De l'évocation

La préhistoire nous fournit divers indices qui témoignent de la croyance qu'avaient les hommes de l'époque de la pierre taillée à l'existence d'un Au-delà, où se rendaient leurs morts.

« Dans une petite grotte de la Corrèze, dit M. le professeur Eugène Pittard, d'heureux fouilleurs mirent au jour une véritable sépulture humaine. Une fosse – peu profonde – avait été ménagée dans le sol ; on y avait placé le cadavre dans une position particulière (elle a été constatée à plusieurs reprises dans d'autres lieux), on avait mis à côté de lui des outils, des armes de silex – tous de belles pièces – et de la nourriture : une jambe de bison.

Est-il possible d'imaginer une meilleure démonstration d'une croyance à une autre vie ? d'un Au-delà dans lequel l'homme de la Chapelle aux Saints retrouverait ses objets familiers ? Et pour faire le voyage, il aurait de quoi se nourrir. Ne sont-ce pas là, en vérité, les suppositions que légitimement l'on peut faire ? La sépulture de la Chapelle aux Saints appartient à la période moustérienne ; c'est-à-dire qu'elle date de nombreuses dizaines de millénaires. Depuis cette découverte, d'autres, semblables, ont été faites, appartenant à la même période et en divers endroits de l'Europe. »

L'histoire, de son côté, nous apprend que tous les peuples, en tout temps et tous lieux, ont cru aux rapports possibles entre les vivants et les Esprits qui vivent dans l'Au-delà.

Bien des siècles – pour ne pas dire plusieurs millénaires – avant notre ère, les Vedas proclamaient l'immortalité de l'âme, et l'existence dans le monde invisible de bons Esprits (les dévas), d'Esprits inférieurs (les pisâtchas) et d'Esprits mauvais et malfaisants (les doëtes). Investis de pouvoirs particuliers, les brahmanes avaient la puissance d'évoquer les morts et étaient tenus de les honorer par des sacrifices et des offrandes, car la vie dans l'Au-delà était conçue comme assez semblable à celle de ce monde. On comprend dès lors la nécessité d'un culte rendu aux ancêtres et la pratique d'un rituel spécial destiné à évoquer ceux qui, bien qu'ayant passé sur l'autre rive, étaient encore vivants et vénérés.

Les anciens Egyptiens, eux aussi, ne croyaient pas à l'anéantissement de l'âme par la mort ; ils pensaient que les défunts, devenus invisibles, ne quittaient pas la terre. Ombres sacrées, ils assistaient à leurs funérailles, puis restaient ensuite en relation avec les hommes d'ici-bas. Aussi les apparitions de défunts sont-elles illustrées, dans les écrits de l'époque, par un nombre important de récits et de légendes. Au moyen d'incantations, on cherchait à tirer le mort de l'inconscience temporaire dans laquelle il était tombé.

Chez les Hébreux, l'homme était considéré comme une unité formée de deux éléments distincts : l'âme (nepesch) et la chair (bazar). Alors que l'élément matériel, la chair, est périssable, l'âme, siège de la vie proprement dite, est immortelle. De là, résultait la croyance d'une communication possible avec les morts. Les évocations devaient être alors fréquentes, si l'on en juge par les passages de l'Ancien Testament qui avaient pour but d'interdire, sous peine de malédiction, le commerce avec les Esprits des défunts.

Héritiers des brahmanes, les kabbalistes, qui professaient une philosophie présentant de nombreuses analogies avec les croyances hindoues, admettaient, eux aussi, l'existence d'Esprits inspireurs et médiateurs, avec lesquels il était loisible d'entrer en contact ; croyance également répandue, dès la plus haute antiquité, en Chaldée, en Chine et en Perse.

Chez les Grecs, où l'on professait l'immortalité de l'âme et où l'on croyait également à l'existence d'êtres invisibles, l'évocation des morts était chose courante. Il en fut de même dans la Rome antique, dont l'élite intellectuelle enseignait l'indestructibilité de l'âme, principe essentiel de l'être,

pouvant manifester sa puissance par des interventions qui associaient en quelque sorte les trépassés aux affaires d'ici-bas.

Au second siècle de l'ère chrétienne, selon Tertullien, « il y avait comme aujourd'hui des médiums qui suscitaient d'étranges phénomènes et prétendaient évoquer les morts. Ces médiums faisaient parler à des enfants des langues mystérieuses, accomplissaient sans fin des prodiges devant les foules, provoquaient des songes prophétiques, et faisaient se mouvoir des bancs et des tables en prétendant, par ce moyen, prédire l'avenir et révéler les événements cachés. »⁴⁷

Les quelques faits que nous venons de rappeler brièvement justifient l'opinion du pasteur Roger Glardon, lorsqu'il dit : « Les éléments communs à l'antiquité et à la civilisation gréco-romaine d'une part, et au spiritisme contemporain de l'autre, sont extrêmement nombreux »⁴⁸, en sorte que le spiritisme, loin d'être, comme beaucoup le supposent, une innovation des temps modernes, est aussi vieux que le monde, bien qu'il se soit graduellement développé en passant par diverses formes d'occultisme. Le spiritualisme expérimental a donné à la croyance si répandue et si ancienne, de la survivance de l'âme, une base rationnelle, car, par la réunion de faits, aujourd'hui si nombreux et si pertinents qu'on ne peut plus les mettre en doute, il en a fourni – et en fournit chaque jour, – l'éclatante confirmation.

Chez les brahmanes, avons-nous dit, les rapports avec les êtres du monde invisible, et notamment les mânes des ancêtres, s'obtenaient par l'application d'un rituel. Cette opération de magie comportait un cérémonial assez compliqué, et impliquait une préparation minutieuse de la part de l'officiant.

Voici, d'après le *Nitta-Carma*, qui constitue la première partie de l'*Agrouchada-Parikchai*⁴⁹, un aperçu de quelques-unes des prescriptions et cérémonies de purification, corporelle et spirituelle, auxquelles devait se soumettre l'initié investi du pouvoir d'évocation :

Il (l'évocateur) doit être dans un état complet de pureté pour offrir le sacrifice aux *Pitris-Esprits*. Après s'être préparé à cette importante cérémonie, qu'il entre, avec recueillement, dans la chambre de sa maison qui doit être réservée aux Esprits domestiques qu'il a l'habitude d'évoquer, et qu'il se livre aux cérémonies préparatoires de l'évocation.

Après avoir fait l'obscurité, qu'il dépose dans cette partie de l'appartement un vase plein d'eau, une lampe, de la poussière de santal, du riz bouilli et de l'encens.

Faisant claquer ses doigts, et tournant sur lui-même, qu'il trace devant la porte les cercles magiques qui lui ont été enseignés par le Gourou supérieur, pour en interdire l'accès aux Esprits mauvais, et enfermer dans ces cercles ceux qui auraient déjà pénétré dans le sanctuaire des Pitris. Qu'avec de la terre, de l'eau, du feu et trois insufflations sur ces matières, il se compose un nouveau corps à lui-même, et forme avec une partie du sien, un corps à l'Esprit qu'il veut évoquer pour le sacrifice.

Il se comprime alors la narine droite avec le pouce, en prononçant seize fois le monosyllabe *Djom* ! et aspirant fortement l'air par la narine gauche, il désagrège peu à peu les particules dont son corps est formé.

Avec le pouce et l'index, il se presse les deux narines, en prononçant six fois le mot *Rom* ! Il cesse de respirer et appelle le feu à son aide pour disperser son corps.

⁴⁷ Cardinal Lépicier : *Le monde invisible*, p. 341.

⁴⁸ Roger GLARDON : *Le spiritisme en face de l'histoire, de la religion*. Lausanne, 1936, p. 55.

⁴⁹ *Le livre des sciences occultes des brahmanes*.

Il prononce trente-deux fois le mot *Lom* ! et son âme s'échappe de son corps, et son corps disparaît, et l'âme de l'Esprit évoqué vient animer le nouveau corps qu'il a préparé.

Son âme rentre alors dans son corps, dont les parties subtiles se sont agrégées de nouveau, après avoir formé un corps aérien à l'Esprit qu'il a invoqué.

Prononçant trois fois le mot sacré *Aum* ! et neuf fois la syllabe magique *Djom* ! qu'il impose les mains au-dessus de la lampe, et jetant une pincée d'encens sur la flamme qu'il dise : « Sublime Pitris, illustre pénitent Narada que j'ai évoqué et à qui j'ai formé un corps subtil avec les parties essentielles du mien, êtes-vous là ? Paraissez dans la fumée de l'encens, venez assister aux sacrifices que j'offre aux mânes des ancêtres. »

Lorsqu'il a reçu une réponse convenable et que le corps aérien de l'Esprit évoqué s'est montré dans la fumée de l'encens, qu'il procède aux ablutions et aux sacrifices selon le mode prescrit.

Le sacrifice offert, qu'il converse avec les âmes des ancêtres et s'entretienne avec elles des mystères de l'Eire et des transformations de l'impérissable.

Puis ayant éteint sa lampe, qu'il assiste, dans le silence et l'obscurité, à la conversation des Esprits entre eux, et aux manifestations par lesquelles ils révèlent leur présence.⁵⁰

Il est très instructif d'établir des rapprochements entre ce rituel ancien et ce qui se pratique, aujourd'hui encore, chez des hommes qui continuent à entretenir des rapports familiers avec leurs ancêtres défunts.

Voici comment notre ami, M. Maximilien de Meck, a rapporté, de façon succincte, une évocation familiale à laquelle il lui fut donné d'assister, en Chine, et dont il nous fit naguère le récit.

Invité par un groupe d'occultistes chinois à assister à une évocation magique, je me rendis au lieu désigné, accompagné de deux Chinois. Arrivé dans le local d'évocation, où une dizaine de personnes se trouvaient déjà réunies, je fus d'abord purifié avec de l'eau lustrale et des fumigations. Puis tout le monde prit place à terre sur des coussins disposés en cercle, au milieu desquels avaient été placés un trépied en bronze pour brûler l'encens, et différents instruments de magie, tels qu'épée, sceau de Salomon, miroir magique, etc. Puis le silence fut recommandé aux assistants et la cérémonie commença.

Le magicien, revêtu d'un costume de soie blanche et coiffé d'une calotte également en soie blanche, surmontée d'une petite boule rouge, se leva et d'une voix lente et chantante prononça une invocation aux Esprits des morts ! Après cette invocation, un silence se fit et le magicien jeta de l'encens sur le brûle parfum qui se trouvait au milieu du cercle, et aspergea d'eau lustrale les assistants. Ensuite, accompagné par toutes les personnes présentes, il recommença ses litanies et l'on vit peu à peu qu'il tombait en transe. Au bout de quelques minutes, il s'empara du miroir magique et y regardant, déclara que l'Esprit de X., un parent de la famille, allait bientôt apparaître.

En effet, quelques instants plus tard, au sein de la fumée produite par l'encens, se dessina une tête humaine puis un buste.

L'apparition était typiquement chinoise et l'on me dit que c'était un grand oncle de la famille, mort depuis trente ans. Cette apparition se mouvait aussi aisément dans la fumée de l'encens que les vivants dans l'atmosphère.

⁵⁰ Cf. Louis Jacolliot : *Le spiritisme dans le monde. L'initiation et les sciences occultes dans l'Inde et chez tous tels peuples de l'antiquité*, p. 60.

Lorsque le fantôme fut suffisamment matérialisé, le magicien lui adressa la parole. D'une voix lointaine et à peine perceptible le fantôme lui répondit, et pendant quelques minutes la conversation s'établit entre eux. Puis, peu à peu, l'apparition s'évanouit et bientôt disparut complètement.

Le magicien, toujours en transe, recommença alors ses incantations et après quelques minutes un nouveau fantôme, celui d'une femme, apparut dans la fumée de l'encens. Ses traits s'accrochèrent graduellement et bientôt elle entra en conversation animée avec le magicien, qui lui posa différentes questions. Toutes les personnes présentes virent distinctement les lèvres et les yeux du fantôme remuer, et sa présence dura au moins une dizaine de minutes. Ensuite, l'apparition devint floue et bientôt elle disparut complètement. La cérémonie d'évocation était terminée.

Au bout de quelques instants, le magicien soupira profondément et sortit de transe⁵¹.

Ces évocations sont si courantes en Chine, nous disait M. de Meck, que les Chinois les considèrent comme faisant partie de leur culte.

Quoique vénérant les mânes de leurs ancêtres, ils les traitent plutôt familièrement.

Voici maintenant le récit d'une évocation qu'Eliphas Lévi – le grand occultiste français – tenta le 24 juillet 1854.

Il s'agissait, dit-il, d'évoquer le fantôme du divin Apollonius (de Tyane) et de l'interroger sur deux secrets, l'un qui me concernait moi-même, l'autre qui concernait une dame X. Le cabinet préparé pour l'évocation était pratiqué dans une tourelle. On y avait disposé quatre miroirs concaves ; une sorte d'autel dont le dessus de marbre blanc était entouré d'une chaîne de fer aimanté. Sur le marbre blanc était gravé et doré le signe du pentagramme et le même était tracé en diverses couleurs sur une peau d'agneau blanche et neuve qui était tendue sur l'autel.

Au centre de la table de marbre, il y avait un petit réchaud de cuivre avec du charbon de bois d'aune et de laurier ; un autre réchaud était dressé devant moi sur un trépied. J'étais vêtu d'une robe blanche assez semblable aux robes de nos prêtres catholiques, mais plus longue et plus ample, et je portais sur la tête une couronne de feuilles de verveine entrelacées dans une chaîne d'or. D'une main, je tenais une épée neuve et de l'autre le rituel. J'allumai les deux feux avec les substances requises et préparées, et je commençai, à voix basse d'abord, puis en élevant la voix par degrés, les invocations du rituel.

La fumée s'étendit ; la flamme fit vaciller tous les objets qu'elle éclairait, puis elle s'éteignit. La fumée s'élevait blanche et droite sur l'autel de marbre. Il me sembla sentir une secousse de tremblement de terre. Les oreilles me tintaient et le cœur me battait avec force.

Je remis quelques branches et des parfums sur les réchauds, et, lorsque la flamme s'éleva, je vis distinctement devant l'autel, une figure d'homme plus grande que nature qui se décomposait et s'effaçait. Je recommençai les évocations et vins me placer dans un cercle que j'avais tracé d'avance entre l'autel et le trépied. Je vis alors s'éclaircir peu à peu le fond du miroir qui était en face de moi, derrière l'autel. J'appelai trois fois Apollonius en fermant les yeux, et, lorsque je les rouvris, un homme était devant moi, enveloppé tout entier d'une sorte de linceul qui me parut être gris plutôt que blanc ; sa figure était maigre, triste et sans barbe, ce qui ne se rapportait pas précisément à l'idée que je me faisais d'Apollonius.

J'éprouvai une sensation de froid extraordinaire et lorsque j'ouvris la bouche pour interpeller le

⁵¹ Cf. L. K. et M. M. : La vie mystique de M. Maximilien de Meck, p. 52.

fantôme, il me fut impossible d'articuler un son. Je mis alors la main sur le signe du pentagramme et je dirigeai vers le spectre la pointe de l'épée, en lui commandant mentalement, par un signe, de ne point m'épouvanter et de m'obéir. Alors la forme devint plus confuse, et elle disparut tout à coup.

Je lui commandai de revenir. Alors je sentis passer près de moi comme un souffle, et quelque chose m'ayant touché la main qui tenait l'épée, j'eus immédiatement le bras engourdi jusqu'à l'épaule. Je crus comprendre que cette épée offensait l'Esprit, et je la plantai par la pointe dans le cercle à côté de moi. La figure humaine reparut aussitôt ; mais je sentis un si grand affaiblissement dans mes membres et une si prompte défaillance s'emparer de moi, que je fis deux pas pour m'asseoir. Dès que je fus assis, je tombai dans un assoupissement profond et accompagné de rêves dont il ne me resta, quand je revins à moi, qu'un souvenir confus et vague. J'eus pendant plusieurs jours le bras engourdi et douloureux. La figure ne m'avait point parlé, mais il me sembla que les questions que j'avais à lui faire s'étaient résolues d'elles-mêmes dans mon esprit.

A celle de la dame une voix intérieure répondait ce mot : mort (il s'agissait d'un homme dont elle voulait obtenir des nouvelles). Quant à moi, je voulais savoir si le rapprochement et le pardon seraient possibles entre deux personnes auxquelles je pensais, et le même écho intérieur répondait impitoyablement : mortes.

Je raconte ici les faits tels qu'ils se sont passés, je ne les impose à personne. L'effet de cette expérience sur moi fut quelque chose d'inexplicable. Je n'étais plus le même ; quelque chose d'un autre monde avait passé en moi ; je n'étais plus ni gai ni triste ; mais j'éprouvais un singulier attrait pour la mort, sans être cependant aucunement tenté de recourir au suicide.

Aujourd'hui encore, chez les peuplades primitives, l'évocation des morts est chose courante. Le sorcier, ou le devin, dans sa hutte, au milieu des steppes ou des forêts, a coutume d'entrer en relations avec les êtres de l'Au-delà, soit qu'on les tienne pour des génies, bienfaisants ou malfaisants, ou pour les âmes des morts, ceux-ci hantant de préférence les lieux où ils ont vécu. Les trois relations ci-dessous donnent une idée de ce que sont ces prises de contact avec le monde invisible.

Alexandre Henry, un Anglais qui fut captif des Indiens, en 1759, et qui vivait encore à Montréal en 1809, a relaté ce qui suit :

On commença par bâtir une grande maison, dans l'intérieur de laquelle fut placée une espèce de tente, pour l'usage du prêtre et la réception de l'Esprit. Cette tente, d'environ quatre pieds de diamètre⁵², était faite avec des peaux d'élan recouvrant une charpente construite avec des pieux enfoncés de deux pieds en terre, hauts de dix pieds, épais de huit pouces et fortement reliés par des traverses. D'un côté on avait laissé une petite ouverture par laquelle devait entrer le prêtre. Celui-ci entièrement nu, s'introduisait dans la tente en rampant sur les mains et sur les genoux.

A peine sa tête avait-elle pénétré dans l'ouverture, que la charpente massive et solide, comme je l'ai décrite, commença à être secouée ; et la peau qui pendait devant l'entrée n'était pas retombée, que des bruits et des voix nombreuses s'élevaient dans la tente, les unes constituant en cris sauvages, d'autres aboyant comme des chiens, d'autres hurlant comme des loups. A cet horrible concert étaient mêlés des plaintes et des sanglots. Des paroles étaient aussi articulées, comme sortant de bouches humaines, mais dans un langage inconnu de l'assistance.

⁵² Le cabinet médiumnique.

Au bout de quelque temps, un profond silence succéda à ce tumulte. Puis une voix qu'on n'avait pas encore entendue sembla annoncer un nouveau venu sous la tente. Les Indiens (il y avait là presque tout le village), frappèrent aussitôt des mains avec joie, s'écriant que c'était le chef des Esprits, la Tortue, l'Esprit qui ne ment jamais ! Ils avaient accueilli par des cris hostiles d'autres voix qu'ils avaient distinguées de temps à autre, disant que c'étaient des Esprits mauvais et trompeurs... Alors on entendit pour la première fois la voix du prêtre qui, s'adressant à la foule, annonça la présence de la Grande Tortue et son consentement à répondre à toutes les questions qu'on lui poserait... La Grande Tortue continua d'être questionnée jusqu'à minuit, lorsque la foule se dispersa.

J'ai toujours été sur mes gardes pour découvrir des connivences pouvant déceler une supercherie ; ou bien tout avait été organisé avec habileté, ou je manquais tellement de pénétration, que je n'ai rien découvert⁵³.

Le missionnaire protestant William M. Johnson, a rapporté le fait suivant :

Wau-chus-co était un remarquable devin, qui mourut à Round Isle, près de Macinac. Depuis dix ans, il menait une vie exemplaire de parfait chrétien, et appartenait à l'église presbytérienne. Ayant appris qu'il était à la fin de sa vie, j'allai le voir. Après que nous eûmes entamé la conversation, il me dit : je te dirai la vérité. Sache donc, que tout jeune encore, pour devenir devin, je me suis soumis à un jeûne de dix jours consécutifs, conformément à l'usage de ma tribu. Plus mon corps était affaibli, plus augmentait le pouvoir de mon esprit, de mon âme. En une seule vision, j'embrassais une très vaste étendue du pays... Puis un Esprit supérieur vint me parler, en m'exhortant à avoir recours à lui dans les moments où je le jugerais nécessaire... Depuis ce jour-là, j'ai souvent exercé mes facultés dans la tribu ; pour satisfaire ceux qui doutaient, je permettais qu'on me liât comme on voulait. Quelquefois on plaçait un homme à l'intérieur de la tente, qui oscillait et vibrait quand même, dès qu'un Esprit se manifestait. Les cordes avec lesquelles on me liait se dénouaient, me laissant libre. Souvent, j'apercevais un globe de lumière dans l'ouverture placée au centre de la tente ; de bizarres figures d'Esprits apparaissaient par là. Les paroles qu'ils m'adressaient étaient entendues par tout le monde, mais j'étais le seul à en comprendre le sens... J'entrais en communication avec des êtres surnaturels, ou des intelligences pensantes, ou des Esprits, qui agissaient sur ma pensée ou sur mon âme, et me révélaient ce que je décrivais⁵⁴.

Dans le volume où un Chef Buffalo : *Long Lance*, Peau-Rouge authentique⁵⁵, a décrit la vie de son peuple, on relève diverses descriptions relatives aux croyances et aux pratiques religieuses des tribus du *Far North West* qui, comme on sait, furent les dernières à entrer en contact avec les Américains blancs, aux environs de 1897.

Après avoir exposé comment se fait la formation d'un *medicine-man*, qui est, tout à la fois, docteur, conseiller d'affaires et prêtre, l'auteur décrit la façon dont cet homme entre en rapport

⁵³ Cf. César de VESME : *Histoire du spiritualisme expérimental*, p. 111.

⁵⁴ Publié à New-York, par la *Cosmopolitan Book Corporation*.

⁵⁵ Le jeune *Long Lance* était entré à l'Ecole militaire de West-Point. Il en sortit officier dans l'armée américaine ; engagé sur le front français en 1916, il en revint capitaine, le corps couvert de blessures, et la poitrine scintillante de croix et de médailles. Après quoi il devint le chef d'un grand groupement encore en existence des *Northern Blackfeet*.

avec les Esprits.

La cérémonie se déroule dans une immense tente pouvant contenir une centaine de spectateurs, les autres restant à l'extérieur, et se pressant pour voir et entendre au mieux.

Voici ce que décrit Long Lance :

J'ai souvent observé ces faits au cours de ma jeunesse. Aujourd'hui encore, ils restent pour moi une énigme. Après que nous étions assis, les préparatifs commençaient : premièrement l'assistant du médecine-man plantait au centre de la tente, quatre grands mâts liés ensemble à leur extrémité supérieure (le plafond de la tente avait une large ouverture au centre) et disposait leur base sur le sol de façon à laisser au milieu un espace d'environ douze pieds de diamètre. Ensuite, se faisant aider de quatre servants, il fixait dans le sol de cette petite arène, de longs clous, la pointe en l'air, à un intervalle l'un de l'autre d'environ deux pouces. La surface toute entière en était couverte, et ces clous étaient si aiguisés à leur sommet, qu'ils auraient traversé le pied qui s'y serait posé. Cependant, tout au centre, un petit carré de terrain était laissé libre, offrant la place strictement nécessaire pour qu'un homme put s'y tenir debout. La seule possibilité d'atteindre ce petit espace libre aurait été de franchir d'un saut toute la partie couverte de pointes, pour y retomber exactement. Mais, de toute évidence, cette opération était impossible, tant était grand le risque d'une grave blessure, voire même de la mort.

Tout étant préparé ainsi, le médecine-man entrait, se dépouillait de ses vêtements et se couchait par terre sur le dos. Alors les aides plaçaient ses deux mains paume contre paume, et avec des lanières de peau fraîche ils liaient ensemble les deux pouces et les deux doigts correspondants des mains, et cela si rudement que parfois le sang coulait. Ils passaient ensuite aux pieds, dont ils attachaient les deux orteils en tirant de toute leur force sur les lanières. Puis ils prenaient une peau de la dimension d'une couverture et l'enroulaient autour de l'homme, comme une feuille autour d'un cigare, la maintenant avec une solide courroie en serpentín serrée de la tête aux pieds. Et encore une seconde enveloppe de peau était ajoutée, et encore une seconde courroie, dont les anneaux placés à l'intervalle d'un pouce assuraient une rigidité parfaite.

Exactement parlant, l'homme ainsi empaqueté ne pouvait remuer un doigt ! Alors l'assistant et les servants levaient le paquet du côté de la tête et le plaçaient verticalement, le faisant reposer sur ses pieds, dont la plante était restée découverte, le mettant en équilibre avant de l'abandonner.

Pendant quelques minutes on le voyait là, immobile, planté, comme un poteau... Alors, graduellement, on pouvait observer une légère ondulation dans la partie correspondant aux genoux, et après un instant cette ondulation s'accompagnait d'un petit saut. Ces sauts se répétaient avec une amplitude croissante et peu à peu l'étrange paquet se déplaçait tout autour des quatre mâts, augmentant sa vitesse de plus en plus, et de plus en plus... et à tel point que les yeux avaient peine à le suivre.

Et soudainement, d'un énorme bond, si rapide que personne ne pouvait savoir comment il s'était fait, le paquet s'élevait et traversait l'espace, pour retomber verticalement exactement dans le petit carré laissé libre au milieu des terribles clous !

Empaqueté et ligoté comme il l'était, il avait franchi d'un coup l'étendue de ces fers de lance pour s'insérer dans un espace juste assez grand pour la place de ses deux pieds, un exploit invraisemblable en lui-même.

Posé tout droit, dans le centre, entre les quatre mâts, et toujours étroitement empaqueté et ligoté, le médecine-man commence une incantation, accompagnée par le rythme d'un tambour frappé par son assistant... Alors qu'il chante, son appel magique aux Esprits, tout à coup des voix répondent. Ces voix semblent provenir de la grande ouverture du sommet de la tente. Et cependant, comme tous peuvent le constater, il n'y a rien là... que le ciel nocturne et les étoiles. D'où ces voix sortent-elles ? Jamais aucun Indien n'a été capable de se l'expliquer. D'après le médecine-man, ce sont les

voix des Esprits, ces Esprits avec lesquels il a justement essayé d'entrer en rapport. Et le mystère réside en ce fait que jamais personne n'a été capable de prouver qu'elles provenaient d'une autre cause. Ces voix parlaient en des langages que nous ne pouvions comprendre. Et le medicine-man lui-même dit ne pas connaître la plupart d'entre eux. Dans son opinion, ce sont les langages d'Esprits étrangers attirés par ses incantations, et non les Esprits qu'il désire. Il y avait seulement quatre Esprits que notre medicine-man, White-Dog, pouvait comprendre (je me rappelle le nom de l'un des quatre : le premier homme blanc. Et, fait curieux, ce nom lui avait été communiqué (par la voix de l'Esprit) bien des années avant que notre tribu eût appris qu'il existât des hommes blancs).

Aussi longtemps que ces voix d'Esprits étrangers se produisent le medicine-man n'en tient aucun compte et continue à évoquer l'un des quatre avec lesquels il désire entrer en rapport, Parfois un temps très long s'écoule avant qu'il n'obtienne satisfaction. Je me souviens même de deux séances où il ne put arriver, et il dut mettre fin à la cérémonie sans avoir rien accompli... mais quand il réussit à avoir la présence de l'Esprit désiré, alors son émotion devient intense, et il parle si vite qu'on a bien de la peine à saisir ses paroles ! Il semble qu'il doive se hâter d'expliquer ses demandes avant le départ de l'Esprit.

Si sa demande se rapportait à une guérison, le malade, qui avait été apporté là au commencement de la scène semblait ressentir la même émotion. Et nous en avons vus qui, amenés agonisants, se levaient et se mettaient à marcher. S'il voulait des informations sur les événements futurs, il présentait généralement sa requête sous la forme d'une parabole. Et de même en parabole venait la réponse donnée, l'Esprit employant bien notre langage, mais dans sa forme très ancienne. Seuls les vieillards de la tribu pouvaient comprendre cette phraséologie spéciale et ces termes surannés. Mais la partie de la cérémonie la plus terrifiante pour nous, venait à la fin de l'entretien avec les Esprits. Cet entretien se déroulait avec des formes diverses et des incidents impressionnants, mais toujours la scène finale se terminait par un véritable mugissement de vent se produisant brusquement au sommet de la tente aussitôt que les Esprits avaient cessé de parler. L'énorme vaisseau frémissait et se balançait sous la puissance de ce souffle, qui secouait les grands mâts et nous causait à nous-même un frisson d'épouvante ! C'était le summum de la terreur !

Une chaotique confusion de bruits tombait en même temps de l'ouverture du plafond de la tente ; d'étranges voix, hurlant comme dans un fantastique pandémonium, dominaient les lamentations du vent. On entendait des grincements, des chocs d'objets inconnus, et puis, soudain, une formidable secousse de toute la tente, un jet de flammes vacillantes... et un cri effroyable du medicine-man... qui, sous nos yeux même, disparaissait complètement !

Et dans la seconde qui suivait, nous entendions sa voix demandant secours : « Vite, vite, dépêchez-vous » criait-il.

Regardant dans la direction de l'appel, on apercevait l'homme au plafond de la tente suspendu par un pied et... complètement nu !

Sa position était des plus dangereuses, car sa seule retenue contre une chute sur le sol et un écrasement était ce pied engagé entre une des peaux recouvrant la tente et l'un des bois de soutènement.

Les hommes couraient chercher de longues perches pour l'atteindre et le soutenir jusqu'à ce qu'on pût le délivrer !

Comment était-il là ? Personne ne l'a jamais su. Il disait, lui, que c'étaient les Esprits qui l'avaient enlevé et placé ainsi en quittant les lieux, mais l'énigme insoluble pour nous était comment, en une seconde, il avait pu être complètement dépouillé de ses deux enveloppes, si épaisses et si

fortement liées⁵⁶.

Chez les Manus (tribu de la Nouvelle-Guinée), dit M. Lucien Lévy-Bruhl, le maître de la maison s'entretient souvent avec l'Esprit de son père.

Voici, j'abrège à regret, un de ces dialogues extraordinaires entre un vivant et un mort évoqué par un médium !

Un étranger est venu d'un village distant d'une quarantaine de milles pour consulter le médium Isolde, du village où habite le Dr Fortune. Il voudrait savoir pourquoi sa pêche est régulièrement mauvaise. Le médium ne le connaît pas et ne sait rien de lui.

Le colloque s'engage :

Le médium. – Votre père est ici. Il demande ce que vous désirez apprendre.

L'étranger. – Pourquoi ma pêche est-elle mauvaise ? Qu'ai-je fait de mal ?

Le médium. – Il dit que vous le savez fort bien. Vous le tenez secret.

L'étranger, avec violence. – Qu'est-ce donc que j'ai fait ; je l'ignore entièrement (S'adressant directement au père.) Allons ! sortez-le ! Parlez ! Dites-le-moi ! Je veux l'entendre., je veux savoir !

Le médium. – Il dit qu'il faut que vous parliez le premier. Il n'admet pas la dissimulation derrière laquelle vous vous abritez.

L'étranger, furieux. – Je ne parlerai pas le premier ! Qu'il parle, lui ! Il a rendu ma pêche infructueuse. C'est à lui de justifier ce qu'il a fait, et non pas à moi. Je n'ai rien fait que je n'aurais pas dû faire. J'ai payé toutes mes dettes. Et pourtant il paralyse ma pêche. Qu'il parle !

Le médium, avec fermeté. – Il dit que c'est vous qui devez parler d'abord.

L'étranger. – Parler de quoi ? Comme si j'avais quelque chose à cacher. (Il jette des regards de rage sur son père par-dessus la tête du médium, et un peu au-delà, c'est à dire sur une présence invisible). Sortez-le. C'est à vous de parler et de vous expliquer, ce n'est pas à moi d'expliquer pour vous ! Qu'ai-je fait ? Allons, parlez ! (La voix de l'étranger s'exaspère en un cri de fureur.)

A ce moment, sa femme assise auprès de lui ne peut plus supporter cette tension entre son mari et la puissance invisible.

La femme à son mari, à voix basse. – C'est parce que tu n'as pas payé les pots à la femme de Taliraku.

Le médium. – Il dit que votre dissimulation l'a offensé. Mais il savait que vous avez négligé de payer à la femme de Taliraku ce que vous lui deviez pour ces pots. Il attendait que vous vous soumettiez. Jusqu'à ce que vous l'ayez fait, la pêche ne vous apportera rien. Une fois que vous aurez payé ces pots, dès le lendemain votre pêche redeviendra normale.

L'étranger, encore excité. – Oui, mais il faut que je commence par acheter des pots. Et si je ne prends pas de poisson, avec quoi puis-je acheter des pots ?

Le médium, avec sévérité. – Votre pêche se rétablira le lendemain du jour où vous aurez payé, comme vous auriez dû le faire depuis longtemps. Pas avant⁵⁷.

⁵⁶ D'après une traduction française de P. E. CORNILLIER. (Psychica, 15 juin 1934.)

⁵⁷ Cf. Lucien LÉVY-BRUHL : *L'expérience mystique et les symboles chez les primitifs*, p. 149. Paris, 1938,

Chapitre VI - L'écriture directe

L'écriture est un des moyens auxquels recourent les désincarnés pour entrer en communication avec nous, et pour transmettre leurs pensées. Elle se présente sous deux formes : L'écriture automatique et l'écriture directe.

Le phénomène de l'écriture automatique est très répandu. Le procédé des communications par coups frappés ayant paru trop lent à certains expérimentateurs, ils imaginèrent de construire des appareils spéciaux, comme le cadran ou la planchette à écrire (Oui-jà), puis on simplifia encore, et l'on constata que l'on pouvait se passer de tout appareil. De nombreuses personnes observèrent en effet qu'il leur suffisait de se saisir d'un crayon, ou d'une plume, pour tracer des messages dont elles n'avaient pas conscience, et qui paraissaient émaner d'Esprits de défunts.

Ce genre de manifestation médiumnique a été décrit comme suit par Ch. Richet : « Voici une personne qui prend un crayon, et sans rien vouloir, sans rien comprendre, sans rien savoir, avec une rapidité fébrile, écrit des pages et des pages ; son écriture devient tout à fait différente de son écriture normale ; pendant dix minutes, une demi-heure, parfois plus longtemps, elle écrit, elle écrit encore. Les phrases se succèdent sans fin. Quand une feuille de papier est couverte d'écriture, tout de suite une autre feuille de papier blanche est prise pour être en un clin d'œil barbouillée de nouveau. Et cependant la personne qui écrit ne sait pas du tout ce qu'elle fait ; elle a pu pendant tout le temps, continuer la conversation, très posément, très correctement, avec les gens qui sont autour d'elle. Tout se passe comme si sa personnalité disparaissait pour être remplacée par une autre qui emprunte sa main pour écrire. » Ajoutons que de tels écrits ont été obtenus en pleine obscurité.

Les messages peuvent exprimer des idées tout à fait imprévues, et en opposition avec celles du scripteur ou des personnes présentes ; ils sont fréquemment donnés en langues étrangères, inconnues de celui qui les reçoit. Il faut rappeler en outre que de telles communications sont obtenues par des illettrés, des enfants en bas-âge, etc., que des autographes et des signatures de personnes décédées ont été reproduits mécaniquement par des médiums qui ne les avaient jamais connues et n'en avaient pas entendu parler, n'ayant par ailleurs vu aucun écrit tracé de leur main.

Par le procédé de l'écriture médiumnique, des données scientifiques et littéraires ont été obtenues par des personnes nullement versées en ces matières, ou même totalement incultes. Et ceci répond à une objection bien souvent entendue, à savoir que les messages ainsi donnés sont toujours grossiers, insipides, incohérents, sans intérêt, etc.

J'ai entendu, dit M. Serjeant Cox, jurisconsulte et philosophe éminent de la Grande-Bretagne, et ami de Russel Wallace, un garçon de comptoir, sans éducation, soutenir, quand il était en transe, une conversation avec une groupe de philosophes sur la raison et prescience, la volonté et la fatalité, et leur tenir tête. Je lui ai posé les plus difficiles questions de psychologie, et j'ai reçu des réponses toujours sensées, toujours pleines de force, et invariablement exprimées en langage choisi et élégant. Cependant, un quart d'heure après, quand ce garçon était dans son état naturel, il se trouvait dans l'incapacité de répondre à la plus simple question sur un sujet philosophique, et avait toujours peine à trouver un langage suffisant pour exprimer les idées les plus communes.⁵⁸

Des témoignages comme celui-ci montrent à l'évidence qu'il est inexact de prétendre que les communications obtenues par le moyen des facultés médiumniques sont toujours dépourvues

⁵⁸ Cf. Paul GIBIER : *Le spiritisme*, p. 173.

d'intérêt. Ceux qui ont pris peine de parcourir le contenu de nombreux ouvrages donnés par ce moyen savent que plusieurs ont pris rang parmi les plus remarquables productions littéraires.

Comme notre intention n'est pas de faire état dans cet ouvrage de l'écriture automatique, nous ne nous étendrons pas sur les innombrables discussions auxquelles ce phénomène – si courant – a donné lieu. Remarquons simplement qu'il se rattache aux problèmes les plus délicats de la personnalité et de la conscience ; aux états psychologiques considérés dans leurs multiples et mystérieuses manifestations. Problèmes sur lesquels se sont penchés déjà un nombre considérable d'investigateurs.

Le phénomène de l'écriture directe, beaucoup moins répandu que le précédent, est tout de même assez fréquent pour qu'on ne puisse plus le mettre en doute. On peut l'obtenir, en pleine lumière, ce qui en rend l'observation facile. Le médium reste, en apparence, dans son état normal, libre de ses agissements, au point qu'il ne semble jouer aucun rôle dans la production du phénomène.

Des feuilles de papier, placées dans des boîtes ou dans des tiroirs fermés à clé, ou disposées entre des ardoises doubles, ficelées et scellées, sont retrouvées couvertes d'écriture, signées souvent de noms de personnes défuntées.

En diverses circonstances, des messages ont été donnés sur des fragments d'étoffe, sur des objets divers, voire même sur le sol. D'autres fois encore sur les plaques sensibles utilisées en photographie, que celles-ci aient été enfermées dans l'appareil, ou simplement enveloppées dans du papier noir, etc., etc.

On trouvera dans les relations que nous donnons plus loin des exemples variés de ce phénomène⁵⁹.

Dans de nombreux cas l'écriture directe a été obtenue sur des ardoises. Les expériences de cet ordre offrent un avantage précieux. Elles peuvent être poursuivies en pleine lumière et permettre, de ce fait, un contrôle sévère, en même temps qu'elles réunissent les conditions les plus favorables à l'obtention du phénomène. En effet, les ardoises appliquées l'une contre l'autre constituent par leurs faces intérieures une chambre obscure, semblable à la chambre noire des photographes et, par cela même, très favorable à l'action des forces qui interviennent pour la production de l'écriture.

Dans nombre d'expériences, les ardoises étaient neuves, nettes de toute inscription, achetées et apportées par les expérimentateurs eux-mêmes ; souvent, afin d'éviter toute substitution frauduleuse, elles portaient une marque secrète. Elles étaient, ou solidement liées par deux, ou bien scellées ou cachetées, ou même fortement vissées l'une contre l'autre. Parfois, les mains des expérimentateurs ne les quittent pas. En d'autres cas, ni le médium, ni aucun des assistants, ne touche les ardoises. Un morceau de crayon ou de touche étant laissé dans l'intervalle libre, on entend, pendant toute la durée du phénomène, le grincement de la pointe sur le papier ou le schiste, et le bruit caractéristique qui se produit lorsqu'on met la ponctuation ou que l'on barre les t.

Parfois les caractères tracés sur l'ardoise ou le papier sont si petits qu'ils doivent être lus avec le secours d'un verre fortement grossissant. Les caractères diffèrent suivant les communicants, et le

⁵⁹ Les conditions requises pour la production de ce phénomène étant difficiles à obtenir, les messages donnés par ce procédé sont généralement très concis. Ils sont plutôt destinés à fournir une preuve de l'intervention d'un désincarné qu'à tracer des enseignements de caractère philosophique, religieux, littéraire, scientifique, poétique, etc., comme on en obtient au moyen de l'écriture automatique.

type de chaque écriture se maintient exactement pendant toute la durée des expériences, si longues soient-elles. Non seulement les traits de l'écriture restent constants, mais les messages révèlent la présence d'une individualité consciente qui déclare avoir vécu sur la terre dans la condition humaine. Les Intelligences qui se communiquent ainsi se distinguent nettement les unes des autres, comme elles se distinguent du médium. Et, chose importante à noter, les écrits obtenus par le même médium peuvent être donnés en plusieurs langues, alors même que celui-ci les ignore totalement.

En plusieurs circonstances, on put observer les mouvements du crayon se déplaçant sur la feuille de papier. Parfois aussi des mains fantômes, plus ou moins substantielles, furent aperçues se saisissant du crayon qui devait servir à tracer les caractères.

Mais il est inutile d'insister, les relations qui suivent – et qui se rapportent à des phénomènes obtenus avec de nombreux médiums – feront saisir nettement ce que l'on entend par écriture directe.

A notre connaissance, le plus ancien ouvrage consacré à l'étude de l'écriture directe est celui du baron L. de Goldenstübbé, paru en 1857⁶⁰ et dans lequel sont relatés de nombreux phénomènes de cet ordre obtenus – dès 1856 – à Paris et dans les environs de cette ville.

La plupart de ces expériences, dit l'auteur, ont lieu dans la salle des Antiques du Louvre, dans la cathédrale de Saint-Denis et dans différentes églises et cimetières de Paris, ainsi que dans le logement de l'auteur, rue du chemin de Versailles, 74, où le premier phénomène a été constaté le 13 août 1856, et l'auteur d'ajouter : Voici les noms de quelques témoins oculaires, dont la plupart ont assisté à plusieurs expériences : M. Ravené, le prince Léonide Galitzin, le prince S. Metschersky, le Dr Georgii, le Colonel Toutcheff, le Dr Bowron, M. Kiorboë, le Colonel Kollmann, le baron de Voigts-Rhetz, le baron Borys d'Uexkull.

Le baron de Goldenstübbé expose comme suit les raisons qui le poussèrent à tenter de telles expériences :

Un beau jour, c'était le premier août 1856, l'idée me vint d'essayer si les Esprits pouvaient écrire directement, sans l'intermédiaire d'un médium. Connaissant l'écriture directe et merveilleuse du Décalogue selon Moïse, et l'écriture également directe et mystérieuse durant le festin du roi Belschatsar suivant Daniel, ayant en outre entendu parler des mystères modernes de Strafford en Amérique, où l'on avait trouvé certains caractères illisibles et étrangers, tracés sur des morceaux de papier, et qui ne paraissaient pas provenir des médiums, l'auteur a voulu constater la réalité d'un phénomène dont la portée serait immense, s'il existait réellement.

Je mis donc un papier blanc à lettres et un crayon taillé dans une petite boîte fermée à clef, en portant cette clef toujours sur moi-même et sans faire part de cette expérience à personne. J'attendis durant douze jours en vain, sans remarquer la moindre trace d'un crayon sur le papier, mais quel fut mon étonnement, lorsque je remarquai le 13 août 1856 certains caractères mystérieux, tracés sur le papier. A peine l'eussé-je remarqué, que je répétai dix fois durant cette journée à jamais mémorable, la même expérience, en mettant toujours au bout d'une demi-heure une nouvelle feuille de papier blanc dans la même boîte. L'expérience fut couronnée chaque fois d'un succès complet.

Le lendemain, 14 août, je fis de nouveau une vingtaine d'expériences, en laissant la boîte ouverte et en ne la perdant pas de vue ; c'est alors que je vis se former des mots en langue estonienne sans que le crayon bougeât. Depuis ce moment, voyant l'inutilité du crayon, je cessai de le mettre sur le papier ; je plaçai simplement celui-ci sur une table, chez moi, ou sur le piédestal des statues

⁶⁰ Baron L. de GOLDENSTÜBBÉ : *La réalité des Esprits et le phénomène merveilleux de leur écriture directe*. Paris, 1857.

antiques, sur les sarcophages, sur les urnes, etc... Il en fut de même pour les expériences faites dans différents cimetières de Paris...

Après avoir constaté la réalité du phénomène de l'écriture directe par plus de trente expériences répétées, ma principale préoccupation fut de démontrer l'existence réelle de ce miracle à d'autres personnes. Je m'adressai d'abord à mon noble ami, M. le comte d'Ourches, qui a également consacré sa vie entière à la magie et au spiritualisme. Depuis ce moment, M. le comte d'Ourches a vu plus de quarante fois le phénomène merveilleux de l'écriture directe, tantôt chez lui, tantôt chez l'auteur, puis au Louvre, dans la Cathédrale de Saint-Denis, à l'église Saint-Etienne-du-Mont, sur le sarcophage de Sainte-Genève et sur les bancs qui sont au-dessous des monuments de Pascal et de Racine, au cimetière Montmartre, etc...

Plus tard, au mois d'octobre, M. le comte d'Ourches obtint, même sans mon concours, plusieurs écrits directs des Esprits ; l'une de ces lettres d'outre-tombe est de sa mère morte, il y a une vingtaine d'années...

M. de Goldenstübbé reproduit, en *fac-simile*, les écrits directs les plus remarquables, soit 67 spécimens. Nous y relevons :

N. 53. – Ecriture allemande en vers, signée par un des parents de l'auteur. Cette épître a été tracée le 14 janvier 1857, dans le logement de l'auteur. La parfaite ressemblance de la main du défunt a été constatée par plusieurs de ses amis.

Na 57. – Lettre d'outre-tombe de l'Esprit d'une jeune femme, dont l'écriture a été reconnue par plusieurs de ses amis. Cette épître allemande a été écrite le 30 janvier 1857, dans le logement de l'auteur.

No 58. – Lettre d'outre-tombe d'un ami de l'auteur, que plusieurs personnes ont reconnu à son écriture. Cette épître a été tracée en français, le 1er février (environ deux ans après la mort du défunt), dans le logement de l'auteur. « Mon très cher ami, quelle jouissance pour moi de pouvoir vous assurer de ma main d'outre-tombe que vous avez eu raison en ce qu'il y a de plus consolateur pour l'homme ! Oui, nous existons, nous pensons, nous agissons, nous prenons part aux maux ainsi qu'aux moments, etc. etc. »

No 63. – Lettre amicale d'une parente de l'auteur, morte il y a plus de treize ans. Cette épître en allemand a été tracée le 20 février 1857 dans le logement de l'auteur. Plusieurs connaissances de la défunte ont reconnu son écriture, tracée avec de l'encre bleue.

A côté des langues allemande, française, italienne, etc., certains écrits ont été tracés avec des caractères grecs et latins.

Lorsqu'on parcourt les ouvrages qui parlent de la *fondation de la Société théosophique*, et qui relatent dans quelles circonstances Mme H. P. Blavatsky rédigea *Isis dévoilée* et *La Doctrine secrète*, on constate qu'en de nombreuses occasions des documents lui furent fournis, en l'absence de toute présence humaine, par le moyen de l'écriture directe. Provenant, a-t-elle déclaré à maintes reprises, de ses Maîtres, ces *précipités*, comme elle les appelle, étaient donnés soit sur du papier, soit sur de l'étoffe ; ils comportaient aussi des images. Dans l'ouvrage de Ch. W. Leadbeater, *Les Maîtres et le Sentier*, on trouve, en première page, une de ces images, qui porte l'indication suivante : « Ce dessin fut précipité sur soie par le Maître Djwal Koul... »

La comtesse C. Wachtmeister qui, en 1886, servit de secrétaire à H.P. Blavatsky, alors qu'elle rédigeait la *Doctrine secrète* dit :

Un phénomène se produisait fréquemment, qui montrait de quelle façon H. P. Blavatsky pouvait être aidée et guidée dans son travail. Souvent, de bonne heure le matin, je voyais sur sa table une

feuille de papier couverte d'une écriture inconnue tracée à l'encre rouge. M'étant un jour informée de la signification de ces notes mystérieuses, H. P. B. m'apprit qu'elles lui indiquaient son travail de la journée. C'étaient là quelques-uns de ces messages précipités qui furent la cause de tant de controverses, même dans les rangs des Théosophes, et dont les profanes, sans réfléchir, firent des gorges chaudes⁶¹.

La main mystérieuse dont parle la comtesse Wachtmeister dans le récit ci-dessous, n'était peut-être pas étrangère au phénomène dont il vient d'être fait mention. Voici :

L'incident que je vais raconter n'a pu que me confirmer, dit-elle, dans l'idée que des agents travaillaient autour d'H. P. Blavatsky, dont la nature et l'activité battent en brèche les théories généralement acceptées sur la constitution et les qualités de la matière.

Comme je l'ai dit, Mme Blavatsky avait coutume de lire ses journaux russes dans son lit, et il était rare qu'elle éteignît sa lampe avant minuit. Il y avait bien un paravent entre mon lit et cette lampe, mais la lumière était vive et, réfléchi par le plafond et les murs, gênait souvent mon sommeil. Une nuit, cette lampe brûlait encore une heure passée. Je ne pouvais dormir, et sa respiration régulière m'annonçant que H. P. Blavatsky était endormie, je me levai, marchai doucement jusqu'à la lampe, et l'éteignit. Il y avait toujours dans la chambre une vague lueur qui venait d'une lampe allumée dans le salon, la porte restante ouverte entre les deux pièces. Or, je m'en retournais vers mon lit lorsque la lampe se ralluma. Je pensai : « Quelle lampe étrange ! Le ressort doit mal fonctionner ». J'allai l'éteindre de nouveau et cette fois, je ne lâchai le ressort qu'une bonne minute après que tout reste de flamme eut disparu. J'étais encore là, quant à ma surprise, la flamme reparut et la lampe se mit à briller mieux que jamais. Ceci m'intrigua, et je décidai de rester près de la lampe et de l'éteindre autant de fois qu'il le faudrait, toute la nuit au besoin, pour découvrir les raisons de son excentricité. Pour la troisième fois, j'appuyai sur le ressort, éteignis complètement puis, curieuse, attendis. Pour la troisième fois, la lampe se ralluma, et, cette fois, je vis une main brune qui, lentement et doucement, tournait le bouton⁶².

Kovindassamy, dit M. Louis Jacolliot, avait apporté avec lui un petit sac plein de sable très fin, qu'il vida sur le sol, et égalisa avec la main de façon à former une surface d'environ cinquante centimètres carrés⁶³.

Ceci fait, il me pria de me placer en face de lui, à une table avec une feuille de papier et un crayon. M'ayant demandé un petit morceau de bois, je lui jetai le manche d'un porte-plume qu'il posa délicatement sur le lit de sable. Ecoute, me dit-il, je vais évoquer les Pitris ; lorsque tu verras l'objet que tu viens de me donner se soulever verticalement en restant en contact avec le sol par une de ses extrémités, tu pourras tracer sur le papier les signes qu'il te plaira, tu les verras se reproduire sur le sable. Il étendit alors les deux mains horizontalement devant lui, et se mit à murmurer les formules secrètes des évocations.

Au bout de quelques instants, la tige de bois se souleva peu à peu ainsi qu'il avait été dit, et au même moment, je me mis à promener mon crayon sur la feuille que j'avais placée devant moi, traçant au hasard les figures les plus étranges. Je vis aussitôt le morceau de bois copier fidèlement tous mes mouvements, et les arabesques capricieuses que je traçais se dérouler à sa suite sur le

⁶¹ Cf. C. WACHTMEISTER : H. P. Blavatsky et la *Doctrine Secrète*, in *Vers l'Unité*, no 65, mai-juin 1929, p. 231.

⁶² Cf. C. WACHTMEISTER : H. P. Blavatsky et la *Doctrine Secrète Souvenirs*. *Vers l'Unité*, n° 36, juillet-août 1929, p. 326.

⁶³ Le fait se passait aux Indes, avec le fakir Kovindassamy ; voir plus haut au chapitre : Evocation.

sable.

Lorsque je m'arrêtais, le crayon improvisé s'arrêtait aussi, je recommençais, il me suivait. Le fakir n'avait pas changé de position, et rien en apparence ne le mettait en contact avec le petit instrument qu'il influençait. Désirant savoir si du lieu où il se trouvait, il ne pouvait pas suivre les mouvements que j'imprimais à mon crayon sur le papier, ce qui n'aurait pas expliqué cependant comment il pouvait ensuite transmettre les signes, sans être en contact avec la surface du sable qui les recevait, je quittai la table et me plaçant dans une position identique à celle de Kovindassamy, je pus me convaincre qu'il était impossible à ce dernier de se rendre compte de mes mouvements. Je vérifiai alors les signes tracés des deux parts : il y avait identité parfaite. Le fakir ayant de nouveau égalisé le sable, me dit :

– Pense à un mot dans la langue des dieux, le sanscrit.

L'hindou étendit alors les mains ainsi qu'il l'avait fait précédemment, le crayon magique s'agita, se leva graduellement, et écrivit sans hésitation le mot suivant : *Pourouche* (le générateur céleste). C'était bien celui auquel j'avais pensé.

– Pense à une phrase entière, continua le charmeur.

– C'est fait ! répondis-je.

Et le crayon grava sur le sable les paroles suivantes :

Adicété Veikuntam Haris !

(Vischnou dort sur le mont Veikonta)

– L'Esprit qui t'inspire pourrait-il mes donner la 243ème sloca du quatrième livre de Manou ? demandai-je.

Je finissais à peine de formuler ce désir, que le crayon se mit en devoir de le satisfaire ; lettre par lettre le sloca suivant, qui était bien celui indiqué, se déroula devant moi.

Darmapradanam pouroucham lapasa hatakilvisam

Paralokam payaty âcou bâsouantam Kacaririnam

Voici la traduction de cette stance remarquable :

L'homme dont toutes les actions ont pour but la vertu, et dont tous les péchés ont été effacés par des actes pieux et des sacrifices, parvient au séjour céleste rayonnant de lumière et revêtu d'une forme spirituelle.

Ensuite je demandai, en mettant la main sur un petit livre fermé, qui contenait en extraits quelques hymnes du Rig-Véda, quel était le premier mot de la cinquième ligne de la 21ème page ? Je reçus le mot suivant : *Dêvadatta* « Donné par un Dieu ». Je vérifiai, c'était exact.

— Veux-tu poser une question mentale ? dit Kovindassamy.

Je fis un simple mouvement de tête en signe d'acquiescement et le mot suivant fut inscrit sur le sable : *Vasundara* (la terre) ! J'avais demandé : Quelle était notre mère commune. ⁶⁴

Je suis, dit M. Livermore, seul avec le médium (femme d'humble origine d'un village nord-américain). L'air est lourd et chaud. Comme d'habitude, j'ai visité soigneusement la chambre, j'ai fermé la porte à double tour, j'ai mis la clef dans ma poche, et me suis assuré de tout.

Après une demi-heure d'attente tranquille, nous avons vu surgir du sol une grosse lumière sphéroïdale, complètement entourée de voiles et qui, après s'être élevée au niveau de nos fronts, alla se placer sur la table.

⁶⁴ Cf. Louis JACOLLIOT : *Le Spiritisme dans le monde*, p. 303.

Les coups ont alors dicté : « Remarquez que, cette fois-ci, nous sommes intervenus sans provoquer de bruit. » En effet, toute apparition lumineuse était généralement précédée d'une série de crépitations, de clapotis, de coups énergiques, accompagnés de mouvements violents et de transports d'objets, tandis qu'en cette circonstance le phénomène se déroula dans le calme le plus parfait...

L'idée me vint que cette séance pouvait être destinée à des buts spéciaux et que, par conséquent, je devais renoncer à des manifestations de ma femme. J'avais à peine formulé cette pensée, que je vis la lumière s'élever, devenir brillante, et en même temps apparut devant moi une tête coiffée d'un bonnet blanc, orné tout autour de broderie. C'était une tête sans traits. A cette vue, je demandai ce que pouvait bien signifier cette manifestation. On me répondit typtologiquement : « Lorsque j'étais malade... » J'ai alors compris ! Le bonnet apparu était la reproduction exacte d'une coiffure très spéciale que ma femme portait au cours de la maladie qui devait l'emporter.

J'avais disposé près de moi quelques feuilles de papier, plus grandes que d'habitude, tout à fait différentes de celles qui avaient été employées jusqu'à ce jour ; j'y avais apposé des signes spéciaux. Je les avais déposées sur la table, d'où elles furent retirées pour reparaitre bientôt près du parquet, suspendues à trois ou quatre pouces au-dessus du sol. Je ne pouvais pas en juger d'une manière exacte, parce que la lumière n'éclairait brillamment que la surface de la feuille, ainsi qu'un rayon de trois ou quatre pouces de chaque côté ; ou plus précisément, parce que la feuille seule constituait le centre de la lumière spirite, tout l'espace éclairé mesurant un pied de diamètre.

Tout à coup vint se poser sur cette feuille une main imparfaitement conformée, qui serrait entre ses doigts mon petit porte-crayon en argent. Cette main commença à se mouvoir doucement sur la feuille, de gauche à droite, à la manière de ceux qui écrivent ; quand elle parvenait au bout d'une ligne, elle revenait en arrière pour en commencer une autre.

On m'engagea à ne pas regarder avec trop d'insistance le phénomène, mais seulement pendant quelques secondes chaque fois, afin de ne pas déranger par mes regards la force en action ; mais comme le phénomène se prolongea pendant presque une heure, cette observation n'empêcha point mon regard de suivre les mouvements de la main fantômale.

La main qui écrivait ne resta normalement conformée que pendant quelque temps ; elle se réduisit ensuite à un amas de substances obscures, de proportions un peu inférieures à celles d'une main normale ; toutefois, elle continuait à diriger le crayon, et quand elle parvint au bas de la page, elle la retourna, en commençant à écrire au verso. La manifestation terminée, les feuilles, que j'avais fournies et marquées, me furent rendues, couvertes des deux côtés d'une écriture menue... Il est clair qu'en de pareilles circonstances, il n'y avait aucune possibilité de fraude ; je serrais dans mes mains les deux mains du médium ; la porte était fermée, j'en gardais la clef dans ma poche ; j'avais pris au préalable toutes les mesures de précaution.

Le message ainsi obtenu avait été donné en langue française, langue que le médium – inculte – ignorait complètement. L'intérêt du phénomène de xénoglossie ici relaté se trouve en outre accru du fait que le message ne fut point tracé par le médium, mais par une main matérialisée se tenant à un mètre de distance de ce dernier.

Je me tenais, dit W. Crookes – assis auprès du médium (miss Fox) ; les seules personnes présentes étaient ma femme et une dame de nos connaissances. Je tenais les deux mains du médium dans une des miennes, pendant que ses pieds étaient posés sur les miens. Le papier était sur la table, devant nous, et ma main inoccupée tenait un crayon.

Une main lumineuse descendit de l'endroit le plus élevé de la chambre, et après avoir plané quelques secondes au-dessus de moi, prit le crayon de ma main, écrivit rapidement sur une feuille de papier, rejeta le crayon et s'éleva au-dessus de nos têtes en s'évanouissant graduellement⁶⁵.

J'étais, rapporte William Crookes, dans une séance noire. Je tenais les deux mains du médium (Home) dans les miennes, pendant que ses pieds étaient sur les miens ; ma main libre tenait un crayon. Une main lumineuse descendit du plafond, et, après avoir plané pendant quelques secondes, prit le crayon dans ma main, écrivit rapidement sur une feuille de papier, rejeta le crayon, et ensuite s'éleva au-dessus de nos têtes et se perdit dans l'obscurité.

Une autre fois, à la lumière, M. Home étant présent avec quelques amis, des feuilles de papier et un crayon avaient été placés au milieu de la table. Alors le crayon se leva sur sa pointe, s'avança sur le papier avec des sauts mal assurés et tomba. Puis il se releva et tomba encore. Alors une petite latte, qui se trouvait à côté sur la table, glissa vers le crayon et s'éleva à quelques pouces au-dessus de la table : le crayon se leva de nouveau, et, s'étaya contre la latte ; puis ils firent ensemble un effort pour écrire sur le papier. Après avoir vainement essayé, la latte abandonna le crayon et revint à sa place.

Un autre jour, la petite latte traversa la table pour venir à moi, en pleine lumière, et me donna une communication en me frappant sur la main. J'épelais l'alphabet et la latte me frappait aux lettres qu'il fallait. L'autre bout reposait sur la table à une certaine distance des mains de M. Home.

Attribuer ces résultats à la fraude est absurde. Ce que je rapporte ici s'est passé dans ma propre maison, où il a été impossible de rien préparer à l'avance⁶⁶.

Dans les manifestations si remarquables obtenues avec M. Stainton Moses, on relève plusieurs cas d'écriture directe.

A une certaine occasion, on nous conseilla, dit M. Charleton Templeman Speer, d'interrompre la séance pour la reprendre un peu plus tard. Je demandai aux Intelligences qui se communiquaient de vouloir bien, dans cet intervalle de temps, m'accorder un essai d'écriture directe en des conditions de contrôle absolu. Ayant reçu une réponse affirmative, je pris une feuille de mon papier spécial pour la musique, j'écrivis sur elle la date et les initiales de mon nom et j'imprimai sur un coin mon timbre privé. Tout cela fut fait à l'insu des autres membres du groupe. Comme ces derniers avaient quitté la salle à manger pour se retirer dans le salon, je plaçai la feuille, en même temps qu'un crayon, au-dessous d'une table du bureau et, après avoir soigneusement visité la pièce, je fermai les volets de la fenêtre et ensuite la porte, dont je mis la clef dans ma poche. Je ne perdis plus de vue cette porte jusqu'au moment où nous entrâmes dans le bureau ; alors ma satisfaction fut grande en trouvant un message écrit sur la feuille que j'avais déposée. Maintenant, si l'on songe que nous n'avions pas tenu séance dans le bureau et que, d'ailleurs, je suis à même de pouvoir affirmer positivement que personne ne pouvait être entré dans la chambre depuis le moment où j'avais fermé la porte y donnant accès, jusqu'au moment où je l'avais rouverte ; si l'on songe à tout cela, je crois ne pas me tromper en jugeant cet exemple d'écriture directe comme une des plus satisfaisantes preuves absolues de fait que l'on n'ait jamais obtenu.

⁶⁵ Cf. Louis JACOLLIOT : *Le Spiritisme dans le monde*, p. 348.

⁶⁶ Cf. William Crookes : *Recherches sur les phénomènes du spiritualisme*, trad. française. Paris, Librairie des Sciences psychologiques, 1872, p. 158.

Autres faits de même ordre :

27 août 1872. A peine M. Moses avait-il mis le pied dans sa chambre, qu'il constata qu'un dessin en forme de couronne avait été placé sur son lit ; cela s'était passé de la même manière que quelques jours avant, alors que s'était formé un dessin en forme de croix. Il vint aussitôt nous informer de la chose. Le Dr Speer imagina alors de placer du papier et un crayon à côté de la couronne ; après l'avoir fait, il ferma la porte à clé et mit la clé dans sa poche. L'on retourna dans la chambre quelque temps après et l'on constata qu'on avait écrit sur la feuille de papier les mots suivants : « C'est nous qui avons composé la croix ainsi que la couronne ; notre intention était de te faire comprendre par-là que la croix précédera la couronne, et que, pour ce qui te regarde, la croix passée, sera suivie de la couronne future. Nous veillons sur toi⁶⁷.

24 mars 1873. Séance dans le bureau. Un fort coup métallique sur la table et un deuxième sur l'harmonium. L'on obtient la meilleure et la plus menue écriture spirite que nous ayons jamais reçue jusqu'à présent. Elle était signée par quatre Esprits : Imperator, Rector, Doctor et Prudens. N. B. La feuille de papier avait été soigneusement examinée par nous tous avant de faire l'obscurité ; j'avais moi-même d'un coup de pied éloigné le crayon du papier ; l'écriture apparut sur la face inférieure de la feuille⁶⁸.

15 février 1873. Aussitôt après avoir constaté que le médium était passé sous le contrôle spiritique, je m'adressai aux Esprits présents, en leur demandant de vouloir bien reproduire toutes leurs signatures sur une feuille de papier apprêtée à cet effet, et que je me proposais de garder dans un album. Quelques instants après, on demanda l'alphabet, et le message suivant fut donné au moyen des raps : « Nous avons écrit avec soin et avec difficulté. Gardez cette écriture et sachez l'apprécier. »

On fit la lumière et l'on trouva que la feuille de papier que nous avions contresignée avant le commencement de la séance et que nous avions placée sous la table se trouvait maintenant près du Dr Speer. Cette feuille contenait onze signatures d'autant d'entités spirituelles ; toutes très nettement écrites.⁶⁹

Ernest, un contrôle (guide) bien connu de M. Eglinton, quoiqu'il se montre peu souvent, sauf pour donner des preuves merveilleuses ou d'excellents conseils, est un Esprit ardent, aux sentiments profonds ; il a pour emblème une croix de lumière. Il se montre rarement en entier ; c'est seulement sa tête qui devient apparente au milieu de nous, manifestation plus convaincante pour les sceptiques et les chercheurs que n'importe quel nombre de coups, qui, généralement, sont attribués à la fraude du médium. Ernest parle toujours en voix directe (d'un ton doux et bas) très différente par exemple de celle de Jocey (autre contrôle), un fausset aigu. Sa présence fait prévoir une séance harmonieuse et réussie. Daisy, une jeune fille indienne de l'Amérique du Nord, est encore un contrôle d'Eglinton, mais je ne l'ai entendue parler que par la transe de celui-ci.

Je ne sais lequel de ces Esprits dirige la manifestation qui consiste à produire l'écriture sur le bras (un des succès de M. Eglinton) ? Tantôt on dirait que c'est l'un, tantôt un autre. Comme il dînait, un soir, dans notre famille, je demandai mentalement Jocey d'écrire quelque chose sur une partie de son corps ou sa main ne puisse pas atteindre, ceci à table, afin de prouver que l'écriture n'avait pas été préparée, chimiquement, à l'avance, comme certaines personnes ne manqueraient pas de

⁶⁷ Rapport SPEER, dans *Light*, 1892, p. 80.

⁶⁸ Dr SPEER: *Proceedings*. Vol. IX, p. 304.

⁶⁹ Mme SPEER, dans *Light*, 1895, p. 579.

l'affirmer. Au bout d'un instant, j'observai que M. Eglinton, s'arrêtait de manger, devenait agité, mal à l'aise ; l'ayant questionné, il rougit, balbutia, ne pouvant donner aucune réponse. Un moment plus tard, il se leva de table, demandant de pouvoir se retirer dans sa chambre. Le lendemain il nous dit qu'il s'était trouvé si incommode au dîner, qu'il lui aurait été impossible de demeurer davantage ; qu'en regagnant son appartement, il avait découvert que son dos – qui le démangeait comme pour une éruption – était traversé par une phrase écrite, dont il ne put déchiffrer que quelques mots, en se regardant en arrière dans une glace, et, comme il n'y avait que des dames dans la maison, il n'avait pu appeler un interprète à son aide !

Une autre fois, sans le consulter, je plaçai une petite carte avec une mine de plomb entre les feuilles des Heures de Loisir, lui demandant de tenir ce livre devant moi, sur la table à manger. Je ne lâchai pas le livre un seul instant, il était même si épais que j'eus de la difficulté, ensuite, à retrouver ma carte (dont j'avais déchiré un coin). M. Eglinton s'était assis auprès de moi avec ma famille ; il ne fit rien d'autre que de poser sa main sur la mienne qui demeurait placée sur le volume ; la transpiration coulait sur son visage, en cet instant, sans autre signe de pouvoir émis. Je dois déclarer honnêtement que je ne m'attendais à rien d'écrit sur la carte... Toutefois, quand je l'eus secouée hors des feuilles, il y eut une lettre (écrite très serrée sur ce carré de carton) de ma fille décédée, Florence, ainsi conçue :

« Chère maman, je suis bien heureuse de pouvoir communiquer avec vous une fois de plus pour démontrer par ce fait actuel que je suis réellement présente. Bien sûr, vous comprenez que je n'écris pas ceci moi-même ? Charlie est là avec moi (il y en a bien d'autres !) ; tous, nous nous unissons pour vous envoyer notre affection. Votre fille Florence⁷⁰. »

E. Cowes et E. Coleman, expérimentant avec Mme Francis, de San-Francisco, comme médium, ont vu le mouvement du crayon sur l'ardoise. Dans quelques cas, l'ardoise mise partiellement sous la table, a été en partie découverte ; dans d'autres cas elle n'était pas mise sous la table, mais seulement recouverte d'un mouchoir, et toute une phrase se trouvait inscrite. Au cours d'une expérience, Mme Francis tenait l'ardoise à la main, devant les assistants, et de l'écriture s'est produite.

Le Dr Nichols, ayant reçu chez lui le médium Eglinton, obtint en sa présence plusieurs phénomènes d'écriture directe. Il plaçait une feuille de papier, marquée d'un signe, dans une boîte fermée à clé, entre deux ardoises, et en pleine lumière. Pendant qu'il tenait la boîte, l'écriture se produisait.

Avec le même médium, dit Charles Richet, j'ai eu l'occasion de faire l'expérience suivante. Je dessinai sur une ardoise un dessin quelconque. Bien entendu, ce fut sans qu'il y eût possibilité pour Eglinton de rien voir. L'ardoise fut retournée, et un petit bout de craie fut placé dessus. Alors je pris l'ardoise dans ma main, et sans la quitter, la mis sous la table. Eglinton tenait l'autre bout de l'ardoise. Au bout de deux ou trois minutes, mon dessin, en un curieux fac-similé, était reproduit⁷¹.

⁷⁰ Cf. Florence MARRYAT : *Il n'y a pas de mort*, p. 206, éd. Française, 1930.

⁷¹ Cf. Ch. Richet : *Traité de métapsychique*, p. 577 sq.

Quand j'entrai pour la première fois en relations d'affaires avec M. Edgar Lee du *Stephen Review*, je découvris qu'il s'intéressait beaucoup au spiritualisme, quoiqu'il n'eût jamais eu, jusque-là, l'occasion de faire des recherches pour le mieux apprécier. Il fit, par moi, la connaissance de M. Eglinton et en obtint une séance afin d'avoir des preuves sur ces questions.

Nous nous rencontrâmes un après-midi, dans ce but, dans l'appartement du médium, à Nottingham Place. On s'assit dans la salle à manger, à une table ordinaire, pour obtenir de l'écriture directe sur ardoise. L'ardoise employée alors (M. Lee ayant oublié d'apporter la sienne, comme on le lui avait recommandé) avait été offerte par M. Gladstone à M. Eglinton. Cela consistait en deux ardoises de moyenne grandeur, encadrées dans de l'acajou formant boîte à charnières qui, une fois fermée, fut encore fixée par un Brahma lock à clé. Sur le tapis de la table, on avait disposé une collection de petits morceaux de craie de différentes couleurs. Dans le premier salon qui était séparé de nous par des portes-pliantes, il y avait une bibliothèque. M. Eglinton commença par prier M. Lee de se rendre dans cette pièce, tout seul, et d'indiquer ensuite, de mémoire, mentalement, le livre duquel des extraits seraient pris. M. Lee ayant obtempéré à ce désir, revint prendre sa place à côté de nous, sans laisser deviner sur quel livre sa pensée s'était arrêtée. L'ardoise Gladstone lui fut passée, pour qu'il la nettoie avec de l'eau et une éponge ; cela fait, il eut à choisir quatre morceaux de craie et à les placer entre les deux ardoises qu'il ferma à clé, gardant celle-ci par devers lui. On mit les ardoises sur la table, bien en vue ; la main de M. Lee demeurant sur elles tout le temps. M. Eglinton ne fit rien d'autre que de poser sa propre main au-dessus de celle de M. Lee.

« Vous choisissez, je pense, dit-il, quatre morceaux de craie : blanc, bleu, jaune et rouge ? Je vous prie de dire quel mot, de quelle ligne, de quelle page du livre vous préférez que, spécialement, la craie blanche doive écrire ? » M. Lee répondit (j'oublie les chiffres exacts) quelque chose en ce sens : « Le 3eme mot de la 15eme ligne de la 102eme page, » n'ayant, il faut s'en souvenir, aucune connaissance du volume choisi, qu'il n'avait pas même touché de sa main. A peine eut-il répondu, qu'on entendit un bruit de grattement entre les deux ardoises. Quand il cessa, M. Eglinton posa la même question à l'égard de la craie bleue, jaune et rouge, à laquelle il fut répondu de façon similaire. Le médium pria alors M. Lee d'ouvrir la serrure, de lire les mots et, ensuite, d'aller chercher le volume dans la bibliothèque ; il compara les notes ; dans chaque cas, le mot écrit fut exact. Plusieurs autres expériences furent faites, également curieuses ; deviner le numéro de la montre de M. Lee, qu'il n'avait pas sortie de sa poche et qu'il déclara ne pas connaître lui-même, etc...

Alors M. Eglinton dit à M. Lee : « Avez-vous dans le monde des Esprits, un ami dont vous souhaiteriez avoir des nouvelles ? S'il en est ainsi, pensez-en le nom, nous allons essayer de vous procurer quelques lignes de lui ou d'elle. »

Je dois prévenir que ces deux messieurs ne se connaissaient pas ; ils se rencontraient pour la première fois, et que moi-même, à cette époque, je connaissais à peine M. Lee. Celui-ci se recueillit et dit : « Qu'il y aurait un de ses amis défunts dont il serait très heureux d'avoir des nouvelles ». De nouveau on nettoya les ardoises avec soin. Le grattement recommença ; quand il eut fini, M. Lee les ayant ouvertes, lut la lettre suivante :

Mon cher Will,

Je suis très satisfait de votre décision concernant Bob. De toutes façons envoyez-le à la pension à laquelle vous pensez ; il y progressera davantage. Son éducation demande à être poussée plus qu'elle ne l'est en ce moment. Merci pour tout ce que vous avez fait pour lui ! Dieu vous bénisse.

Votre cousin affectionné,

R. Tasker.

Jamais personne n'avait dit devant moi qu'Edgar Lee fut seulement un nom de plume ; cette nouvelle tomba sur moi comme une surprise bien naturelle. M. William Tasker (Edgar Lee), fut si satisfait de cette séance expérimentale, qu'il fit photographier les deux ardoises et les fit reproduire sur le *Stephen Review* avec un compte-rendu de cette séance⁷².

Londres, 1^{er} novembre 1886, chez Eglinton. Je prends au hasard dans la bibliothèque du médium, parmi deux ou trois cents volumes, et sans l'ouvrir, un petit livre sur les oiseaux de l'Angleterre ; sur une de mes ardoises (achetées et marquées par moi), j'écris en anglais :

Veillez écrire en rouge le 6eme mot de la 4eme ligne de la page 78 de ce livre.

L'ardoise est alors glissée sous la table par le médium, la question tournée vers le sol. Sur la face supérieure, on a déposé une touche de graphite et une autre de craie rouge, avec le livre. Deux de nos mains sont jointes sur la table ; les deux autres soutiennent l'ardoise. Après un quart d'heure d'attente, j'entends écrire sur l'ardoise, et trois coups frappés annoncent la fin. On retire l'ardoise ; elle porte ces mots : « La page 78 n'est pas numérotée, et il n'y a pas 6 mots sur la 4me ligne. » Alors seulement j'ouvre le volume, et je constate qu'il ne contient que 76 pages, accompagnées de quelques pages d'annonces, non numérotées ; la 4me ligne de la page qui serait la 78eme, n'a pas six mots. L'expérience a donc réussi, sauf que l'on s'est servi du graphite au lieu du crayon rouge. (Cette expérience a été faite bien des fois avec Eglinton, presque toujours avec succès.)

Expérience semblable avec le même livre ; j'écris sur l'ardoise :

Veillez écrire, page 20, ligne 3, le premier mot gris, le deuxième rouge, le troisième rose, le quatrième vert.

Des fragments de crayons de couleurs gris, rose, etc., sont déposés sur l'ardoise retournée ; le médium prend l'ardoise sans la lire, pose le volume dessus, et glisse le tout sous la table comme précédemment. Au bout de cinq minutes d'attente vaine, je suggère à Eglinton qu'il réussirait peut-être sur la table, ce qui est fait, après que le médium ait consulté verbalement les Esprits, qui ont répondu oui, par coups frappés. Je reprends donc le volume, je l'enveloppe dans une serviette et je le place sur la table ; puis j'aide Eglinton, sur sa demande, à tenir l'ardoise appliquée dessus. Deux minutes après, la réponse arrive, les mots étaient écrits dans l'ordre et avec les couleurs demandées. Vérification faite, les mots sont bien les quatre premiers de la 3me ligne de la page 20. L'expérience a pleinement réussi.

⁷² Cf. Florence MARRYAT : *Il n'y a pas de mort*, p. 217, éd. Française.

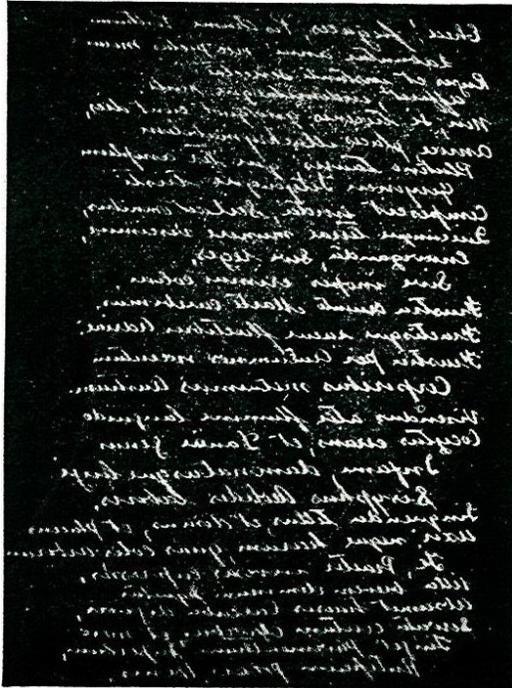
Mon très cher Ami, quelle
 jouissance pour moi de
 pouvoir vous assurer de ma
 main d'outre-tombe que vous avez
 eu raison en ce qu'il y a de plus
 consolateur pour l'homme! -
 Oui, nous existons, nous pensons,
 nous agissons, nous prenons
 part aux maux ainsi qu'aux
 moments etc.

I. Ecriture directe sur papier, obtenue par le baron de Guldenstubbé.

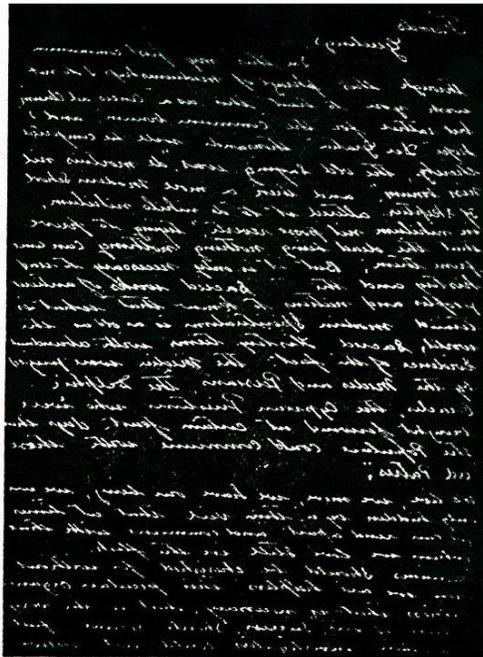
Höchstes Lieb, mein geliebtes Leben, ich bin ein
 zufriedener Mensch. Ich bin ein Mann, der
 die Welt, die Menschen, und die Dinge nicht
 mehr so wie früher, sondern wie sie sind,
 bis zum letzten Augenblicke nicht
 ändern, die mich die Welt nicht
 verlassen dürfen ist, und die ich nicht
 verlassen darf, und die ich nicht
 verlassen darf, und die ich nicht
 verlassen darf. Mein Herz ist
 in der Welt, und ich bin ein
 zufriedener Mensch.

Erwählter von G.

2. Ecriture directe sur papier, obtenue par le baron de Guldenstubbé



4. Ecriture directe sur plaque sensible, obtenue par l'archidiacre Colley.



3. Ecriture directe sur plaque sensible, obtenue par l'archidiacre Colley.

Londres, 5 novembre 1886. Sur ma demande, M. Farmer prend un volume de la bibliothèque, l'enveloppe dans un journal, et le dépose sur l'ardoise ; le médium glisse le tout sous la table. Bientôt arrive l'ordre (écrit sur la même ardoise) de déballer le volume. Farmer le prend, le déballe, et le remet sur l'ardoise, hors de vue du médium. Un autre ordre arrive de poser le livre sur la table. Ce qui est fait et, tandis que Farmer et moi nous tenons nos quatre mains sur le volume, Eglinton continue à garder sous la table, l'ardoise chargée de ses crayons. Un seul mot est écrit alors : ficelez ! On obéit, et le volume, ficelé par Farmer, est déposé encore une fois sur l'ardoise. Aussitôt le crayon grince et donne les trois mots *as an associate* écrits dans les trois couleurs indiquées, l'un au-dessus de l'autre, et d'une écriture ferme et lisible. Ces mots, vérification faite, sont bien les trois premiers de la 8eme ligne de la page 17. De plus on lit, dans une direction opposée, ces mots ironiques : Not let us hope of the S.P. (N'espérons rien de la Société pour les recherches psychiques⁷³.)

Stade, dit M. Robert Dale Owen, avait placé sur ses genoux, en pleine lumière, une ardoise recouverte d'une feuille de papier. Une main fluide, semblable à celle dont a parlé M. Crookes, et venant de dessous la table, apparut et traça une communication sur cette feuille. La main ressemblait en tous points à celle d'une statue de femme, en marbre. Les doigts étaient délicats. Elle était détachée et se terminait en vapeur au niveau du poignet. Elle commença à écrire et continua sous mes yeux pendant deux ou trois minutes. Elle glissa ensuite doucement sous la table. Cinq minutes après, une seconde main, plus petite que la première, vint écrire à son tour et disparut comme la précédente. Le premier message, en anglais, était signé du nom de la femme décédée du docteur Slade ; le dernier était en grec⁷⁴.

Les mains de Slade, relate M. Sergeant Cox, qui fut président de la *Société psychologique de Grande-Bretagne*, reposaient sur la table et tout son corps était sous mes yeux, des pieds à la tête. Il prit l'ardoise que j'avais soigneusement inspectée pour m'assurer qu'il n'existait aucune trace d'écriture et, y déposant un fragment de crayon d'ardoise, il l'appliqua contre la face inférieure du plateau de la table. Aussitôt, j'entendis un bruit comme si on écrivait sur l'ardoise. Quelques coups précipités ayant indiqué que l'écriture était terminée, l'ardoise fut retournée et on put lire la communication suivante, tracée en caractères clairs et parfaitement formés : Cher Sergeant, vous étudiez un sujet qui mérite toute votre attention ; l'homme qui arrive à croire à cette vérité devient meilleur dans la plupart des cas. Tel est notre but, lorsque nous revenons sur la terre, poussés par le désir de rendre les hommes plus sages et plus purs⁷⁵.

20 mars 1886, chez Slade, rue Beaujon, matin. Petit salon à l'entresol. Le médium opère avec ses

⁷³ Cf. *Annales des Sciences psychiques*, 1894, p. 199, relation de M. Arthur ENGEL.

⁷⁴ Cl. Oxon : *Psychography* chap. II, traduction Dusart. Voir aussi : *The Spiritualist*, 1876, II, p. 162.

⁷⁵ Cf. Léon DENIS : *Dans l'Invisible*, p.240

ardoises, des Faber no 5.

... Sa main gauche et ma main droite étant unies et posées sur la table, Slade met une touche de craie entre deux ardoises et applique le tout sur mon épaule : aussitôt j'entends la craie courir, et le résultat est une communication fort bien écrite, signée W. Cl. (William Clarke, le guide ordinaire du médium).

Nos deux mains étant réunies comme ci-dessus, Slade glisse une ardoise munie d'une touche de craie sous la table, au-dessus de mes genoux. A ma question verbale : « Pourriez-vous vous matérialiser ? » il m'est répondu sur l'ardoise : « Nous essayerons. »

Une ardoise est placée sur la table, la craie dessus. Immédiatement l'écriture se produit, et je lis : « Vous trouverez quelque chose dans votre chambre. »

23 mars, même local. J'ai apporté des ardoises doubles ficelées et scellées ; une boussole une boîte fermée contenant de l'amadou, etc. Les ardoises glissées sous la table sont brisées. Sur celle que Slade met à leur place, nous obtenons ces mots : « Nous ne pouvons pas écrire sur ces ardoises. »

25 mars, même local. Slade me demande de lui passer un livre, ce que je fais. Il le pose sur une ardoise et glisse le tout sous la table, en priant les Esprits de faire disparaître le livre. Ce qui arrive instantanément. Je le cherche partout en vain. Slade désire alors qu'il reparaisse, et soudain le voilà de nouveau à sa place. Une chaise appuyée contre la table, s'élève sensiblement sans cause apparente.

Sur mon désir de voir la matérialisation d'une main, Slade prend une ardoise et la glisse sous la table en la tenant par un angle, et d'une main seulement. Il m'invite à saisir également d'une main l'angle opposé. « Ainsi, dit-il, si je lâche l'ardoise vous la sentirez fléchir par son propre poids », et il montre qu'il en est vraiment ainsi. Nos quatre mains étant occupées : deux sous la table, deux dessus, une grande main blanche apparaît soudain à hauteur de ma ceinture et s'évanouit. Une ardoise, tenue sous la table par S. est brisée dans des mouvements convulsifs. Pendant que je tiens de la main gauche une ardoise appliquée hermétiquement contre la surface interne de la table – ma droite touchant celle de Slade – j'entends, de mon oreille collée contre la table, distinctement écrire. Je retire l'ardoise, où je lis : « Nous ne pouvons pas davantage aujourd'hui... »

Les messages longs sont ordinairement écrits avec soin ; les autres sont presque illisibles. La touche de graphite se retrouve toujours au bout de la dernière lettre. L'écriture court souvent dans une autre direction que celle qu'elle aurait si elle provenait du médium. Les communications sont toujours en anglais, et sont ordinairement signées : W. Clarke. Voici un exemple de ces messages : « Amis, la connaissance de cette vérité appartient à chaque homme, femme et enfant, car c'est une loi de Dieu ; ses lois appartiennent à tous ses enfants, l'homme n'a pas raison d'en douter. »

12 février 1887, boulevard de Courcelles, chez Mme L. Nous sommes sept. Bonne séance. Dans une ardoise-double tenue sur l'épaule de D. on trouve des vers : « Les chrysanthèmes de Maris. » Dans une autre paire d'ardoises apportées par moi et tenue contre l'épaule de D., je trouve : « Nous ne pouvons pas. » Une ardoise est posée sur la table avec un peu de graphite dessus, de l'écriture se produit⁷⁶.

⁷⁶ Cf. *Annales des Sciences psychiques*, 1894, p. 193, relaté par M. Arthur ENGEL.

Nous avons vu, dit le Dr Paul Gibier, plus de cent fois des caractères, des dessins, des lignes et même des phrases entières se produire à l'aide d'une petite touche, sur des ardoises que Slade tenait, et même entre deux ardoises avec lesquelles il n'avait aucun contact et qui nous appartenaient, que nous avons achetées nous-mêmes dans une papeterie quelconque de Paris et que nous avons Marquées de notre signature. Mais nous ne voulons citer qu'un petit nombre de ces faits si intéressants.

Le 29 avril 1886, à onze heures du matin, je me rends chez Slade avec un de mes amis, M. A., j'apporte plusieurs ardoises marquées de ma signature au crayon bleu. J'inspecte la pièce où l'expérience va se faire. J'examine la table, les manches de Slade le dessous de son habit et ses souliers que je lui fais quitter. Sur la demande de Slade, je sors de la serviette qui ne m'a pas quitté, deux de mes ardoises, entourées d'un cadre de bois, de chez Faber, et je les pose sur la table, séparément. Slade prend une petite touche d'ardoise de huit millimètres de longueur, il la coupe en deux avec ses dents et la place sur l'une de mes ardoises, du côté opposé à ma signature. Il recouvre la touche avec ma deuxième ardoise, dont la signature est à l'intérieur, prend les deux ardoises ainsi réunies et les place verticalement sur mon avant-bras gauche. Je n'ai perdu de vue aucun de ses mouvements, pas plus que mes ardoises. Au moment où Slade penche les ardoises pour les placer verticalement, j'entends la touche glisser dans l'espace ménagé entre les deux surfaces par les bois des cadres. La chambre est bien éclairée.

Nous avons tous trois les mains sur la table nue ; M. A. est à ma droite et Slade est à ma gauche. J'ai sous les yeux les mains de Slade et ses jambes qu'il tient en dehors de la table. Je vois distinctement sur mon avant-bras gauche les deux faces des ardoises accolées et la main droite de Slade qui les tient.

Au bout de vingt ou trente secondes, je sens une forte pression des ardoises sur mon avant-bras. Slade dit sentir le courant passer dans son bras ; cela paraît le faire souffrir un peu.

Quelques coups sourds sont frappés dans mes ardoises et la main de Slade est restée immobile. Tout à coup l'écriture se fait distinctement entendre. Les mains de Slade sont immobiles, pas un de ses doigts ne remue. J'ausculte mes ardoises : pas de doute possible, c'est bien dans leur intérieur que le grincement se passe ; j'entends aussi bien qu'on peut l'entendre, le tracé de l'écriture et la ponctuation, et à quatre reprises un trait. L'écriture a paru être tracée lentement d'abord, puis après le premier trait, le bruit du tracé a été plus rapide et après le deuxième trait, le bruit du tracé a repris sa première allure.

Après un temps assez long, trois coups secs sont frappés dans les ardoises ; Slade les retire, les pose de champ sur la table et je les prends entre mes mains sans presser. Cependant Slade paraît éprouver une certaine difficulté à les séparer. Les voilà dans mes mains. L'ardoise sur laquelle je retrouve ma signature n'a aucune trace d'écriture. L'autre qui repose sur ma main gauche en est couverte. Ma signature, que j'ai vue pendant la durée de l'expérience, en partie cachée par les plis de mon habit, est bien de l'autre côté de l'ardoise couverte d'écriture.

Quatre phrases séparées par trois traits sont écrites sur mon ardoise, un quatrième trait se voit avant la signature qui termine le tout. Deux de ces phrases, celle du commencement ainsi que celle de la fin, sont en anglais et signées W. Clarke. Des deux autres, l'une est en allemand et la deuxième en français. Cette dernière est ainsi conçue : « En effet, votre idée est très bonne. Votre bien dévoué serviteur, L. de M. » Au commencement de la séance, j'avais dit que si j'obtenais de bons résultats, je ferais sans doute un ouvrage sur le sujet. Est-ce à cette idée qu'on a voulu répondre ?

En résumé, dans cette expérience, mes ardoises ont été constamment surveillées par trois de mes sens : la vue, le toucher et l'ouïe.

Le 12 mai 1886, à onze heures du matin, chez Slade. Tout se passe au début comme dans l'expérience précédente.

Deux ardoises Faber n° 7, m'appartenant et marquées de ma signature, sont placées par moi sur la table. J'enferme moi-même une petite touche de cinq millimètres de longueur entre mes deux ardoises. Slade, qui n'a pas encore tenu ces ardoises, pose l'extrémité des doigts de sa main droite sur l'ardoise de dessus, sa main gauche reste sur la table avec les nôtres et celles d'une troisième personne. Nous sommes placés comme dans l'expérience précédente. J'appuie mon coude gauche sur les deux ardoises et au bout d'un instant, je sens et j'entends distinctement écrire dans leur intérieur. Je remarque qu'il y a interruption du bruit de l'écriture chaque fois que je lève ma main du cercle qu'elle forme avec les mains de la personne qui est à droite de celle de Slade. Après quelques minutes, trois ou quatre petits coups secs sont frappés sous mon coude. « C'est fini » dit en anglais Slade qui enlève sa main droite de sur mes ardoises.

Je prends celles-ci, je les ouvre, et je trouve l'une d'elles, sur laquelle je reconnais mes points de repère, couverte d'écriture. Le petit crayon que j'avais placé sur cette ardoise et dont les cassures étaient nettes, porte à l'une de ses extrémités des signes d'usure non douteux.

Quel écrivain a usé ce crayon et écrit les trois phrases (anglais, français, allemand) que je vois là ? J'ai bien mis (moi-même et non un autre) le crayon entre les deux ardoises ; je n'ai pas quitté un seul instant de vue ces ardoises ni les mains de Slade ; sa gauche était sur ma main gauche et sa droite était à trente centimètres de ma vue, l'extrémité des doigts seuls reposant sur les ardoises que je maintenais avec mon coude.

Pas un muscle de ses doigts n'a bougé ; j'ai entendu le bruit de l'écriture, il partait bien des ardoises. J'ai ouvert celles-ci moi-même, je suis sûr qu'on ne me les a pas changées ; personne ne les a touchées que moi, à part l'extrémité des doigts de Slade en contact avec celle des ardoises sur les deux faces de laquelle aucun caractère n'a été tracé.

Cette expérience eut lieu dans mon appartement, dans ma salle à manger, où Slade entra pour la première fois, le 27 mai, à 9 heures du soir. Étaient présentes cinq personnes au total : deux personnes de ma famille, un ami, Slade et moi.

Je pris deux de mes ardoises et après les avoir essuyées convenablement, je plaçai entre elles une touche (comme à l'ordinaire). Je remis ces ardoises à Slade qui les prit dans sa main droite sans les ouvrir et les appuya sur l'épaule d'une des personnes de ma famille se trouvant placée de telle façon qu'en me penchant un peu, je voyais les deux faces des ardoises. Nous avions, tous les cinq, nos mains sur la table formant le cercle. Slade n'avait que la main gauche au milieu des nôtres, sa droite maintenant les ardoises. Quelques coups percutés sur les ardoises furent entendus, puis le bruit du crayon écrivant dans leur intérieur. Cela dura trente secondes ; les ardoises déposées aussitôt sur la table, nous lûmes, écrite sur l'une d'elles, la sentence suivante : « La vérité éclipsera l'erreur⁷⁷ » (en anglais).

Pour l'écriture directe en pleine lumière, M. J. Caffray me présenta deux ardoises enchâssées

⁷⁷ Cf. Dr Paul GIBIER : *Le spiritisme*, p. 343, sq.

chacune dans un cadre de bois blanc, une éponge et de l'eau ; marin, je trempai par habitude mon doigt dans cette eau que je goûtai, elle était pure et naturelle ; je nettoyai avec soin les deux surfaces de chaque ardoise : elles étaient simples, je le constatai ; nous mimes dessus deux crayons d'ardoise et recouvâmes l'une par l'autre ; avec deux autres personnes, nous plaçâmes nos mains sur les susdites ardoises, et après quelques secondes, le grattement des crayons s'entendit très bien ; M. Caffray les plaça à terre, éloignées de tous les assistants, et le bruit se perçut, on ne peut mieux ; de même placées contre nos oreilles. J'ouvris ces ardoises avec précaution pour me bien rendre compte qu'il n'y avait pas de truc, et sur les deux ardoises, dans tous les sens, il y avait pour chacun des communications d'Esprits connus⁷⁸.

J'ai vu l'écriture directe plusieurs fois dans le groupe de M. Davis ; mais une fois particulièrement, à la fin de notre séance. A. D. tenait l'ardoise sous la table avec une vingtaine au moins de petits morceaux de crayons posés dessus. Dans l'espace d'environ une minute, à ce qu'il m'a semblé, elle retira l'ardoise, et nous trouvâmes le mot Good night écrit un nombre de fois au moins égal à celui des morceaux de crayon, et chaque fois avec une écriture différente. A. D. tenait l'ardoise d'une main, l'autre étant sur la table et jointe à celles des autres assistants⁷⁹.

Durant mon séjour en Californie je fus témoin de plusieurs expériences intéressantes relatives aux phénomènes psychiques. Je renonce pour le moment, à toute explication et me contente de la constatation des faits, aussi froidement et exactement que possible. Je n'écris pas comme spiritualiste, ni comme théosophiste, ni comme auteur de théorie d'aucune sorte ; mais simplement comme homme de science ayant une faculté d'observation ordinaire, plutôt bonne, et ayant fait quelques expériences de psychisme dont il désire rendre compte, mais dont il n'attend pas l'explication.

Que l'écriture directe entre des ardoises puisse être un fait, pendant longtemps j'ai été porté à le croire à cause du témoignage de personnes dans le bon sens et la bonne foi desquelles j'avais confiance. Mais jusqu'à ces derniers temps je n'avais par moi-même rien vu de ce genre qui ne fût soit une pure tromperie, soit quelque chose de si peu net, si douteux, qu'il ne résultait rien de satisfaisant ou qui me fût bien démontré... Eh bien, cependant malgré tout, je suis prêt à déclarer que j'ai vu, en pleine lumière du jour, à quelques pouces de moi, un morceau de crayon se lever et se mouvoir, personne ne le touchant ; qu'il a écrit des phrases lisibles et compréhensibles qui indiquaient une pensée intelligente et que le même phénomène a été constaté en même temps, de la même manière avec le même résultat, par d'autres personnes auprès de moi, qui avaient des yeux aussi bons, sinon meilleurs que les miens.

Me trouvant à San Francisco en octobre 1891, j'eus le plaisir de faire la connaissance de M. W.-E. Coleman, avec qui depuis longtemps j'étais en correspondance, mais que je n'avais encore jamais rencontré. Sur sa proposition, nous convînmes de faire une expérience d'écriture entre des ardoises, chez Mme Mena Francis, et je me rendis donc chez cette dame, accompagné de ma femme, le vendredi 16 octobre, vers midi. Mme Francis est, suivant moi, un médium de

⁷⁸ Signé A. Teynac. Cf. Paul GIBIER : *Le spiritisme*, p. 177.

⁷⁹ X... Rio-de-Janeiro, 10 janvier 1890.

profession qui donne des séances payées, et c'est une spirite convaincue qui croit sincèrement, que les écrits obtenus de la manière que je vais dire, sont des messages de l'autre monde dus à des Esprits désincarnés. En entrant dans le parloir, nous fûmes accueillis d'une manière simple et sans affectation par une dame d'un certain âge, d'une aimable figure et qui nous fit une impression plutôt favorable. Aussitôt qu'elle eût fini avec un visiteur qui nous avait précédés, elle nous fit entrer dans une chambre de derrière exposée au midi, et dans laquelle tout au moins le soleil entraînait en plein par une fenêtre unique, près de laquelle nous nous assîmes. Mme Francis prit un fauteuil (berceuse) bas et confortable ; ma femme s'assit en face d'elle et moi tout près, entre les deux dames, à droite de Mme Francis, tandis qu'en face de nous se trouvait une petite table de jeu avec un tapis ordinaire en drap. Sur la table, il y avait deux ardoises minces, en silicate sans cadre, d'environ quatre pouces de large sur six, un verre d'eau et un chiffon pour effacer. Mme Francis nous invita à examiner à loisir la table et ses accessoires. Nous le fîmes et nous trouvâmes que les choses étaient comme je viens de le dire. Elle prit une des ardoises, posa dessus un morceau de crayon long peut-être d'un tiers de pouce, et la fit passer doucement sous la table, hors de notre vue, la tenant par un coin avec une main, comme le ferait naturellement quelqu'un qui tiendrait ainsi une ardoise ou quelque objet semblable. Son autre main était en vue sur la table. Elle se balançait un peu sur son fauteuil, tandis que deux paires d'yeux étaient fixées sur elle, et elle dit d'une voix tranquille : « Les chers Esprits voudront-ils bien écrire ? » ou quelque chose de semblable. Ma conscience scientifique fut désagréablement impressionnée par ces paroles, car s'il y a une chose qui me soit contraire, c'est précisément celle-là. Cependant, je ne bougeai point et bientôt, tic, tic, tic, on entendit quelque chose sous la table, comme si le crayon écrivait.

C'est en effet ce qui avait lieu et l'on peut juger de mon étonnement quand Mme Francis, pendant que le bruit durait encore, retira lentement l'ardoise de dessous la table et qu'alors là, à découvert, en pleine vue, à quelques pouces devant moi, je vis distinctement le crayon écrire « de lui-même » et finir le dernier ou les deux derniers mots d'une phrase en plusieurs lignes couvrant presque toute l'ardoise. La même chose se répéta pendant au moins une heure. A plusieurs reprises des phrases furent écrites, comme je l'ai dit ; une partie de l'écriture de plusieurs d'entre-elles fut faite sous les yeux de ma femme aussi bien que sous les miens, personne ne touchant au crayon. Plus tard Mme Francis fit varier l'expérience en tenant l'ardoise élevée en l'air, au-dessus de la table, et en plaçant dessus un mouchoir ou un livre entrouvert, pour la protéger des rayons du soleil. Une variante fut particulièrement intéressante ; elle demanda à Mme Coues de lui tenir la main pendant qu'elle tenait l'ardoise, de la manière ordinaire, sur la table. Mme Coues le fit, et, pendant que la main du médium était ainsi tenue fermement par ma femme, l'écriture continuait à se faire entendre comme auparavant, et Mme Coues me dit qu'elle éprouvait une singulière sensation, une sorte de battement, comme une pulsation, ou une série de secousses continues et régulières passant à travers sa propre main, celle du médium et l'ardoise... Le fait physique de la production de mots lisibles formant un sens, voilà tout ce que je veux attester à présent. Mais je peux constater, sans rien préjuger en particulier, que les mots n'étaient certainement pas écrits au hasard, car ils formaient des réponses intelligibles et intelligentes aux diverses questions, et constituaient ainsi, jusqu'à un certain point, une conversation continue et rationnelle. Ces réponses se rapportaient, en partie à des personnes, des endroits, des choses au sujet desquels Mme Francis devait être, humainement parlant, dans une ignorance complète. D'ailleurs ces réponses étaient données comme des séries de communications venant des Esprits de personnes vivantes ou mortes ; elles l'étaient ostensiblement, et Mme Francis le croyait évidemment. De ces personnes, Mme Coues et moi nous en reconnûmes quelques-unes que nous avions connues vivantes ; d'autres nous étaient tout à fait inconnues, et deux portaient des noms historiques

douteux, Emmanuel Swedenborg, le voyant, et Sir Astley Cooper, le célèbre chirurgien, dont les signatures furent écrites au bas de certains messages... Mme Francis ne sut pas qui étaient ses visiteurs, jusqu'à ce que nous nous fassions connaître, vers la fin des expériences.

Ayant quitté San Francisco à la suite de cette première séance, je n'y revins que quelques semaines plus tard, en décembre. Sur mon invitation, Mme Francis vint me trouver à l'hôtel Occidental, et j'arrangeai une seconde séance où assistèrent avec moi, M. Coleman et ma femme. Avec beaucoup de variantes dans les détails, particulièrement dans le contenu des prétendus messages, le résultat fut le même qu'auparavant. M. Coleman et moi lavâmes les ardoises qui étaient déjà propres. Nous nous assîmes tous les quatre autour d'une de ces tables que l'on trouve ordinairement dans les petits salons d'hôtel. Il était près de midi, il faisait un temps très clair. Tantôt tous ensemble, tantôt successivement, nous vîmes le morceau de crayon se mouvoir, personne ne le touchant, et écrire des phrases lisibles et intelligibles. Il écrivit des réponses raisonnables et judicieuses à différentes questions, répondit à quelques questions, faites mentalement, avec un à-propos quelquefois étonnant. Il affirma qu'il écrivait de la part de personnes mortes dont les noms furent signés (mais je ne reconnus qu'un seul de ces noms) enfin il se conduisit comme un être doué d'intelligence et de volonté et non comme un petit morceau de minéral inanimé. Tout cela également sous nos yeux mêmes, près de nos oreilles, nous permettant de le voir et de l'entendre distinctement, pendant qu'il se promenait sur l'ardoise, laissant les lettres tracées par son action⁸⁰...

Nous avons placé sur la table un cahier de papier, un crayon, trois marguerites, une branche de réséda et une boîte à musique.

Des mains lumineuses se sont montrées deux ou trois minutes après que le médium eut été endormi, allant tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, mais sans dépasser en avant le milieu de la table. Elles ont touché mes filles Jeanne et Inès ainsi que M. Bourlet. Une branche de réséda a été mise dans la main de ce dernier, et plusieurs fois les marguerites ont servi à toucher les mains et la tête de Jeanne.

Une de ces mains a pris le crayon et s'en est servi pour frapper plusieurs coups sur la table. Le papier a été agité plusieurs fois bruyamment.

La table a été poussée dans tous les sens et soulevée sur notre demande. Plusieurs fois une main, s'en approchant, l'a nettement éclairée. A ma demande, elle a tapoté sur la table avec le bout de ses doigts.

Après cela la boîte à musique, a été remontée par cette main et s'est mise à jouer pendant que la même main la prenait et la portait sur la tête d'Inès d'abord, puis sur les genoux de Jeanne. Elle a été ensuite promenée plusieurs fois au-dessus de nos têtes.

La main en a arrêté le jeu en tournant la clé en sens inverse, moyen que j'ignorais.

Après le phénomène, la main s'étant approchée de ma fille Inès et ayant touché son bracelet, nous avons demandé si on pouvait prendre le dit bracelet et le porter à une autre personne. Aussitôt la main l'a retiré du poignet d'Inès et est allée le passer sans aucun tâtonnement à celui de Jeanne.

Enfin l'Esprit incarné (le contrôle) a dit voir un autre Esprit s'approcher, tenant à la main un objet bleu qu'il voulait déposer sur la table. C'était un verre de cette couleur que j'avais placé dans la journée sur ma cheminée et que nous avons trouvé sur la table lorsque nous avons rallumé⁸¹.

⁸⁰ Cf. *Annales des Sciences psychiques*, 1892, p. 152, relation du professeur Elliot COUES.

⁸¹ Cf. Dr L. Th. CHAZARAIN, 10C. cit. p. 107. (Séance du 29 août 1890, médium Mme V. F.)

Une expérience intéressante a été présentée le dimanche 13 octobre 1895, à la *Société spiritualiste de Carnegie Hall* (New-York), présidée par M. Newton. On avait affirmé que des messages avaient été transmis par une machine à écrire (modèle Yost) sans contact humain, mais en présence d'un médium, M. Rogers, celui-ci étant placé à trois ou quatre pieds de la machine pendant l'opération.

Ce fait ayant été mis en doute par plusieurs journaux de New-York, il fut décidé qu'une expérience serait tentée pour démontrer si, oui ou non, un pareil message pourrait être obtenu dans une réunion publique.

Afin de faciliter la production de ce phénomène dans les conditions hétérogènes d'une réunion publique, M. Newton prêta, pour cette occasion, une cabine qu'il avait fait construire quand il avait eu chez lui des séances de matérialisation. Cette cabine fut placée sur la plate-forme, immédiatement avant la réunion, en présence de quelques personnes de l'assistance qui étaient arrivées de bonne heure pour avoir les meilleures places. En inspectant la cabine avec attention, je vis qu'elle était faite en treillis de fil de fer, formant deux compartiments, chacun étant à peu près d'un mètre carré et d'environ deux mètres de haut, séparés l'un de l'autre par une cloison en fil de fer. Un de ces compartiments avait un toit de fil de fer et était muni, par devant, d'une porte qui pouvait être fermée au cadenas, de façon à former ainsi une prison temporaire. Le devant de l'autre compartiment était ouvert mais garni d'un rideau noir ballant. Cette cabine de fil de fer fut placée sur la plate-forme et couverte par un drap noir en présence d'une partie de l'assemblée déjà rassemblée. La cabine était placée de telle façon que l'assistance pouvait voir ce qui se passait par-dessus.

Quand la séance fut ouverte, M. Newton pria l'honorable M. C. Smith (ex-sénateur) et Mme la Doctoresse Mount, de venir sur la plate-forme afin de constituer, avec lui, un comité. Le médium, M. Rogers, s'assit dans le compartiment de la cabine muni d'une porte, et cette porte fut fermée au cadenas. La machine à écrire fut alors placée sur une petite table portative dans l'autre compartiment et une feuille de papier blanc, signée par M. Newton, fut placée dans la machine. Le rideau noir fut alors tiré sur le devant de la cabine de telle sorte que la machine fut dans un compartiment et le médium dans l'autre ; tous deux dans l'obscurité, parce que les becs de gaz les plus rapprochés de la cabine furent baissés à ce moment. La femme du médium, Mme Rogers, qui, elle aussi, est un médium clairvoyant, s'assit devant la cabine, afin d'ajouter au pouvoir médiumnique. L'assistance fut alors requise de s'unir en chantant, afin de produire des conditions harmonieuses. Dans l'intervalle entre les versets, l'assistance put entendre la machine à écrire en activité. Après un peu de temps, le médium annonça que la lettre était terminée, et la feuille portant la signature de M. Newton, fut retirée de la machine. Elle contenait un message de trente lignes d'impression, parfaitement écrites, intitulé : « La victoire du spiritualisme », message dans lequel se trouvait développée la thèse chère aux spiritualistes américains.

Plusieurs autres feuilles de papier furent mises dans la machine et plusieurs messages adressés à différentes personnes de l'assistance furent écrits.

Pendant une partie du temps, employé par la machine à écrire, à imprimer les messages personnels, Mme Rogers tint le rideau de la cabine ouvert. L'honorable M. Smith se levant, s'approcha de la cabine, regarda dans le compartiment où se trouvait la machine et la vit travailler d'elle-même sans contact humain. Quand la séance fut finie et que M. Rogers eut quitté la cabine,

j'y entrai moi-même. Je constatai que si je pouvais passer mes doigts à travers la cloison en treillis, je ne pouvais pourtant pas atteindre la partie la plus rapprochée de la machine, qui restait à une distance de dix centimètres environ, le clavier étant plus éloigné encore. Il faut se rappeler que les messages étaient imprimés dans l'obscurité, excepté dans le temps pendant lequel le rideau fut tiré pour montrer que la machine travaillait sans être touchée par des mains humaines.

Ayant appris que l'impression sans opérateur d'une machine à écrire avait eu lieu pour la première fois dans la maison de Mme J.-W. Vorhees de Chicago, je lui rendis visite. Elle me déclara que la première expérience de ce genre avait été faite sous la direction de ses guides spirituels qui lui avaient conseillé, il y a environ six ans, d'acheter une machine à écrire et d'inviter Miss Bangs chez elle. La première expérience eut lieu en la présence de cette dame. Plus tard, le même phénomène se produisit encore en la présence de Hugli More, et à nouveau avec un autre médium, M. Cambell. A chaque occasion, la machine travaille indépendamment de tout contact humain. Ensuite, je rendis visite à Miss Bangs et lui demandai si elle était disposée à me donner une expérience du phénomène dans des conditions qui permettraient une vérification facile ; ce à quoi elle consentit...

Lorsque je me rendis chez elle, je la priai de me montrer la machine et son support, avant la séance. Ils furent apportés dans le salon, et après les avoir examinés sérieusement, je ne pus découvrir ni fil, ni électro-aimant. La machine était une machine ordinaire du type Smith-Premier. La table était une table ordinaire, petite et carrée. J'en examinai avec attention les pieds et ne pus découvrir aucune trace de fil.

J'aidai à porter la table et la machine dans la chambre des séances et je choisis moi-même l'endroit où elle devait être posée, ayant préalablement examiné le plancher recouvert d'un tapis. Nous prîmes alors nos places. Je m'assis devant la machine, son clavier me faisant vis-à-vis, le dos de la machine tourné vers Miss Bangs, qui s'assit en face de moi, de l'autre côté de la table.

Je pris place tout près de la machine, mes jambes passant sous la table et, pendant la séance, plusieurs fois, je fis remuer la table de gauche à droite en la poussant avec mes genoux. Mes mains (jointes à celles de mes voisins) reposaient sur la table en contact avec la machine, et je ne changeai pas de position pendant toute la séance. Je fis glisser la machine plusieurs fois de suite d'un côté à l'autre, pendant qu'elle opérait, afin de pouvoir affirmer qu'elle n'était en aucune façon liée à la table. D'un côté, il y avait deux Messieurs entre moi et Miss Bangs, de l'autre, il y en avait deux autres séparés par la mère de Miss Bangs. Le papier employé fut pris d'un bloc. Je posai ma signature sur cinq feuilles ; M. A., mon ami, signa une autre feuille.

Une des feuilles ainsi endossées fut détachée du bloc et mise dans la machine, les autres restant fixées au bloc. On éteignit le gaz et nous fûmes laissés dans une obscurité complète.

Après que la machine eut commencé à travailler, j'inclinai ma tête, touchant ainsi presque le clavier avec mon nez pendant qu'elle imprimait. Je passai ma main, sans lâcher celle de mon voisin, sur le clavier et sur la machine à écrire entière, plusieurs fois, sans rien dire, pendant qu'elle imprimait, ceci n'étant connu que de moi et de mon voisin dont je tenais la main, et, comme je l'ai dit, mes doigts ne quittèrent pas la machine pendant tout le temps, la faisant glisser sur la table et faisant mouvoir la table avec mes genoux.

Cinq ou six lettres furent écrites sur des feuilles séparées, aux différentes personnes présentes, moi-même y compris. Je publie la mienne plus loin. Quand la première feuille fut imprimée, elle fut retirée de la machine par le pouvoir invisible et nous entendîmes le bruit d'une autre feuille déchirée du bloc qui était posé sur la table, près de M. Stobbs, et le même pouvoir la mit dans la

machine.

L'expérience la plus intéressante fut obtenue ensuite d'une proposition que j'avais faite afin d'aller au-devant de toutes les suppositions de fraude possibles. Miss Bangs n'en avait pas été prévenue. Quatre des Messieurs présents prirent chacun un coin de la machine, sans pour cela rompre le cercle formé par les mains des assistants. Ils élevèrent la machine en l'air à environ 60 centimètres au-dessus de la table ; ce qui n'interrompit en aucune façon le travail de la machine qui continua avec une rapidité exceptionnelle. Je passai mon bras et ma main gauche, entraînant ainsi le bras et la main de mon voisin, sur la surface entière de la table et autour de ses bords. Elevant ma main, je touchai tout le dessous de la machine pendant qu'elle était ainsi suspendue et en train d'imprimer, ce qui montre d'une façon concluante que la machine n'était reliée à aucun fil et opérait d'une façon indépendante...

A la requête du médium, à la fin de la séance, je changeai de place avec M. A. et m'assis près d'elle. L'Esprit opérateur matérialisa alors la main avec laquelle il avait fait le travail et me toucha la figure, la tête et les épaules, la main de Miss Bangs restant dans la mienne pendant cette expérience et M. Stobbs tenant l'autre. L'Esprit déclara, en réponse à mes questions, qu'il faisait travailler la machine par le moyen d'énergie polarisante transmise à travers sa main spirituelle et qu'il ne matérialisait ses doigts que pour déchirer et plier le papier ou toucher les assistants.

Mon ami A. reçut de sa femme, qu'il avait perdue, une lettre dans laquelle elle lui parlait de faits qui n'étaient connus que d'eux seuls. Il reçut aussi une lettre d'un ami mort, dont Miss Bangs n'avait jamais connu l'existence. Comme je l'ai déjà dit, toutes les feuilles employées pour les lettres, avaient été signées par moi, de ma signature entière. Après que la première fut écrite, nous entendîmes le bruit produit lorsque la seconde feuille fut déchirée du bloc et de même toutes les fois suivante⁸²s.

... Je vous ai dit par suite de quel terrible malheur je fus amené à m'occuper des questions d'outre-tombe : une fille que j'adorais me fut enlevée subitement il y a bientôt six ans, à la fleur de l'âge et dans la plénitude de son intelligence.

Cet événement m'avait plongé dans le marasme et le dégoût de toutes choses, et, pour faire diversion à mes idées sombres et moroses, je me mis à voyager. Plusieurs mois se passèrent ainsi pour moi dans un état de complète inertie, quand un certain jour, un des livres si nombreux écrits sur le spiritisme me tomba entre les mains. J'en lus un, puis un autre, et peu à peu l'étude du monde spirituel et de ses rapports avec la nature visible et matérielle devint pour moi une véritable passion ; et comme tant d'autres infortunés qu'une loi inexplicable et fatale avait frappés, je me mis à l'étude du problème de la vie, et je cherchai. Dès ce moment, j'étendis mes relations dans le monde des personnes qui s'occupent de spiritisme, je me fis admettre dans des cercles privés et publics, et organisai même des séances dans ma famille.

J'ai fait et vu tourner des tables ; j'ai obtenu des communications écrites à l'aide de la planchette. Mais dirai-je que toutes ces expériences ont dissipé mes doutes et établi dans mon esprit la vérité que les personnes mortes avaient le pouvoir de se communiquer à nous ? Hélas ! non... Il n'y avait, à mon avis, qu'un phénomène direct, intelligent et matériel, à la fois indépendant de notre volonté et de notre imagination, tel que l'écriture directe qui put servir de preuve irréfragable à la

⁸² Cf. *Annales des Sciences psychiques*, 1896, p. 231, relaté par M. Questor VITAE.

réalité du monde des Esprits.

Mais où trouver un médium d'écriture Indépendante ? Problème impossible à résoudre à Paris, où les médiums sont impuissants, pour ne pas dire nuls.

Enfin, le hasard vint un jour au-devant de mes désirs et, pendant un séjour que j'ai fait cet été, à Chicago, j'ai été le témoin oculaire de phénomènes psychiques des plus remarquables que je viens soumettre aujourd'hui à l'examen et à la critique de la science...

Dès mon arrivée à Chicago, je m'enquis d'un médium à écriture indépendante, connu et jouissant de quelque réputation.

Je me présentai donc au domicile de Miss Bangs, 3, rue Élisabeth, le 26 juin 1897, à 3 heures de relevée, c'est-à-dire en plein jour. Ce fut Miss May, la plus jeune des deux sœurs, qui me reçut et me servit de médium. J'avais préparé au préalable six questions ou messages dont cinq en anglais et une en français, sur six feuillets de papier que j'avais pliés en quatre et que je gardai dans ma main gauche, hermétiquement fermée. La chambre destinée aux séances est située au premier étage ; l'ameublement en est simple mais confortable. Sur une table oblongue, placée contre l'un des panneaux, était une boîte à musique dont le médium se servait suivant les circonstances.

Au centre de la pièce, une petite table carrée recouverte d'un tapis. Miss Bangs me demanda si je voulais avoir la communication sur ardoise ou sur papier, et je choisis ce dernier mode, comme paraissant offrir un caractère plus sérieux et plus probant.

Je tenais toujours dans la main gauche, les questions que j'avais préparées dans le salon et dont je ne m'étais pas dessaisi un seul instant. Le médium me remit alors cinq feuillets de papier blanc devant servir aux réponses, ainsi qu'une enveloppe ; j'examinai le tout avec le plus grand soin et le trouvai intact. Je mis les feuillets blancs avec les questions dans l'enveloppe que je fermai hermétiquement, et plaçai moi-même la lettre entre deux ardoises appartenant au médium. J'attachai celles-ci solidement avec des cordes mises en croix, après avoir placé entre elles un petit bout de mine de plomb et les posai sur la petite table, sans les quitter des yeux.

Puis je m'assis d'un côté de la table, et le médium prit place de l'autre côté, en face. Bientôt la conversation s'engagea sur des sujets divers : dans l'attitude du médium n'apparut rien d'anormal ; blonde et assez forte de corps, Miss Bangs est d'humeur joyeuse et semble être absolument inconsciente de son état médianimique qui s'est manifesté en elle dès son enfance. Un quart d'heure à peine s'était écoulé quand soudain elle me dit : « J'aperçois derrière vous, au milieu d'un groupe d'Esprits qui semblent vous connaître, un Esprit qui domine tous les autres et qui est d'une beauté idéale. C'est cet Esprit qui désire entrer en communication avec vous ; il semble être attaché à vous par les liens les plus intimes et avoir pour vous un amour excessif. « Ce doit être votre fille », me dit-elle, et à la description qu'elle en fit, je reconnus qu'elle ne se trompait pas. « Mais, ajouta-t-elle, cet Esprit est dans des sphères trop élevées et sa nature est trop subtile pour pouvoir se communiquer directement, et il a appelé à son aide un autre Esprit qui est plus près de la terre et que je vois là à ma droite. Ils paraissent s'être connus intimement sur terre et s'aimer beaucoup, bien qu'ils soient dans des sphères différentes. »

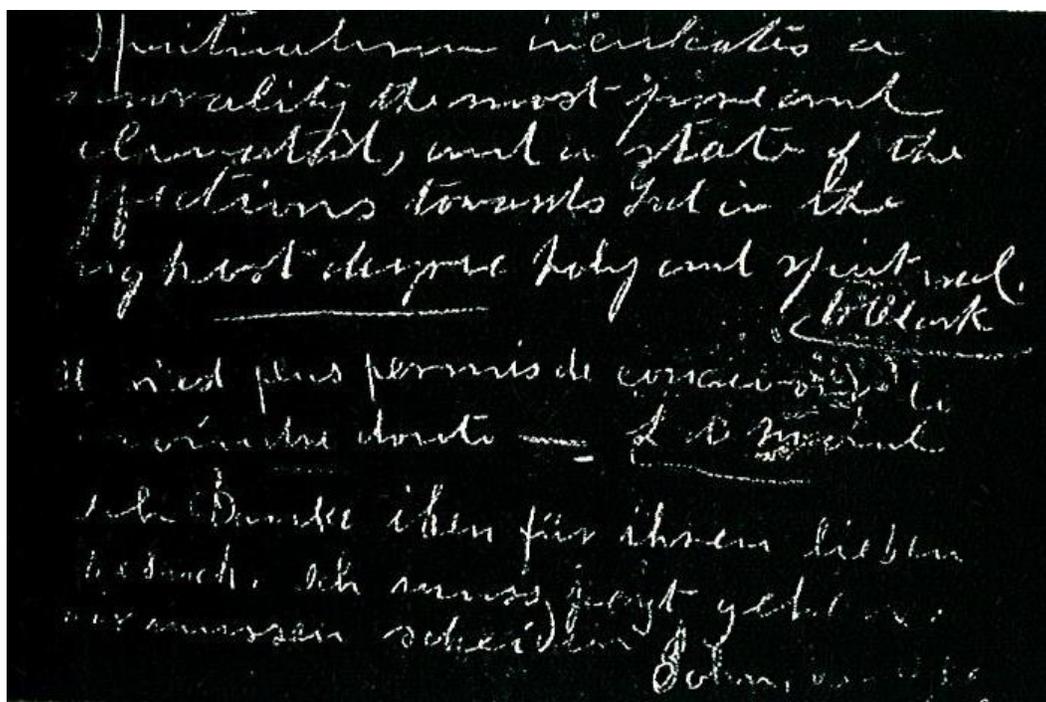
Je lui demandai alors de me dépeindre ce dernier Esprit et le portrait qu'elle en fit se rapportait, en effet, à celui de mon gendre, mort trois ans avant ma fille. Pendant ce temps, la communication se faisait, et j'avais toujours les deux mains posées sur la table, près des ardoises que je n'avais pas perdues de vue.

Voulant pousser mes investigations plus loin, je lui demandai de me dire quels étaient les noms des deux Esprits ; elle prit alors un morceau de papier sur lequel elle écrivit le mot « Harry », prénom de mon gendre. Quant au nom de ma fille que j'avais désignée dans mes questions du petit nom tendre Doudouske (tiré du russe et signifiant *petite âme*), elle ne parvint qu'avec la plus grande difficulté à le tracer, disant qu'elle ne comprenait pas la signification de ce nom et ne

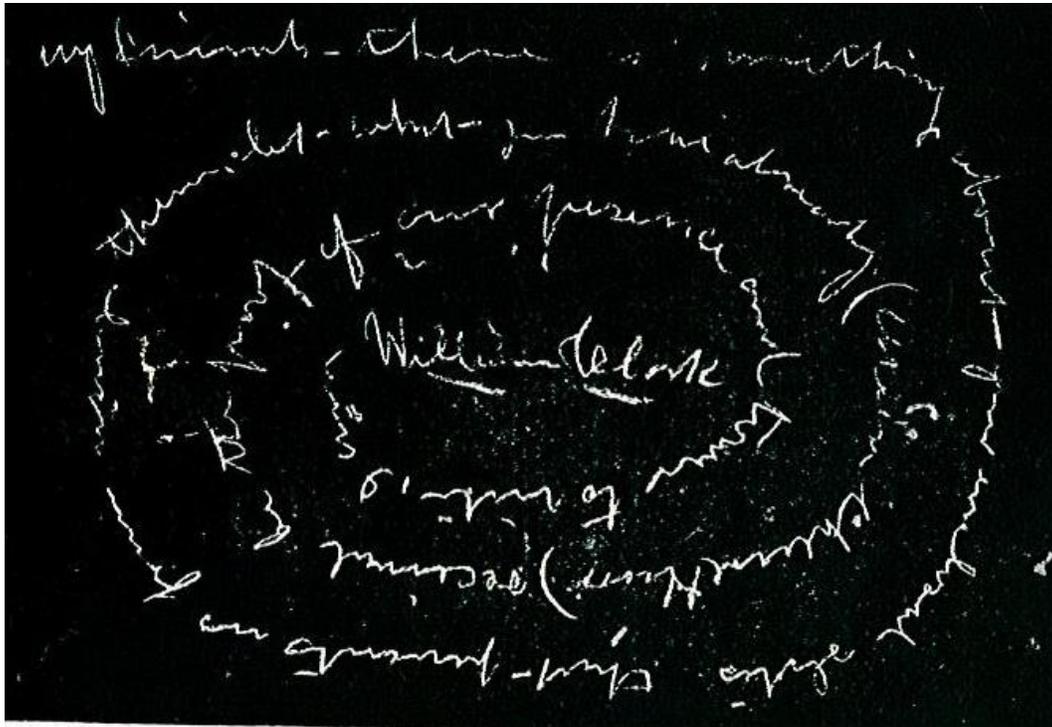
l'avait jamais entendu.

La séance avait duré, au total, un peu plus d'une demi-heure, quand elle me dit : « Monsieur, vous voyez ces tableaux pendus aux murs de la chambre, et bien ce sont des tableaux faits par des Esprits. Ne seriez-vous pas aussi désireux d'avoir le portrait de votre fille comme souvenir ? » Sur ce, elle prit un bout de mine de plomb qu'elle posa sur l'ardoise supérieure et recouvrit celle-ci d'une troisième ardoise. « Peut-être, dit-elle, que votre fille vous écrira à ce sujet. » Quelques minutes s'étaient écoulées quand elle m'annonça que la communication était terminée. Je pris alors les trois ardoises, enlevai la supérieure, puis examinant la seconde, je n'y trouvai plus le morceau de mine de plomb ; je déliai alors les deux autres ardoises, et trouvai, entre elles, comme je l'y avais mise, ma lettre fermée ; mais la mine de plomb y avait disparu. En examinant la lettre, j'observai que le côté sur lequel on écrit l'adresse, était couvert d'écriture au crayon. La lettre était hermétiquement close, et je l'ouvris à l'aide de mon canif ; j'en retirai le contenu, questions et pages destinées aux réponses, que je reconnus être aussi remplies d'écriture au crayon.

Deux choses me frappèrent dans ces communications : d'abord la précision des réponses et, en second lieu, la différence des écritures, dont l'une est anglaise et l'autre française, et la grande ressemblance des deux avec celles de mon gendre et de ma fille.



5. Ecriture directe sur ardoise, obtenue par Slade.



6. Ecriture directe sur ardoise, obtenue par Slade.



7. Ecriture (musicale) directe sur papier, obtenue au Cercle Fiat-Lux, de Nice.

Petitpère Harry
 Je voudrais qu'il me
 parle en français on lui a
 et si tous hommes d'après
 que le nous a quitté et
 le avis Harry au avec
 autres esprits - qu'il a
 connus sur terre et aimé
 Ma petite d'adamske

8. Ecriture directe sur papier, obtenue par C. Moutonnier.

Cette similitude frappa tous les membres de ma famille. Je dirai en outre que je n'avais en ma possession, le jour des séances, aucune des lettres que je viens de mentionner (et communiquées au destinataire de ces lignes), ni aucun écrit émanant d'eux. Toute ma correspondance et mes souvenirs intimes étaient enfermés dans mon bureau à Paris, et ce n'est qu'à mon retour que j'ai pu moi-même me rendre compte du fait...

Dans la deuxième séance que j'eus le 3 septembre, à la même heure, c'est-à-dire à trois heures de l'après-midi, les choses se passèrent de la même manière, avec cette différence que j'avais apporté mes propres ardoises et que mes questions écrites d'avance étaient au nombre de cinq, dont trois en anglais, encore adressées à ma fille, et deux en français, à ma belle-sœur.

En outre, sur la table était un vase contenant des fleurs de pois de senteur, de couleur blanche, rose et rouge. Pendant la séance, le médium me dit d'abord : « Peut-être obtiendrons-nous une communication écrite à l'encre, » et, sur ce, elle prit un carré de papier blanc sur lequel elle mit quelques gouttes d'encre et qu'elle posa ensuite sur l'ardoise supérieure, en couvrant le tout d'une troisième ardoise lui appartenant. Un peu plus tard elle m'apostropha : « Vous voyez ces fleurs qui sont sur cette table, à côté de vous, et bien, puisque vous semblez douter de la possibilité qu'ont les Esprits de se communiquer à nous, et que vous demandez une preuve matérielle de la présence de votre fille dans cette chambre, priez-la de faire passer une de ces fleurs, que vous choisirez, dans votre lettre. » Je choisis la couleur rose et adressai une prière mentale à ma fille.

Quand j'ouvris ma lettre, à la fin de la séance, qui n'avait guère duré qu'une demi-heure, j'y trouvai non seulement les pages blanches couvertes d'écriture au crayon (et non à l'encre), mais encore, dans l'intérieur des questions qu'enveloppaient les pages destinées aux réponses – le tout plié comme je l'y avais mis avant la séance – une des fleurs roses du bouquet, ayant toute sa fraîcheur et son parfum, comme si elle venait d'être cueillie.

L'écriture anglaise des questions adressées à ma fille est, comme dans la première séance, identiquement la même ; quant aux questions faites en français à ma belle-sœur, il y est fait une réponse en anglais avec signature en français. Tels sont dans toute leur vérité et dans leurs moindres détails, les faits des séances extraordinaires que j'ai eues avec Miss Bangs. Je vous les

donne sans commentaires⁸³...

Mme Slosson, 13, Elisabeth Street, Chicago, m'a affirmé avoir eu une séance avec Miss Bangs, dans laquelle des messages d'écriture indépendante ont été transmis au crayon d'ardoise, entre deux ardoises attachées ensemble. Ces ardoises furent achetées par Mme Slosson en se rendant chez Miss Bangs ; et telles qu'elles étaient, enveloppées dans le papier mis par le marchand, elles furent accrochées à la suspension à gaz, au milieu de la pièce.

Cette dame et Miss Bangs s'assirent en-dessous, et bientôt Mme Slosson entendit le bruit d'un crayon grinçant sur l'ardoise, quoiqu'il n'y eût personne qui les touchât et qu'elles fussent encore enveloppées. Lorsque Mme Slosson décrocha les ardoises, après avoir défait la ficelle et enlevé le papier, elle trouva l'intérieur des ardoises couvert d'écriture. Ces messages se référaient à des personnes de sa famille et faisaient allusion à des faits qui furent vérifiés et trouvés exacts. Des choses qui y étaient prédites se réalisèrent. Mme Slosson ne connaissait nullement Miss Bangs, cette dernière par conséquent ne pouvait connaître les personnes dont on parlait dans les messages...

Des questions écrites sur des feuilles de papier sont enfermées dans des enveloppes que l'on gomme, et on trouve peu après les réponses tracées à l'encre sur des feuilles de papier blanc qu'on y joint.

Lors de mon dernier voyage j'ai été voir Miss Bangs, et j'ai pu vérifier par moi-même cette nouvelle expérience. Avant de me rendre chez elle j'écrivais les quelques questions que je voulais poser, et je les enfermais dans une enveloppe avec quatre feuilles de papier blanc pour les réponses. Ceci fut fait à l'hôtel Auditorium, que j'habitais. Nous étions en août ; il faisait une chaleur suffocante. Quand ma séance commença chez Miss Bangs, il était 5 heures du soir, il faisait plein jour et les portes et fenêtres de la pièce où nous nous assîmes restèrent ouvertes pour donner un peu d'air.

Miss Bangs s'est assise près d'une petite table en bois ; je m'assis de l'autre côté. La table était couverte d'un tapis que j'enlevai, le remplaçant par mon mouchoir de poche blanc que je posai étendu au milieu de la table. Miss Bangs me présenta alors deux ardoises ordinaires en me priant d'y enfermer mon enveloppe préparée. Je pris l'enveloppe cachetée que j'avais dans ma poche et la mis entre les deux ardoises, que j'appliquai hermétiquement l'une contre l'autre au moyen de larges bandes de caoutchouc posées transversalement. Les ardoises ainsi attachées furent posées sur mon mouchoir, en pleine lumière. Une troisième ardoise fut alors posée sur les deux premières, recouvrant ainsi leur face supérieure.

Miss Bangs et moi posâmes nos doigts pendant quelques minutes sur les bords de cette troisième ardoise (sans toucher aux deux autres). Bientôt je sentis une légère vibration dans les nerfs de ma main, quoique les ardoises restassent absolument immobiles. Le tremblement paraissait être une sensation purement intérieure.

Miss Bangs ne passa pas à l'état second. Pourtant peu après elle fit des remarques qui démontraient que les opérateurs invisibles avaient connaissance des questions que j'avais posées sur le papier et suggestionnaient au médium des remarques s'y rapportant. Miss Bangs était restée dans un état normal, causant de mon voyage, de ma visite précédente.

⁸³ Cf. *Annales des Sciences psychiques*, 1898, p. 65, relaté par M. C. MOUTONNIER, ancien professeur d'anglais à l'Ecole des Hautes Etudes commerciales de Paris. Paris, le 1er novembre 1897.

Bientôt Miss Bangs me dit que les opérateurs demandaient à ce que j'écrivisse une nouvelle question sur un morceau de papier et qu'ils se chargeraient de le faire passer dans l'enveloppe enfermée entre les ardoises attachées.

En conséquence, je pris un petit morceau de papier de 3 à 6 centimètres environ, et j'écrivis une nouvelle question ; puis en tenant l'ardoise libre qui avait été posée sur les deux premières attachées avec les bandes de caoutchouc, je posai ce petit morceau de papier sur les ardoises attachées et remis la troisième ardoise comme couvercle. Miss Bangs versa alors quelques gouttes d'encre sur un petit morceau de papier et le posa sur la troisième ardoise.

A partir de ce moment, nos mains ne touchèrent plus les ardoises. Vingt minutes s'écoulèrent, pendant lesquelles nous parlâmes de choses et d'autres. Deux fois, pendant ces vingt minutes, je collai mon oreille à l'ardoise supérieure, et j'entendis chaque fois, à l'intérieur, un léger grincement.

Trois petits coups frappés dans les ardoises nous apprirent que les réponses étaient écrites. J'enlevai l'ardoise supérieure. Le papier que j'avais posé avec la question supplémentaire avait disparu. Je défiai les bandes de caoutchouc qui liaient les deux premières ardoises et y trouvai enfermée, comme je l'y avais posée, l'enveloppe gommée. Avec mon canif je coupai cette enveloppe et en ayant retiré les questions accompagnées des quatre feuilles de papier blanc que j'y avais enfermées, j'y trouvai en plus le petit morceau de papier blanc sur lequel j'avais inscrit la question supplémentaire, papier que j'avais simplement posé sur les deux ardoises liées ensemble. Les quatre feuilles de papier blanc avaient été employées pour les réponses, l'intérieur (le côté replié) étant couvert d'une écriture courante, à l'encre ; la quatrième feuille était écrite des deux côtés.

Une des questions posées était : « Pouvez-vous me dire les noms des deux Messieurs français qui avaient promis d'envoyer une communication au Congrès spiritualiste de Londres et qui retirèrent leur promesse au dernier moment ? Pourquoi et par quelle influence ont-ils ainsi agi ? »

La réponse écrite sur une des feuilles était conçue en ces termes :

« Mon ami terrestre soyez le bienvenu. Nous amenons auprès de vous beaucoup d'amis, mais les conditions sont peu favorables actuellement. Ce que nous vous dirons donc nous aura été dicté, car beaucoup d'Esprits ignorent la manière d'utiliser les forces nécessaires pour communiquer avec la sphère terrestre.

Quant à votre question concernant ces Messieurs français, il vaut mieux que vous ne sachiez pas toute la vérité actuellement ; vous en serez informé en temps et lieu. Vos amis, de ce côté-ci, ne pensent pas qu'il soit toujours désirable que les mortels soient informés de certaines choses qui leur semblent inexplicables.

D'ailleurs la vie spirituelle, comme la vie terrestre, est limitée quant à son savoir. Néanmoins nous pouvons vous affirmer qu'une influence contraire a agi en cette affaire. »

Une autre réponse était formulée ainsi :

« Mon cher fils, vous vous étonnez que je n'aie jamais communiqué avec vous ; je peux vous dire que bien souvent je suis venu auprès de vous ; surtout dans les moments où votre pensée était venue vers moi, mais je n'ai jamais pu exprimer ma pensée d'une façon externe, ignorant l'emploi des forces nécessaires pour arriver à ce résultat. Aussi parce que d'autres Esprits, des interprètes, nous entourent, qui transmettent les pensées d'un monde à l'autre. Je désire que vous sachiez que tout en progressant dans ma nouvelle sphère, j'ai gardé les mêmes intérêts, le même amour, intensifiés seulement, et que je veille silencieusement sur ceux qui me sont chers et qui sont encore sur la terre. Plus tard et en rapport avec votre propre avancement spirituel, j'aurai beaucoup à vous communiquer. En attendant, souvenez-vous que je suis toujours auprès de vous,

suivant toutes vos pensées, tous vos actes. Bien à vous. Par entremise des Esprits interprètes. »
Votre père.

La troisième lettre disait :

« Charles Edison désire que vous sachiez qu'il vient souvent auprès de vous, comme un guide silencieux, vous suggérant de nombreuses pensées, des théories nouvelles qui, dans un temps déterminé, doivent aider au progrès général. Prochainement, vous recevrez de nouveaux messages de cette source. »

La quatrième communication disait :

« Votre Ego transcendant, le double de votre âme, peut vous donner un portrait d'elle-même, telle qu'elle était aux Indes, il y a cent ans ; exactement comme elle apparaîtrait si son double était projeté sur la terre, et avec ce portrait apparaîtra votre symbole d'unité duelle. »

Mon séjour à Chicago était trop court pour qu'il m'ait été possible d'obtenir un portrait. Mais un de mes amis américains m'a relaté de quelle façon il en a obtenu un par la médiumnité de Miss Bangs :

Il acheta une toile pour pastel de 22/27 et la fit enfermer dans une caisse, dont un côté s'ouvrait avec des charnières, et qui était fermée avec deux serrures de sûreté. A l'envers de la toile, afin d'obvier à ce qu'elle put être changée, il fixa un billet de banque avec de la colle forte. Il fit aussi plusieurs autres marques connues de lui seul. Le couvercle fut fixé, et un notaire y apposa six scellés après fermeture des serrures de sûreté.

La caisse fut alors portée chez Miss Bang ; où il vint six fois ; une heure chaque fois, pendant six jours de suite. Pendant les séances, il tenait la caisse par les poignées, et, la séance finie, il remportait la caisse chez lui, où il l'enfermait dans son coffre-fort. A la fin de la sixième séance la caisse fut ouverte. Sur la toile se trouvait le portrait au pastel d'un de ses amis mort⁸⁴s.

Mlle N. Geibel a eu avec Sambor plusieurs expériences très curieuses. J'ai le plaisir de la connaître personnellement et crois que son récit reproduit assez exactement ce qui s'est passé. Je connais également M. Taïtz. Voici ce que m'a écrit Mlle Geibel :

Il s'est produit en ma présence (20 août 1899) deux cas d'écriture dans des enveloppes fermées (collées).

Cela se passa pour la première fois chez les P. W. Nous étions six personnes, non compris Sambor. Les phénomènes commencèrent de suite sous forme de coups, de mouvements de tables, de tintements d'une sonnette ; il y eut des attouchements, des apparitions lumineuses, un verre de thé fut porté à la bouche de M. T. et à celle du médium, etc.

Pendant un des entr'actes, M. B. J. Taïtz demanda au maître de la maison, une feuille de papier à lettre et une enveloppe. Nous examinâmes l'une et l'autre. M. Taïtz plaça devant nous le papier dans l'enveloppe qu'il colla. Sur la table furent mis un crayon et l'enveloppe susmentionnée.

Aussitôt la séance reprise et la lumière éteinte, la voix du contrôle de Sambor se fit entendre et s'adressant à M. Taïtz lui dit qu'un proche parent de lui était présent et que tout le monde le verrait. On entendit également un son semblable à celui d'un crayon, écrivant. Cette partie de la

⁸⁴ Cf. *Annales des Sciences psychiques*, 1898, p. 365, relaté par M. Questor VITAE.

séance terminée, on décida d'ouvrir l'enveloppe et on trouva sur la feuille de papier qui y avait été placée, trois mots au crayon adressés M. Taïtz et signé du petit nom d'un membre de sa famille, décédé...

C'est chez moi que s'est produit la seconde fois de l'écriture dans une enveloppe collée. Nous étions huit personnes, le médium compris. Les manifestations commencèrent vite. Nous reçûmes des réponses à différentes questions au moyen de coups, et l'Esprit se nomma par l'alphabet Hoppe, ce qui était le nom d'une bonne connaissance commune à nous, morte depuis trois ans. La sonnette se mit à tinter, un chandelier et un réveille-matin furent transportés sur la table au milieu du cercle, etc... Pendant l'entr'acte M. D. F. P. demanda la permission de placer sur la table une feuille de papier détachée d'un carnet et collée, qu'il avait apportée de chez lui à la demande de sa femme malade. Nous plaçâmes cette feuille fermée sur la table, de même que deux feuilles de papier à écrire ordinaire et un crayon. On recommença la séance et on exprima le désir que l'Esprit écrivît quelque chose à l'intérieur de la feuille fermée, et nous le fit savoir, après avoir écrit, au moyen de trois coups du pied de la table. Les phénomènes commencèrent à l'instant même. Tout à coup, au bout de dix minutes, la table frappa trois coups et nous entendîmes murmurer en allemand : « J'ai déjà écrit, écrit trois fois. » La séance terminée, nous nous emparâmes des feuilles de papier et de la feuille collée (fermée). J'en coupai les bouts de trois côtés, à l'aide de ciseaux, et nous lûmes tous les questions suivantes écrites par Mlle P., à l'encre verte :

- 1) Serai-je bientôt bien portante ?
- 2) Quelle maladie ai-je ?
- 3) Avec quoi dois-je me traiter ?

En bas, l'Esprit avait écrit au crayon : « Donnée à Dieu. Amen. »

Sur une des feuilles de papier ordinaire, non fermée, se trouvaient les mots : « P., volonté divine, et au-dessous trois croix. »

Sur une autre feuille nous lûmes les mots : « Je suis très fatigué. »⁸⁵

Au mois de décembre 1901 ou de janvier 1902, il se forma un cercle de sept à huit personnes pour procéder à une série de séances avec Sambor, chez M. Erfurt (à St. Pétersbourg). C'est à partir du 8 mars que je commençai à en faire partie... Je ne saurais mieux faire que de donner le compte-rendu de cette séance :

Le 8 mars dernier, les personnes soussignées ont assisté à une séance de M. Sambor, chez M. Erfurt. Sur l'initiative de l'un des assistants, M. M. Zelensky, ingénieur, et de M. l'ingénieur Eich Wald, qui ne prenait pas part aux expériences, on prépara un cône en tôle afin d'y obtenir, si possible, de l'écriture. On plaça dans ce cône un morceau de papier dont M. Zelensky détacha un coin qu'il garda chez lui et un petit crayon taillé exprès de façon à ce que la pointe en fut émoussée. Ces objets furent placés dans le cône par MM. Zelensky et Eich Wald, après quoi le cône fut cloué.

La séance avait lieu dans le cabinet de travail de M. Erfurt ; une petite chambre y est attenante dans laquelle on plaça une table avec quelques objets, en vue des expériences, le cône entre autres. Le médium se plaça dans le passage qui unit les deux chambres ; un rideau y avait été suspendu. La chambre était faiblement éclairée par la lumière qui venait des fenêtres. Les voisins du médium étaient M. A. von Reson, à sa droite ; M. F. Erfurt, à sa gauche. Les mains de Sambor étaient tenues tout le temps d'une façon entièrement satisfaisante ; le contrôle des pieds était également suffisant dans l'opinion de ses voisins. Il n'est pas nécessaire de décrire ce qui se passa, quoiqu'on puisse noter que la table placée dans la chambre voisine, chambre qui servait de

⁸⁵ Cf. M. Petrovo-Solovovo : *Le médium Sambor. Annales des Sciences psychiques*, 1898, p. 321.

cabinet au médium, remua violemment sur le plancher, et à la fin de la première partie de la séance, se trouva dans une position tout autre qu'au commencement. Bientôt, M. S. Sambor disparut presque entièrement derrière le rideau, ses mains continuant à être tenues. Ensuite on entendit un chuchotement qui se mit à converser avec les assistants et avec M. Erfurt en particulier. Ce chuchotement promit de faire tout ce que les assistants désireraient. Après quelque hésitation, les personnes prenant part à la séance décidèrent de demander que quelque chose soit écrit dans le cône ; et le chuchotement promit de le faire, tout en disant que cela fatiguerait beaucoup le médium qui en tomberait même malade. Il fut dit également qu'un signal serait donné lorsque le désir des assistants aurait été exaucé, et on ajouta pour M. Erfurt, que ce dernier recevrait un présent qu'il devrait toujours porter sur lui, en souvenir. Enfin la voix dit : « J'ai écrit. » Bientôt après Sambor se réveilla et la première partie de la séance prit fin.

On procéda à l'examen du cône ; ensuite, on l'ouvrit, non sans difficulté, à l'aide d'un marteau et d'un ciseau, et en présence de MM. Zelensky, J. Lomatzch et Petrovo-Solovovo ; l'un d'eux (moi-même) retira du cône le morceau de papier sur lequel se trouvèrent écrits plusieurs lignes d'écriture en miroir (écriture qu'il faut lire dans un miroir), et un morceau d'étoffe ou de ruban qui n'était pas dans le cône préparé par MM. Zelensky et Eich Wald. Le texte du message écrit était libellé comme suit : « Olia, (un des soi-disant guides du médium) a accompli votre désir, mais avec beaucoup de difficulté. Fédia (M. Erfurt) rappelle-toi (un ou deux mots ne sont pas clairs) et tu seras heureux ; porte le ruban sur ta poitrine. Ton Olia. » M. Zelensky remarqua que le crayon qu'il avait taillé de façon à ce que la pointe en fut émoussée, était devenu pointu, mais le bout de graphite avait été cassé, puis replacé dans le bois du crayon. Le coin du papier conservé par M. Zelensky s'y adaptait tout à fait.

Signatures : F. Erfurt, J.J. Lomatzch, P. Matzko, B. A. Dolaczko, C. Pistol Kors, M.I. Zelensky, A. Von Reson, M. Petrovo-Solovovo⁸⁶.

Nous avons construit une petite maison qui était exclusivement réservée à nos expérimentations. Mais le cercle s'était considérablement élargi. Nous étions parfois soixante-dix personnes présentes aux séances. Pour prévenir la possibilité d'un compérage de la part des assistants, nous avons fait tendre à travers la salle d'expériences, du plafond au plancher, un filet. Les mailles étaient si petites qu'il était impossible de passer une main au travers.

Le médium était assis avec le (ou les) contrôleur, derrière le filet. Cet arrangement ne gênait en aucune manière les phénomènes. Les objets libres (une table, une boîte à jeux, une cithare, les deux trompettes, le support, etc.) étaient déplacés au travers du filet.

Un soir que les contrôles nous avaient promis qu'ils allaient essayer de produire de l'écriture directe, je demandai à un médecin de m'aider à surveiller le médium. Nous tenions tous deux ses genoux et ses bras, et nous nous observions en même temps l'un et l'autre. Nous laissâmes au médecin sceptique (un des assistants placés de l'autre côté du filet) le soin de surveiller la table, sur laquelle on avait déposé une feuille de papier et un crayon. La table était si éloignée du médium, qu'il lui aurait été impossible de l'atteindre avec les bras, même si ses mains avaient été libres. Malgré ces mesures de contrôle, nous pûmes (tous les trois, et environ soixante assistants de l'autre côté du filet), entendre nettement le crayon se remuer. Peu après, une feuille de papier vint d'elle-même voler à travers l'air et tomber sur nos têtes, alors que nous nous penchions tous deux sur le médium. La lumière fut faite, et le médecin sceptique lut devant tous, ce qui avait été

⁸⁶ Cf. M. Petrovo-Solovovo : *Le médium Sambor, Annales des Sciences psychiques*, 1902, p. 257.

écrit par une main invisible. C'était une lettre courte, mais amicale, qui s'affirmait avoir été écrite par une jeune femme du groupe des désincarnés. Cette dame était la première qui avait découvert les facultés médiumniques d'Indridason et qui d'abord, d'après ce qu'il nous fut dit, se risqua à le mettre en transe.⁸⁷

Le Révérend J. Savage, a cité le témoignage d'un rabbin juif de ses amis, sceptique au sujet des communications avec un autre monde, et qui tenta une expérience auprès d'un médium de Chicago.

Muni, dit-il, d'un billet qu'il adressait à son père, décédé en Allemagne, quelques années auparavant, billet qu'il avait rédigé en allemand et en caractères hébraïques, il se rendit auprès de ce dernier, certain que de la sorte il n'existait aucun moyen de connaître ce dont il pouvait être question.

Il plaça le billet entre deux ardoises qu'il lia soigneusement l'une contre l'autre, puis il les fixa à une suspension qui se trouvait au-dessus de la table, autour de laquelle ils avaient pris place. C'est dans ces conditions qu'ayant ouvert les ardoises au bout de quelques instants, il y trouva une réponse à son billet, signée de son père, et écrite, elle aussi, en allemand, avec des caractères hébraïques⁸⁸.

Le 12 août 1910, dit M. Harold Bailey⁸⁹, l'Archidiacre Colley, de Stockton Rectory, Warwickshire, écrivit au Dr Hooper de Birmingham, lui demandant s'il pouvait lui accorder une séance le jeudi suivant (18 août), avec l'espoir d'obtenir des résultats concernant un anniversaire spécial, avec conférence, organisé par plusieurs personnes.

Le médium se vit contraint de refuser, n'ayant personne pour le remplacer dans son travail au cas où, comme cela lui arrivait souvent après les séances, il serait victime d'un grave épuisement nerveux.

J'avais assisté à plusieurs séances où l'Archidiacre avait apporté ses propres plaques dans une boîte non encore décachetée, et j'avais souvent pensé qu'il serait intéressant pour moi de tenter une expérience avec des plaques achetées par mes soins. Je demandai au médium s'il consentirait à faire un essai dans de telles conditions. Sa réponse fut affirmative.

Le mardi 16 août, j'apportai donc un paquet de plaques chez le Dr Hooper. Le médium plaça simplement ses mains par-dessus les miennes alors que je tenais les plaques. Nous ne perçûmes aucun phénomène. Je plaçai le paquet de plaques dans une poche intérieure de mon veston, avec l'intention de revenir le soir suivant pour une autre expérience. Les plaques ne me quittèrent pas un seul instant, et le mercredi nous procédâmes comme le soir précédent, avec cette seule différence que quelques instants avant que le médium eût placé ses mains sur les miennes, je sentis une étrange vibration, qui augmenta en intensité jusqu'à devenir une impression de chaleur, comparable à une fournaise. Cette sensation fut suivie d'un souffle frais très prononcé.

Je pris grand soin de la boîte de plaques et je la gardai sur moi jusqu'à la séance suivante, le jeudi

⁸⁷ Cf. Haraldur NIELSSON : *Mes expériences personnelles en spiritualisme expérimental*, p. 37 sq.

⁸⁸ Cf. Léon DENIS : *Dans l'Invisible*, p. 241.

⁸⁹ Cf. James COATES : *Photographing the invisible*. Londres, s. d. p. 299.

soir, à 8 heures, chez le médium, où je devais rencontrer l'Archidiacre. Je lui remis la boîte de plaques pour examen ; ce qu'il fit au moyen d'une grosse loupe, ayant soin d'inscrire sur la boîte ce qu'il venait de faire. Lorsque le Dr Hooper eut terminé ses consultations, nous prîmes place dans son cabinet, l'Archidiacre tenant dans ses mains la boîte non encore ouverte. Je plaçai mes mains sur les siennes, et le médium posa les siennes sur les miennes.

Le médium étant tombé en transe, le Guide dit alors à l'Archidiacre beaucoup de choses que, ni moi ni le médium, ne connaissions, et que l'Archidiacre confirma comme étant exactes... Le guide dit alors qu'il allait abandonner le médium, et qu'il nous enverrait Segaske (le Chef indien qui se charge généralement des productions psychographiques). Cet Esprit ayant pris la direction de la séance, l'Archidiacre demanda aux Intelligences invisibles qui opéraient de faire leur possible pour transmettre par l'écriture une dissertation sur un sujet spécial pouvant s'adapter à ce qu'il se proposait de traiter dans sa conférence du lendemain. Il suggéra aussi qu'un message soit donné dans une langue étrangère, ce à quoi il fut répondu qu'un essai serait tenté.

On nous pria de rester tranquilles ; alors, et graduellement, la vibration se fit sentir, augmentant peu à peu d'intensité, avec sensation de chaleur. Ce phénomène dura de trois à cinq minutes.

Pendant cette opération, l'Archidiacre demanda si son ami Samuel Wheeler pourrait écrire quelques mots. Sa question resta sans réponse ; mais, à peu près au même instant, le Contrôle dit : « terminé », et décrivit brièvement ce que les Intelligences avaient tenté de faire.

Le médium sortit de transe, et l'Archidiacre ayant examiné soigneusement la boîte, nous nous rendîmes dans la chambre noire. L'Archidiacre contrôla minutieusement les emballages, déchira les papiers enveloppant les plaques et procéda au développement dans le bain révélateur. Après quelques instants, nous vîmes apparaître de l'écriture à travers le liquide. Cette écriture était noire sur fond transparent, donnant ainsi un positif au lieu d'un négatif. Une fois tirée sur papier, cette psychographie révéla de l'écriture au miroir.

Cinq plaques étaient ainsi couvertes par de l'écriture anglaise, et une par un texte en latin. Aucune des trois personnes présentes ne connaissait suffisamment cette langue pour en faire une exacte traduction.

Je considère le message de Robert comme dû à mon père ; un artiste qui avait passé dans l'Autre monde quelques années auparavant. Il semble aussi que les Intelligences aient connu le désir exprimé par l'Archidiacre, car il y a, comme celui-ci nous le fit remarquer, une phrase écrite selon la manière caractéristique de son vieil ami, qui avait l'habitude de remplacer l'e par la même lettre grecque.

Voici une transcription du texte anglais :

Plaque n° 1. « Amis, salut ! Dans cette première communion par le moyen de la médiumnité, je ne désire pas que vous traitiez ceci de concio ad clericum (discours pour le clergé) mais plutôt comme le commium bonum (bien commun) et j'espère, deo gratias (par la grâce de Dieu) que des milliers seront réconfortés. Le vieux dicton était : ne parlez pas mal des morts, puis une école plus moderne de sceptiques l'a changé en : de nihilo nihilum, in nihilum nit posse reverti (de rien, rien ne vient, à rien, rien ne retourne) tâchant de prouver que les morts n'étant rien, rien ne pouvait venir d'eux. Mais il suffit de lire l'histoire et les œuvres sacrées des peuples anciens, pour savoir que ce qu'on appelle le spiritisme moderne est aussi vieux que le monde : L'histoire sainte donne une évidence abondante de ce fait. Les médiums étaient appréciés par les Mèdes et les Perses. Les Oracles de Delphes, les prêtresses de Chypre, qu'on faisait apparaître certains jours de grande fête, étaient préposés à la communion du peuple avec les ancêtres, ad patres.

« Nous vivons, nous nous déplaçons, nous avons notre être ; nous sommes seulement dissimulés par un mince voile que nous pouvons parfois déchirer pour communier avec ceux que nous aimons sur la terre. Les médiums devraient être soignés et protégés, car, sans eux, nous restons

impuissants ; leur étrange adaptation organique est l'essence de nos succès, et elle devrait être reconnue par tous. »

Plaque n° 2. « Les chercheurs ne pourraient pas recevoir l'évidence de notre retour s'il n'y avait pas des médiums. Ainsi fiat justitia, ruat coelum (que la justice soit faite, et que le ciel se déverse sur la terre) car aucun ne peut s'arroger des pouvoirs qu'il n'a pas, « honneur à ceux à qui honneur est dû », ainsi soyez justes envers ceux qui travaillent.

Vous ne devez pas croire, mon ami, que nous n'apprécions pas la part que vous avez prise, maintenant que vous avez renoncé à tout pour défendre une cause que vous savez être la vérité. Nous aidons de notre côté, et nous espérons pouvoir bientôt améliorer les conditions et les circonstances avec l'aide de Umbolo⁹⁰ dans des faits qu'il connaissait autant que vous dans le pays de ses ancêtres ; il jure par la barbe de ceux-ci, et sur son honneur, de contribuer à une fin heureuse pour votre bien, et de notre désir de répandre pour vous la vérité. Nous nous demandons pourquoi ceux de la terre pensent le contraire de ce que disent leurs saintes Ecritures. Il faut simplement et calmement comparer les phénomènes des temps anciens notés dans les Ecritures, avec les phénomènes modernes, pour prouver... »

Plaque n° 3. « ...qu'ils sont identiques, mais donnés à différentes époques de l'histoire du monde. Ceux qui désirent se renseigner, devraient lire : Deut. XVIII, 15 ; I. Rois XVIII ; Jér. XXIII ; Joel II, 28 – « Et il arrivera, après ces choses, que je répandrai mon Esprit sur toute chair ; vos fils et vos filles prophétiseront ; vos vieillards auront des songes, et vos jeunes gens des visions » ; I. Sam. III, 1-2 ; Ezéchiel XIII, 23 ; XII, 23-24 ; Micha III, 6 ; Amos VIII, II ; Psalm. I. XXIV, 9 ; I. Sam. XXVIII, 6 ; Prov. XXIV, 18.

Pour l'écriture et les dessins médiumniques, lisez : I, Chron. XXVIII, 12-19 ; 11. Chron. XXXI, 12 ; Exode XXX, 18 et XXXIV, 1-28 ; Dan. V, 5.

Matérialisation, Gen. XVIII, 8 ; Gen. XXXII, 24.30 ; Ezéchiel II, 9.

Lévitiation, Ezéchiel III, 12, 24 ; XI, 1 ; VIII, 3.

Pouvoir de résister au feu, Dan. III, 21, 27 ; Hébr. XI, 24.

Lumières spirituelles, Exode, III, 2 ; XIII, 21.

Guérisons médiumniques, Elie, II. Rois IV, 32 ; V, 14 ; I. Rois XIII, 6.

Transe et visions, I. Sam. X, 6 ; Ezéchiel II, 2... »

Plaque n° 4. « ...Dan. X, 8-9 ; Luc I, 28 ; II, 9, 13 ; Matt. III, 17 ; Matt. IV, 11 ; Marc IX, 4 ; Luc XXII, 43 ; Matt. XXVII, 52 ; Matt. XXVIII, 2 ; Luc XXIV, 2 ; Jean XX, 25 ; Marc XVI, 9 ; Marc XVI, 17 ; Jean XIV, 12 ; Actes II, 29 ; Actes IV, 31 ; Actes XVI, 26 ; Rom I, 2.

Puis lisez attentivement I. Cor. XII, 1-31 ; exhortation à convoiter les meilleurs dons spirituels, et à ne pas vous tenir dans l'ignorance des pouvoirs que Dieu, dans sa bénédiction, a répandus sur nous, car « celui qui cherche trouve, à celui qui frappe, on ouvrira (les portes du monde spirituel). Ecoutez et vous entendrez, regardez et vous verrez ». Ainsi, travaillez pour connaître et comprendre, et lorsque la connaissance vous est donnée, passez-la à d'autres ; ne la dissimulez pas, donnez-la aussi librement que vous l'aurez reçue, car la connaissance de la communion entre le visible et l'invisible est pour tous, autrement dit n'est la propriété de personne.

⁹⁰ Sur la plaque n° 2, apparaît le nom de Umbolo, un Zoulou, ordonnance de son fils, le capitaine Colley, R.H.A. alors au Natal. Umbolo, qui était très attaché à son capitaine, devint, avant la fin de ses jours, un chef Zoulou de sa tribu. Des messages antérieurs avaient déjà été donnés à l'Archidiacre par Umbolo.

Le temps peut être court ici, extinctus ambitin idem, l'un meurt et l'autre naît, de même que pour le noble Nazaréen. Je vous exhorte donc à ne pas laisser éteindre la flamme (de la vérité).

Une pauvre âme lasse à qui vous devez donner la lumière, vous envoie ses salutations.

F. W. Neville, un de vos collègues.

Un Esprit du nom de Robert désire faire connaître sa présence à quelqu'un ici ; une dame (un Esprit) connue sous le nom de Frances Helene, demande également Francis Dudley ; elle répète continuellement « Tout vient de Dieu ». Lily envoie son affection à A. W. C., à Clarence et à toi-même. Violette adresse ses pensées à Dumpy et dit : « N'oublie pas ta promesse. » Salutations, à My Lord College, Pecky, Sad Eyes and Saxon Sides. Adieu, Adieu, Deus dixit : vous serez épargnés pour répandre la vérité ; ab imo pectore, est la prière du fond du cœur. Ajax. Salut, amis.

Samuel⁹¹.

Plaque n° 5. La plaque est consacrée à un poème, donné en latin :

Eheu fugaces, Posthume, Posthume,
Labuntur anni, nec pietus moram,
Rugis et instanti senectae.
Afferet, indamitalque morti,
Non, si trecenis, quotquot eunt dies,
Amice, places illachrymabilem,
Plutino tauris qui tir amphim,
Geryoren Tityanque tristi
Compescit andâ, Sicilicet omnibus,
Quincunque terrae munere vescimur,
Enavigauda, Sive reges
Sive inopes erimus coloni.
Frustra cruento Marte carebimus
Fratisque recul fluctibus adrial ;
Frustra per autum nos nocentum
Corporibus metuemus Austiam :
Visendus ater flumine languido

⁹¹ Les personnes mentionnées sur la plaque n° 4, sont : Le Rév. F. W. Neville, domicilié de son vivant près de Leamington. Avant de passer dans l'Au-delà il avait appris beaucoup de choses sur le spiritisme par John Thomas, Esq., J.P., Grand Sheriff de Cardiganshire, un ami de l'Archidiacre. Depuis son départ, le Rev. avait souvent donné des communications chez le Dr Hooper, par le moyen des psychographies. – Robert est un frère de M. Bailey, qui, lors de sa vie terrestre, était un artiste accompli et un ami très cher de Sir Henry Irving (grand acteur renommé). – Frances Helene est une inconnue. On suppose qu'elle est venue dans l'espoir de rencontrer Lord Leigh, qui avait assisté à une séance la semaine précédente. – Lily est la femme décédée de l'Archidiacre, qui s'est manifestée plusieurs fois de différentes manières. – Clarence est un fils de l'Archidiacre. A. W. C. est le fils du capitaine Colley R. H. A., lors de son baptême, on lui donna le nom de Arthur Wellesley, nom ayant appartenu au Duc de Wellington qui fut un ancêtre de la famille Colley. – Violette ne put être identifiée. Elle prétendit être une fille d'un Duc de Lancaster dans les temps féodaux. – Pecky est le nom de Mme Hooper, et Sad Eyes, celui de Mme Sharman. Saxon Sicles se rapporte à M. Bailey, qui est très blond. Ajax – qui se manifestait souvent par le moyen des psychographies – était un théologien américain, qui contrôlait fréquemment le médium. Samuel est le Rév. Samuel Wheeler, qui s'était matérialisé au cours d'une séance avec Monck.

Cocytus errans, et Danae genus
Interne, damnatusque longi
Sisyphus Aeolides laboris,
Linguenda tellus, et dormus, et placens
Uxor; neque harum, quos colis arborum
Te, Praeter invisus cupresors,
Ulla brevem dominum sequetur
Absumet haeres Calcuba dignior
Servata centum clavibus, et mero

Dans le même cercle, de l'écriture directe fut obtenue en plusieurs langues autres que l'anglais ou le latin, ainsi : français, italien, grec archaïque, arabe, hébreu, etc. Les messages n'étaient pas donnés seulement sur la plaque photographique, mais également gravés sur des plaques de cuivre. Les caractères pouvaient en être si minuscules qu'il fallait une loupe puissante pour les déchiffrer.

Le 16 mars 1914, relate Mme Frondoni-Lacombe, la comtesse Castelwitch, Mme Pousa et moi, faisons une nouvelle séance et voici ce qui se passa de plus important : la table, par typtologie, nous présenta un nouveau personnage pour une expérience photographique, dont le nom est : Tedim. Je demandai à l'Esprit Lemos s'il pouvait nous donner sa signature authentique, il me répondit affirmativement. J'ai, comme toujours, regardé partout ; j'ai fermé hermétiquement les portes, puis j'ai placé un crayon et une feuille de papier apportés par moi, sur la grande table du milieu, espérant, sans pouvoir y croire, la réalisation du phénomène que je venais de solliciter. A peine attendons-nous quelques instants qu'un coup se fait entendre dans la chambre contiguë. « Si c'est le signal pour l'éclair de magnésium » dis-je, « répétez. » Comme la répétition du coup fut faible, la comtesse insista pour qu'il fut donné plus fort, car elle ne lui reconnaissait pas la vigueur habituelle ; un coup formidable cette fois retentit. Quand je fus allé allumer le magnésium je ne vis aucune image devant l'objectif ; la déflagration se produisit et nous entendîmes aussitôt résonner le violon comme si des doigts glissaient sur ses cordes ; puis une silhouette s'approcha de la grande table et nous entendîmes distinctement le bruit du crayon ; le fantôme s'éloigna d'abord, puis s'approcha de la bibliothèque et nous entendîmes qu'on en ouvrait la porte. Ces dames ont dit voir nettement la silhouette de Lemos, que je vis aussi, mais moins bien, à cause sans doute de ma vue qui est mauvaise. Pendant que nous discussions pour savoir si c'était Lemos ou non, la chambre contiguë, par trois fois, s'illumina d'une lumière blanche, très pâle, qui éclaira parfaitement Lemos, ce qui nous permit de le voir parfaitement, près de la bibliothèque. Quelques secondes après, une chose qui en passant frôla le bras de la comtesse, fut jetée sur le dos de la chaise occupée par Mme Pousa ; puis le coup annonçant la fin de la séance fut frappé loin de nous. Voici alors ce que nous constatâmes : une belle rose artificielle, à longue tige, se trouvait sur la chaise de Mme Pousa, derrière elle. Il n'y avait pas de fleurs semblables dans celles disposées dans les vases ; celle-ci était toute fraîche et les autres anciennes. Sur la feuille de papier que j'avais disposée sur la grande table était écrite la phrase suivante : « Tanto amor Ihe consagro » (Tant d'amour je lui consacre) et la signature authentique de Lemos, comme on put le constater en la comparant avec celle que ce personnage avait de son vivant⁹².

⁹² Cf. Madeleine FRONDONI-LACOMBE : *Merveilleux phénomènes de l'Au-delà*. Lisbonne, 1920, p. 59.

Le Dr Abraham Wallace a donné dans le *Morning Post*, la relation d'une expérience qui date de 1920 :

J'étais alors en Californie, dit-il, et j'ai eu là une splendide démonstration avec un médium à ardoises. J'avais acheté une paire d'ardoises et, avant de quitter mon hôtel, écrit une lettre adressée à G. T. un vieil ami médecin, et déjà décédé. La lettre bien scellée, je l'avais fixée entre les deux ardoises étroitement liées l'une à l'autre. Dans cette épître, je disais au mort :

« Cher G. T., si vous ne pouvez utiliser ces ardoises, essayez de vous mettre en rapport avec mon vieil ami William Stead, et peut-être vous aidera-t-il ? »

Les ardoises ne sortant pas de mes mains, même après mon entrée chez le médium, je m'assis à une distance d'environ six pieds de ce sujet, qui, bien entendu, ne toucha pas mon précieux chargement. Je ne sentis aucune vibration, rien qui put m'indiquer qu'une écriture avait été tracée, et cependant, après dix minutes, le médium me déclara, qu'à son sens, il devait y avoir quelque chose, et que je ferais bien de dénouer les ficelles pour voir. J'ouvris donc, et entre les ardoises, je retrouvai ma lettre dont le cachet n'avait pas été rompu. Et sur l'une des ardoises, je trouvai écrite une lettre signée G. T. et sur la seconde ardoise une lettre de William T. Stead.

Dans une lettre adressée au Dr de Schrenck-Notzing, par le Dr Harter, médecin très connu à Vienne, nous lisons ce qui suit :

Une montre appartenant au Dr Holub, et placée sous la table, est portée sur le plateau de celle-ci, sans être endommagée, bien qu'il y eût de forts craquements. Le boîtier apparaît avec un triangle gravé. Le même phénomène se produisit pour mon étui à cigarettes ; la lumière blanche ayant été éteinte, il est éloigné de la table. A la surface interne était gravé un triangle.

Le jour suivant, le Dr Holub plaça sa montre sous la table. Par hasard, il avait gardé sur lui l'étui dans lequel était renfermée la montre en or. Le médium dit : « Donnez-donc la montre dans son étui. » On replace la montre sous la table, dans l'étui. Tout le monde regarde sous la table et observe. Sous les vêtements du médium, apparaissent des moignons de couleur grise, analogues à des mains d'enfants sans doigts. Les objets sont remués. Enfin, un coup annonce que c'est fait. La montre a été sortie de l'étui, la clé est à une certaine distance ; l'étui est ouvert. Sur le couvercle de la montre, est gravé un triangle. Le même phénomène se produisit en même temps sur une broche en or qui appartenait à Mme Holub. Au cours du phénomène, elle sentit gratter à plusieurs reprises sur ses vêtements, et frapper sur son genou. Quelque chose essaya de lui mettre la broche dans la main. Enfin, on trouva celle-ci à côté de Mme Holub, sur le sol, gravée de lignes entrelacées. L'éclairage était suffisant pour permettre de lire. Chacun pouvait se déplacer et changer comme il l'entendait l'angle sous lequel il voyait les phénomènes. Le médium ne donnait jamais d'indications, prenait place à la table, les pieds et les mains en vue. Les objets placés sous la table étaient disposés à l'intérieur d'une surface formée par le large croisillon de la table⁹³.

Au cours des séances données par le médium polonais Jean Guzik, sur les facultés duquel nous

⁹³ Cf. Albert de SCHRENCK-NOTZING : *Les phénomènes physiques de la médiumnité*, p. 234.

aurons à revenir assez longuement plus loin, des manifestations très complexes ont pu être observées, notamment dans le domaine de la médiumnité physique : télékinésies, coups, lumières, voix, matérialisations, etc., et le phénomène de l'écriture directe a pu être également obtenu. Nous nous bornerons à citer un seul exemple qui suffira à montrer la réalité du phénomène.

Nous avons placé sur la table un écran au sulfure de zinc, dont la face lumineuse était tournée contre le plateau de la table.

Dès le début, je vis s'interposer, devant la fente lumineuse qui passait entre l'écran et la table, une masse opaque dont se détachèrent deux doigts. Ceux-ci se saisirent d'un crayon placé sur la table, sur du papier. Un instant après, je vis le crayon dressé, droit, écrivant⁹⁴.

Une communication émanant de nos guides nous avait été donnée quinze jours avant le 13 mars 1926, date de notre séance. Cette communication disait :

« La Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus se manifestera à vous pour impressionner une plaque photographique. Que cette séance soit précédée d'une préparation conforme à la dernière. Apportez-y tout le recueillement, toute la foi... en vue de faciliter la venue de l'Esprit. »

A cette séance du 13 mars, 13 membres se trouvaient présents. La visite de la salle est faite par MM. Duchâtel et Troula, qui signent la plaque destinée à enregistrer la matérialisation.

Une feuille de papier et un crayon sont déposés sur une table. La prière d'usage est ensuite dite. Nous entrons en séance à neuf heures du soir. Obscurité complète, comme d'habitude. La plaque sensible est mise à découvert. Nous percevons de suite une lueur, en haut et à gauche du rideau noir. Cette phosphorescence se déplace d'abord horizontalement, puis plonge à plusieurs reprises sur la table de nos séances.

Des attouchements se produisent alors sur nos mains, avec sensation de voile. Ils sont répétés chaque fois jusqu'à quatre reprises semblables ; tantôt sur une main, tantôt sur l'autre.

Le toucher en est doux et nullement désagréable. La température des doigts est sensiblement égale à la nôtre et la sensation qu'il nous fait éprouver nous donne l'impression d'une main légère. La lueur disparaît pendant une minute, ensuite elle se montre à nouveau vers le haut du rideau noir. Elle est, cette fois, stable. Chacun de nous peut voir à ce moment les effluves qu'elle lance d'arrière en avant, pendant un certain temps.

Ces rayons, que nous avons déjà pu observer au cours de précédentes séances, sont produits pour impressionner la plaque photographique.

Notre lueur, après ces quelques courts moments de stabilité relative, se déplace, et plonge à nouveau rapidement dans tous les sens ; ensuite elle descend sur la table des séances et, à ce moment, nous entendons le bruit d'un crayon qui écrit sur la feuille blanche. Cela dure un instant, puis elle s'élève et redescend ensuite. Le même bruit d'écriture se répète. Ce va-et-vient du crayon lumineux se produit plusieurs fois.

Une accalmie ; puis, dans le silence, le bruit d'un objet qui tombe dans la timbale d'argent, déposée sur la table pour nous avertir de la fin du phénomène, se fait entendre.

Nous sentons ensuite passer devant nous, un violent courant d'air semblable au déplacement d'un corps rapidement entraîné. Il s'accompagne d'une odeur pénétrante de roses.

Encore quelques attouchements, puis notre timbale s'agite. Un intervalle, second tintement... C'est

⁹⁴ Cf. Dr Gustave GELEY : *L'Ectoplasmie et la Clairvoyance*, p. 319.

la fin de la matérialisation.

Nous attendons quelques instants pour la récupération de nos fluides. La lumière donnée, nous constatons, dans notre timbale, l'apport d'une petite statuette en métal, représentant l'Enfant-Jésus de Prague.

Sur la feuille blanche, que nous avons déposée sur la table, se trouvaient écrits les vers suivants :

Que votre âme soit comme une rose
Qu'un Dieu a déposé dans son jardin d'amour.
Son passage est bien court et ne veut autre chose
Qu'exhaler son parfum en s'effeuillant toujours.

Mon cœur est avec vous ; avec vous tous que j'aime.
Il s'effeuille à plaisir de tendresse et d'amour.
Vous donnant mon Jésus, c'est vous donner moi-même.
Il guérira vos maux et toutes vos douleurs.

Nous demandons par le Oui-jà, le résultat de notre séance. Il nous est répondu :

L'Esprit qui s'est communiqué à vous ce soir est celui de la Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus. Elle vous a donné en souvenir l'objet qu'elle possédait lors de son passage sur terre. Il vous servira à la guérison des malades, agissant par ses fluides. Vous le porterez sur vous.

Au développement du cliché, celui-ci nous révéla en effet Sœur Thérèse de Lisieux en mi-corps. Elle porte sur sa poitrine le même petit Enfant-Jésus qu'elle a laissé tomber en apport pendant la séance. En foi de quoi nous avons tous signé le présent procès-verbal.

Fiat-Lux. (Nice)

Mlle Lilian Brooke, de Halifax, était capable de reproduire des portraits artistiques et mystérieux de désincarnés. Plusieurs de ceux-ci ont été publiés naguère par *The Greater World*. L'Esprit-guide de cette personne se servait d'elle, le soir, en état de transe ; elle plaçait alors simplement la main sur une photographie ordinaire, à laquelle se superposait le portrait. Au cours d'une séance donnée en plein jour à la *Greater World House*, en présence de plusieurs personnes, le portrait obtenu fut aussitôt reconnu par Mlle Ethel Bowden, une des assistantes, comme étant celui de sa mère.

Un genre de médiumnité qui s'apparente à celle de Mlle Brooke, s'exprimait, il y a quelques années, chez Mme Ada Lee, à Londres, collaboratrice de M. R. W. Gibson, un médium anglais bien connu. C'est au mois d'octobre 1932, que les contrôles de Mme Lee commencèrent leur travail, en exécutant un portrait sur un morceau de papier ayant appartenu à M. Gibson, et qui avait séjourné pendant quelque temps chez Mme Lee. Ignorant comment le dessin avait été obtenu, et pour tirer, si possible, la chose au clair, ils décidèrent que chacun d'eux tiendrait une enveloppe cachetée, contenant une feuille de papier blanc. Lorsqu'on ouvrit les enveloppes, on trouva cinq portraits dessinés sur la feuille de papier de Mme Lee, alors que celle de M. Gibson était restée vierge.

Les premiers croquis étaient assez pales, mais, au bout de quelque temps, ils devinrent très distincts. Ces portraits n'étaient pas toujours exécutés sur une feuille de papier ou de carton, plusieurs furent donnés sur des tissus (des mouchoirs par exemple). Des impressions très nettes furent également obtenues sur une paire de gants, une assiette en faïence, etc. Il n'y a pas jusqu'à

des serviettes et des taies d'oreiller qui n'aient été utilisées par ces mains invisibles. Une fois, un splendide tableau en couleur apparut sur un morceau de verre ordinaire.

N'ayant pas reçu d'empreintes depuis un certain temps, Mme Lee dit un jour en plaisantant, que son guide était devenu paresseux. Mais lorsqu'elle ouvrit son bloc de papier à lettres, elle y trouva trente figurines sur une seule page, avec cette remarque au haut du feuillet : Je vous prie de ne plus me traiter A nouveau de paresseux !

Les contrôles ayant conseillé d'organiser une séance publique de démonstration, celle-ci eut lieu, en août 1934, à l'*Eglise Spiritualiste de Brixton Hill*, de Londres. La salle était abondamment éclairée. M. Gibson présenta trois blocs de papier à lettres ordinaire qu'il venait d'acheter. Il les fit circuler dans les rangs de l'assistance afin que l'on pût se convaincre que ceux-ci n'avaient subi aucune préparation préalable. Une des feuilles de papier fut enveloppée dans du papier d'emballage sous la surveillance d'un représentant du journal : *The free Press* qui participa aussi à l'apposition de cachets de cire sur le paquet. Un autre témoin impartial qui était également présent, M. Richards, Président de l'Eglise, contresigna le paquet.

Après que Mme Lee debout sur l'estrade, l'eut tenu pendant quelques instants dans ses mains, le paquet fut ouvert, et, à la surprise générale, on y trouva esquissé sur la première feuille du bloc, le portrait dont l'Esprit, par M. Gibson, clairvoyant, venait de donner une description préalable à l'auditoire. Le phénomène fut renouvelé quatre fois de suite, et chaque fois le portrait fut reconnu⁹⁵.

Voici la relation d'une autre expérience qui met bien en évidence les dons de Mme Lee.

Mme Lee nous suggéra de placer une feuille de papier blanc dans une enveloppe, de cacheter celle-ci aussi hermétiquement et aussi abondamment que nous le désirerions et de la lui envoyer. Elle devait la conserver ensuite jusqu'à ce que ses guides lui indiquent de nous la retourner.

Nous prîmes une de nos grandes enveloppes de bureau à entête, mesurant 20/26 centimètres et nous choisîmes trois feuilles de papier blanc, de 45/58 centimètres chacune, mais portant des filigranes différents. Ces feuilles furent pliées ensemble en trois et placées dans l'enveloppe. Celle-ci fut d'abord fermée au moyen d'un ingénieux dispositif métallique. Lorsque la patte d'une enveloppe est rabattue et collée d'une façon normale, il reste toujours un petit espace entre le pli de l'enveloppe et le haut de la patte, qui n'est pas généralement gommée jusqu'en haut. On introduit alors le côté recourbé d'une petite pince dans une de ces ouvertures ; avec l'autre extrémité de la pince, on applique de l'extérieur une agrafe métallique munie de six pointes acérées, de telle sorte que ses dents pénètrent dans l'enveloppe et s'aplatissent de l'autre côté en rencontrant la pince qui y est cachée. De cette façon, la patte de l'enveloppe se trouve solidement fixée au recto et il est impossible d'arracher l'agrafe dont les pointes ne peuvent plus être redressées.

Nous eûmes donc recours à ce procédé pour obstruer les deux extrémités de l'enveloppe, puis nous la cachetâmes abondamment à la cire, en nous servant d'une vieille bague en or recouverte d'inscriptions en relief et appartenant à Mlle Moyes. Le paquet fut ensuite emballé dans une solide boîte en carton et expédié par la poste à Mme Lee, qui, il faut le noter, n'était pas présente pendant que M. Aeschmann, Mlle Moyses et M. Hillyard préparaient l'enveloppe d'expérience.

Six ou huit semaines s'écoulèrent ensuite. Le 9 avril, Mme Lee nous écrivit :

« Ce n'est qu'aujourd'hui que je sens que votre paquet est prêt. Il porte la prière suivante : Veuillez l'expédier immédiatement ; c'est pourquoi je m'empresse de le faire. Je vous ai fait beaucoup attendre, mais vous remarquerez que je n'ai pas la possibilité de contrôler ce qui se passe de l'autre côté. Je vous serais très reconnaissante de bien vouloir me faire savoir ce que

⁹⁵ Cf. *The Greater World*, 1934.

vous aurez trouvé à l'intérieur. »

Après l'arrivée du facteur, le paquet fut soigneusement ouvert par M. Aeschimann en présence de quelques autres personnes. Entre deux couches de ouate, nous trouvâmes une grande enveloppe, fermée par cinq gros cachets et ne portant aucune inscription ni d'un côté ni de l'autre. Nous l'ouvrîmes et en retirâmes notre propre paquet. Un examen minutieux nous révéla que notre emballage était absolument intact et que tant le papier que les agrafes métalliques et les cachets, étaient en parfait état.

De chaque côté de l'enveloppe nous trouvâmes, dans un coin, le portrait d'un visage souriant. Mais, à l'heure actuelle nous n'avons pu encore identifier ces deux Esprits. Nous pûmes aussi remarquer, de chaque côté, des phrases écrites à l'envers, qui furent déchiffrées à l'aide d'un miroir. Sur le dos de l'enveloppe, en plusieurs endroits, nous lûmes :

« Nous nous excusons de notre retard, mais nous n'avons pas encore pu obtenir l'entité ; peut-être un peu plus tard. Veuillez l'expédier immédiatement. »

Presque tout le reste de l'enveloppe était occupé par la citation suivante :

« Ils vous disaient qu'au dernier temps il y aurait des moqueurs, marchant selon leurs convoitises impies ; – ce sont ceux qui provoquent des divisions, hommes sensuels n'ayant pas l'Esprit. – Pour vous, bien-aimés, vous édifiant vous-mêmes sur votre sainte foi, en priant par le Saint-Esprit, maintenez-vous dans l'amour de Dieu, en attendant la miséricorde de Notre Seigneur Jésus-Christ pour la vie éternelle. »

Inde.

La citation est tirée de l'Épître de Jude, versets 18-21. Dans la marge du message on distingue le nom de Fanny Aeschimann : c'est le nom de la mère de M. Aeschimann, une suisse qui mourut il y a quelques années.

On procéda alors à l'ouverture d'une des extrémités dont le contenu fut minutieusement examiné. À l'extérieur de l'une des trois feuilles pliées, nous trouvâmes un dessin, haut d'environ un pouce, remarquablement bien exécuté, et représentant un homme âgé. Ce portrait fut identifié. En défaisant le premier pli, nous découvrîmes ensuite une sorte de tache informe, qui semblait avoir été mouillée, d'environ un pouce carré et légèrement teintée de rose. Il est probable que le guide avait tenté d'exécuter un portrait en couleur, mais sans y parvenir parfaitement.

Nous défîmes le deuxième pli, sans rien y trouver, mais une fois complètement dépliée, la première feuille nous apparut portant le portrait très net d'un homme, haut de deux pouces, et deux esquisses inachevées de même grandeur. Ce qu'il y a d'extraordinaire à ce portrait, c'est que la partie inférieure du visage de cet homme se trouve au haut d'une page pliée et que l'autre moitié apparaît de l'autre côté du pli, par conséquent du côté opposé du papier ! Et cependant, la forme de la tête est parfaite et le dessin ne présente aucune solution de continuité, se continuant même sur le pli du papier.

Le deuxième feuillet était demeuré vierge, sauf une petite tache indistincte qui ne s'y trouvait pas précédemment.

Mais quand la troisième feuille de papier fut ouverte, des cris d'admiration s'échappèrent de nos lèvres, car nous n'avions pas moins de sept portraits, vivants et souriants devant nous ! Trois d'entre eux représentaient de jeunes garçons et le plus grand un vieux monsieur. Mais qui pouvait-il bien être ? Ses traits nous semblaient familiers, mais aucun de nous ne put l'identifier.

Le 11 avril, Mme Lee nous écrivit les lignes suivantes :

Je suis entrée en communication avec mes guides et ils m'ont autorisée à vous communiquer des détails au sujet de votre paquet cacheté. Le 4 avril, ils m'ont fait savoir, par le moyen de l'écriture

automatique, que le paquet était prêt. Néanmoins, je ne pus le retrouver, et m'en inquiétai pendant un moment, craignant qu'il ne fût perdu ; mais je me rendis soudain compte qu'il avait sans doute dû être dématérialisé, les Esprits ayant déjà employé cette méthode avec d'autres documents. Le 9 avril, j'étais à la maison, occupée à regarder des échantillons de papiers peints, cherchant un modèle pour faire retapisser ma chambre. J'avais parcouru déjà une fois le catalogue d'un bout à l'autre, en le regardant une deuxième fois, j'y trouvai votre paquet, dissimulé entre deux pages.

Je sursautai en l'apercevant car il semblait impossible qu'un paquet aussi encombrant ait pu être placé là sans que je m'en aperçoive. Il est évident que les guides l'avaient mis à un endroit où je ne pouvais manquer de le voir puisque, aussitôt après avoir choisi mon papier, je devais sortir et ne plus rentrer à la maison ce jour-là.

Le vendredi 20 avril, Mme Lee et M. Gibson vinrent, le soir, au Sanctuaire du *Greater World* pour voir les dessins. Le clou de l'exposition fut naturellement le portrait du vieillard. M. Gibson émit la supposition qu'il représentait le général William Booth. Quelqu'un d'autre trouvait qu'il ressemblait à Sir Oliver Lodge. (Il est fréquemment arrivé que Mme Lee obtienne le portrait d'une personne incorporée.)

Quelque Esprit ami pourrait-il peut-être nous éclairer à ce sujet ? Nous décidâmes d'avoir recours pour cela à l'écriture automatique, forme de médiumnité souvent employée par M. Gibson. Son guide, l'Esprit d'un certain A. Collyer, s'était déjà souvent manifesté précédemment dans un état de conscience normale du médium. Il a déclaré avoir été tout simplement un mécanicien ordinaire. Une autre fois, il écrivit, par l'intermédiaire de M. Gibson, que son corps était enterré dans un certain cimetière de Newcastle-on-Tyne, où l'on trouverait facilement son nom, ce qui fut fait.

Collyer était prêt à nous aider. « Que voulez-vous savoir ? » écrivit-il très rapidement. Nous lui demandâmes qui était ce vieillard, et sans hésitation aucune, il répondit : « William Morris, l'écrivain ; son anniversaire a été célébré il y a à peine trois mois⁹⁶. »

Le médium de nationalité allemande Maria Silbert, connue comme un puissant médium à effets physiques, avait comme guide principal un désincarné : le Dr Franciscus Nell, qui excellait dans le phénomène des apports. L'une de ses plus curieuses démonstrations consistait à graver son nom dans des étuis à cigarettes en métal ou dans le boîtier des montres. Nous avons eu l'occasion d'examiner une montre à l'intérieur de laquelle se trouvait gravé le mot Nell, et qui appartenait au guérisseur tchécoslovaque Koci, lequel se portait garant de l'authenticité du phénomène. Le Professeur Paul Sünnner qui assista à de nombreuses séances avec Maria Silbert, durant lesquelles les mains du médium restaient visibles sur la table, put observer plusieurs fois le phénomène suivant : alors que l'objet était tenu sous la table, des mots ou des chiffres y étaient gravés ; des additions furent faites dans l'étui à cigarettes du Dr Sünnner, sur sa demande⁹⁷.

En février 1937, par la médiumnité de Mme Gal, à Nice, Mme L. Maine-Edwards avait obtenu,

⁹⁶ Cf. *Le monde supérieur*, nos 2 (février) et 9 (septembre) 1934.

⁹⁷ Cf. *Revue spirite*, novembre 1936, p. 507.

admirablement modelée dans un nuage de substance ectoplasmique, une tête de Richard Wagner ; puis, à quinze jours de là, la signature du grand compositeur précipitée sur une plaque photographique exposée en présence du médium.

Ces deux marques d'amitié du Maître, adressées à une talentueuse exécutante de ses œuvres, devaient être suivies d'un troisième phénomène non moins remarquable, et que relate comme suit Mme Maine-Edwards :

Il m'avait été annoncé par mon guide White-Wing, au moyen de l'écriture automatique, que le grand Maître Richard Wagner était prêt à me donner une nouvelle marque de son amitié. Par conséquent, Mme Gal et moi, nous prîmes place devant une table, en pleine lumière, attendant les instructions.

Mon guide nous invita à nous munir d'une feuille de papier à musique. Au milieu d'une demi-douzaine de feuilles vierges, j'en choisis une ; puis, sur son indication, nous plaçâmes nos mains par-dessus. Après avoir senti quelques fortes vibrations, nous retirâmes nos mains ; deux mesures de musique, écrites d'une façon claire et nette, avait été tracées sur la feuille : il nous fut facile de constater qu'elles appartenaient à Lohengrin, et reproduisaient les deux premières mesures de la marche nuptiale⁹⁸.

... Je dis un soir à une jeune amie, déprimée et soucieuse sur l'avenir de ses enfants et sur les décisions à prendre à leur égard : « Essayons par la table d'obtenir une réponse. » A peine nos mains furent-elles posées sur le guéridon, celui-ci se mit en branle à travers la chambre, et ma jeune compagne s'affalait dans un fauteuil, en proie à des spasmes qui m'effrayèrent. Je pris peur, et ayant réussi à la rappeler à l'état normal, je lui dis qu'il y avait peut-être un moyen moins violent pour elle d'obtenir une réponse, en mettant le soir, en se couchant, une feuille de papier et un crayon sur sa table. Je ne l'avais jamais essayé, mais je l'avais entendu dire...

Déjà le lendemain soir elle essayait ce procédé, et le lendemain matin, son jeune fils, en allant à l'école, frappait à ma porte et me tendait le papier placé la veille à côté du lit de sa mère. Avec la plus grande stupéfaction, j'y reconnus l'écriture et la signature d'un officier français, tombé à Verdun, deux ans auparavant.

Plus de cent-cinquante messages furent ainsi reçus par écriture directe⁹⁹.

L'impossibilité dans laquelle nous nous sommes trouvés, depuis le début de la guerre, de rester en contact avec divers cercles d'études étrangers, ne nous a pas permis d'obtenir des observations récentes se rapportant au phénomène de l'écriture directe, c'est la raison pour laquelle nous avons dû faire état surtout de relations remontant à une époque assez lointaine, mais ceci n'enlève rien à la valeur des faits observés.

Il en a été de même pour les manifestations diverses dont nous parlons dans cet ouvrage, et dans celui qui lui fera suite.

⁹⁸ Cf. Bulletin de Fiat-Lux. Nice, nos nov. et déc. 1938.

⁹⁹ Nous devons cette relation à Mme. G. A.

Chapitre VII - la voix directe

Dans les séances expérimentales au cours desquelles sont produits les phénomènes physiques de la médiumnité : coups frappés, typtologie, télékinésies, lumières, lévitations, apports, écriture directe, matérialisations, etc., on obtient parfois aussi ce que l'on appelle la voix directe (ou indépendante).

Le phénomène consiste en ceci : une, ou plusieurs voix se font entendre, qui semblent provenir du cabinet médiumnique, du plafond, du plancher, des murs, ou mieux encore, d'un point quelconque de l'espace.

Ces voix, aux intonations différentes, de volume variable – du simple chuchotement à la voix forte et pleine – s'expriment en plusieurs langues, s'adressent à tel ou tel assistant, questionnent et répondent, parlent de faits intimes, rappellent des choses totalement oubliées des personnes présentes, semblent, parfois, connaître l'avenir ! Ces voix prétendent appartenir à des désincarnés : elles donnent des noms, des adresses, enfin, elles paraissent provenir d'intelligences lucides, pour lesquelles maints détails de notre vie la plus intime semblent n'avoir pas de secrets...

Le plus généralement, la production de ces voix s'accompagne de luminosités : étoiles, points, disques, sphères, se déplaçant dans l'espace, ainsi que nous avons pu le constater très nettement au cours de séances données à Nice, avec Mme H. Gal. Comme tous les phénomènes de la médiumnité physique, la production des voix directes reste liée à la présence de l'ectoplasme produit par le médium ou les assistants ; en sorte que le phénomène est d'autant plus marqué et de plus longue durée que l'abondance de la substance ectoplasmique est plus grande.

Dans le but de donner à la voix une force accrue, on dispose généralement dans la salle des séances un mégaphone, sorte de trompette destinée à amplifier les sons. Celle-ci est alors mise en mouvement par les communicants invisibles qui l'orientent de telle façon que le pavillon de l'instrument se trouve placé en face de la personne à qui le message est destiné.

Les relations qui vont suivre montrent par ailleurs que la voix directe a été obtenue dans des conditions qui ne permettent plus de douter de la réalité du phénomène.

Nous reçûmes l'invitation de prendre part à une séance chez M. et Mme Newman qui avaient alors en séjour Mme Maud Lord, dont la médiumnité était assez particulière.

Mme Lord place les assistants en cercle, chacun tenant les mains de son voisin. Elle s'assied alors sur une chaise, au centre du groupe, frappant des mains d'une façon continue afin de prouver qu'elle n'a pas changé de position. La séance a lieu dans l'obscurité et les manifestations consistent en voix directes, que chacun peut entendre. Par ce qu'ils vous disent, vous pouvez juger de leur identité et de leur véracité...

Aussitôt que la séance de Mme Lord fut organisée, je l'entendis s'adresser à différentes personnes de la société leur disant qui se tenait à côté d'elles ; je les entendis poser des questions ou tenir une conversation avec des créatures qui m'étaient invisibles. Le temps passait et je croyais que je serais tenue en dehors des privilégiés ; quand j'entendis une voix, près de mon oreille, dire : « Arthur » ! Au même moment, la voix de Maud Lord s'adressa à moi, disant : « que la dame au chapeau de velours marron avait un monsieur, debout près d'elle, nommé Arthur, qui souhaitait

être reconnu ! » J'étais la seule dame présente portant un chapeau de velours de cette couleur ; bien que je ne puisse me rappeler aucun ami défunt du nom d'Arthur, pouvant désirer communiquer avec moi. Aussi, dis-je : « Je ne connais personne de ce nom dans le monde des Esprits. » Maud Lord répliqua : « Eh bien ! en tout cas, lui vous connaît... » Quelques minutes de plus passèrent quand je me sentis touchée au troisième doigt de la main gauche ; puis la voix parla de nouveau et dit : « Arthur, l'amour d'Arthur ! L'avez-vous tout à fait oublié ? » Cette action réveilla mon souvenir ; je m'exclamai : « Oh ! Johnny Cope, est-ce vous ? » Pour expliquer ceci, je dois dire que lorsque je fus dans l'Inde, en 1854, Arthur Cope, des Lanciers, était un des passagers du même steamer ; quand nous atterrîmes à Madras, il me fit présent d'une bague avec un diamant, que je portais précisément ce soir-là ; mais nous ne l'appelions jamais que par son sobriquet : Johnny, de sorte que son véritable prénom avait tout à fait glissé hors de ma mémoire¹⁰⁰.

Ma sœur Blanche demeurait à Bayswater, chez moi. Elle était très sceptique au sujet des Esprits ; je priai Mlle Showers de vouloir bien nous donner une séance, ce à quoi elle consentit aimablement. C'était une concession peu usitée de sa part, par ce que, à la suite d'accidents ou scandales qui s'étaient produits avec des médiums que l'on avait retenus violemment, sa mère s'opposait naturellement à ce qu'elle eut des réunions n'importe où, en dehors de leur cercle. Mme Showers amena elle-même sa fille dans mon salon. Nous n'avions fait aucun préparatif pour la séance, à l'exception d'un rideau suspendu à l'ouverture de la porte-pliante entre le studio et la salle à manger ; j'avais placé devant cette porte une lourde table à écrire chargée de livres et de bibelots pour rendre la garantie plus sûre. On se réunit d'abord dans le salon au-dessus, où se trouvait un piano. Les lampes éteintes, Mlle Showers s'assit devant l'instrument et joua l'accompagnement d'une mélodie très simple : « Elle dort sous le saule. » Quatre voix, tantôt séparées, tantôt ensemble, se mariaient à la sienne. L'une, celle d'un baryton, ressemblait à celle de Peter (un des contrôles) ; la seconde de Lenore ; la troisième, une basse profonde, était celle d'une influence qui s'intitulait : le Vicaire de Croydon ; elle émettait un son gras, onctueux, plein d'affection ; la quatrième fêlée, chevrotante, mezzo-soprano, venait d'un autre Esprit nommé : L'abbesse. C'étaient les voix, nous dit Mme Showers, qui, autrefois, suivaient sa fille, un peu partout, dans leur maison du Devonshire, et qui valurent à son enfant, sa peu enviable notoriété. Les quatre voix se distinguaient parfaitement entre elles, parfois se mêlant d'une façon risible, se donnant des crocs-en-jambe, qui transformaient ce chant en une véritable cacophonie, au sujet de laquelle, chacun des chanteurs mettait la faute sur le compte de son voisin ! Le vicaire de Croydon avait besoin d'être sollicité plusieurs fois avant qu'on pût le décider à exhiber son talent ; mais une fois qu'il avait commencé, il était difficile de l'arrêter, de sorte que l'Abbesse se plaignait toujours qu'on ne lui permit pas de chanter les solos. Un tout petit enfant vint dire des airs de babies d'une voix grêle, puérile, tremblante ; elle était aussi très timide ; on l'entendait rarement en comparaison des autres. Tout cela ventriloquisme entends-je quelques-uns de mes lecteurs s'écrier !... Si c'eût été le cas, Mlle Showers aurait pu faire une fortune en s'exhibant en public. J'ai entendu les meilleurs ventriloques du monde ; jamais il n'y en eut qui fussent en mesure de produire quatre voix simultanément¹⁰¹.

¹⁰⁰ Relaté par Mme Florence MARRYAT dans : *Il n'y a pas de mort*, p. 432, édit. franç.

¹⁰¹ Relaté par Mme Florence MARRYAT dans : *Il n'y a pas de mort*, p. 195, édit. franç.

M. Edith Fisher, secrétaire du *Psychical Research Institute*, rend compte d'une séance où intervint le médium réputé Mme Annie Brittain. Dix-sept assistants étaient présents ; les faits se produisirent dans une chambre éclairée à la lumière rouge, chaque personne étant visible. Une trompette était placée debout au centre du cercle. Après le chant, on fit le plus complet silence, car le contrôle de Mme Brittain se proposait de tenter la production de phénomènes sans l'auxiliaire de la boîte à musique, et sans qu'il y eût le moindre bruit.

Cinq minutes s'étaient écoulées lorsqu'on observa des mouvements de la trompette, mais comme ils étaient de peu d'ampleur, on demanda si la lumière n'était pas trop vive. Le contrôle Aigle-Blanc, frappa trois coups, signal convenu pour oui. L'éclairage fut donc quelque peu réduit, et la trompette, encore visible, se déplaça de façon plus appréciable. A la vue de tous, elle en vint à flotter à la hauteur des visages des assistants, pendant environ deux minutes, puis elle redescendit doucement jusqu'au sol. Puis les mouvements se succédèrent avec une extrême rapidité. La trompette vola au-dessus du cercle des témoins, toucha quelques-uns d'entre eux, soit en les caressant, soit en les frappant sans douceur. Pendant que se prolongeait ce phénomène, des formes vaporeuses étaient suspendues devant le cabinet noir dont les rideaux s'agitaient, et plusieurs personnes se sentirent touchées par des mains. Une dame assise près du médium, fut saisie fortement par trois fois. Des coups se firent entendre en ce moment dans le cabinet vide, car Mme Brittain avait refusé d'y entrer et se tenait à deux pieds au moins de l'ouverture des rideaux. La séance dura une heure et demie, et prit fin lorsque le contrôle fit entendre les neuf coups qui signifient : assez¹⁰².

Nous avons entendu simultanément six voix. Deux Esprits dialoguaient dans une langue qui nous était complètement inconnue, et un troisième se manifesta qui dit : « Entendez-vous ceux qui parlent ? » Je répliquai : « Très clairement, mais je ne comprends pas un mot. » « C'est logique, reprit l'Esprit, ils parlent une ancienne langue égyptienne, perdue aujourd'hui. » L'un des Egyptiens s'exprimait d'une voix sonore et profonde, et l'autre répondait avec un timbre manifestement féminin. A un moment, un ami que j'avais invité à la séance, et qui, peu d'instant auparavant, avait reçu de l'au-delà, des preuves d'identité tout à fait remarquables, dit à ma femme : « N'est-ce pas extraordinaire ? Avez-vous entendu ce que cet Esprit m'a dit. » « Parfaitement, mot par mot. » Donc, en cet instant, six voix se faisaient entendre : celle des deux Esprits dans leur langage énigmatique, celle du troisième interlocuteur qui attirait mon attention, celle de mon ami, celle de ma femme et la mienne¹⁰³.

Audition de trente Esprits différents conversant sur divers sujets. Beaucoup d'assistants étaient, pour la première fois, présents à une séance de voix, et entièrement inconnus du médium. Les voix variaient de hauteur, depuis la basse la plus male jusqu'à la voix la plus fraîche d'enfant, soit pour le chant, soit pour la parole, et à bonne distance du médium. On entendait parfois deux, trois Esprits, ou même davantage, s'exprimant ensemble et, à l'occasion, lorsque le médium parlait à

¹⁰² Cf. Revue spirite, novembre 1923, p. 515.

¹⁰³ Cf. Revue spirite, mars 1924, p. 134. (Relaté par M. R. H. SAUNDERS.)

un témoin. Des Esprits indiquèrent le lieu où reposaient leur corps, après plusieurs recherches infructueuses faites par les vivants. Il arrivait que les voix fussent entendues en pleine lumière, mais elles étaient généralement plus fortes dans l'obscurité. Les Esprits se manifestaient souvent par le truchement de plusieurs médiums. Avec des médiums parlant uniquement anglais on obtenait des voix s'exprimant en grec ancien et moderne, latin, français, hollandais, italien, russe, serbe, gaélique, hindoustani, gurkanli et égyptien. En même temps que les voix se faisaient entendre, étaient tracées des écritures directes, les mains matérialisées étant visibles dans un rayonnement de lumière astrale. On vit aussi des mains matérialisées prendre des fleurs dans un vase et les distribuer aux assistants. Enfin, les voix répondaient fréquemment et clairement à des questions posées mentalement¹⁰⁴.

M. Clive Chapman, rédacteur en chef d'un journal néo-zélandais, a expérimenté avec sa nièce, Mlle Pearl Judd, qui s'est révélée un excellent médium. Après avoir obtenu des communications d'une fillette Dorothy morte à l'âge de cinq ans, elle produisit, en pleine lumière du jour, le phénomène des voix directes.

Par ce moyen, Charlie, Betty, Nellie, devinrent les Esprits les plus familiers du cercle. Les voix étaient renforcées par l'emploi de trompettes acoustiques, comme cela se fait en divers pays.¹⁰⁵

Avec George Valiantine, un spécialiste des voix directes, celles-ci se font entendre cependant que le médium poursuit sa conversation particulière. Parfois plusieurs voix simultanées sont perceptibles, qui s'expriment en langues différentes. Ainsi avec M. Dennis Bradley, on entendit, en même temps : Pat O'Briens qui parlait irlandais ; Hawk Chief qui parlait un dialecte indien ; Barnett qui parlait écossais ; Caruso qui parlait italien ; Kokum en dialecte indien ; une voix en allemand ; une voix en espagnol ; Bryans en russe.

Ces voix jaillissent de tous les coins de la salle de séances, tantôt au plafond, tantôt à ras de terre. Elles traitent des sujets les plus variés et les plus élevés¹⁰⁶.

Grâce à l'amabilité de M. Figner, dit le Dr Canuto Abreu, directeur de la revue *Metapsiquica* de S. Paulo, nous eûmes la joie d'assister aux séances données par le médium Valiantine. Nous y avons obtenu une des plus grandes preuves qu'il nous fut donné de rencontrer, qu'il existe des Intelligences invisibles et que celles-ci peuvent, en certaines conditions, se manifester avec la voix humaine. Cependant que Valiantine parlait en anglais, dans un coin de la salle, dans un autre angle de la pièce, par le truchement d'une trompette, un Esprit parlait français et en même temps, une autre voix s'entretenait avec nous en portugais, dans la partie opposée de la salle¹⁰⁷.

¹⁰⁴ Cf. Revue spirite, avril 1924, p. 172. (Relaté par M. H. SAUNDERS.)

¹⁰⁵ Cf. Revue spirite, décembre 1929, p. 558.

¹⁰⁶ Cf. Revue spirite, mars 1929, p. 130.

¹⁰⁷ Cf. *Revue spirite*, juin 1937, p. 263.

Se trouvant à New-York, le Dr Neville Whyman, professeur à l'Université d'Oxford et polyglotte distingué (Il connaît plusieurs langues) fut invité à assister à une séance donnée avec le médium Valiantine.

Celui qui vint m'inviter, dit-il, m'expliqua qu'une des voix parlait dans une langue ignorée de tous les assistants et que ma présence était désirée afin que je puisse me prononcer sur la valeur de la communication.

Bien que doutant quelque peu des faits qui m'étaient rapportés, je me rendis à l'invitation. Tout d'abord, plusieurs voix se manifestèrent les unes après les autres, s'exprimant en anglais avec les auditeurs et faisant allusion à des faits tellement intimes, que je me sentis confus, ayant l'impression de faire figure d'intrus.

A un moment, on entendit une voix robuste qui prononça le nom de Cristo d'Angelo, avec l'accent italien. Ensuite, la même voix commença à s'exprimer dans un parfait idiome italien. Je ne parle pas cette langue, mais je la comprends très bien. Le communicant s'adressa à moi en ces termes : « Dites à la Signora X (présente à la séance) qu'elle ne tient pas sa parole d'apprendre suffisamment d'italien pour converser avec moi dans cette langue ; elle continue à me répondre en espagnol, et cela m'embarrasse. » D'autres voix suivirent s'exprimant en anglais. Puis, à l'improviste, sortirent des ténèbres des sons étranges, pressés, stridents, qui, par la pensée, me transportèrent en Chine. C'était le son d'une flûte chinoise, plutôt mal jouée. Il arrive fréquemment dans le Céleste empire de rencontrer ces joueurs de flûte que l'on ne trouverait nulle part ailleurs. Ensuite, je perçus une voix de basse profonde qui prononça distinctement : « K'ung-gu-T'zu. »

Dans la prononciation de cette parole je relevai des inflexions de voix révélant la plus haute considération. Ce nom d'ailleurs est le nom oriental qui correspond à Confucius et qui est plus encore un titre qu'un nom. Il signifie : le grand Maître des philosophes : K'ung. La famille des K'ung existe toujours en Chine et les descendants du réputé philosophe, depuis plus de deux mille ans, reçoivent encore une pension du gouvernement chinois.

Le fait le plus surprenant n'est pas d'avoir entendu nommer Confucius, mais que ce nom ait été prononcé correctement, plus spécialement la syllabe finale T'zu ou T'ze très difficile à articuler et qui ne peut être rendue par des lettres anglaises.

« Qui es-tu ? » demandai-je ; et la même voix me répondit avec impatience : « K'ung-gu T'zu. » L'idée qu'il était Confucius ne m'était pas venue à l'esprit. Je supposais au contraire me trouver en présence de quelqu'un qui désirait discuter avec moi de la vie et de la philosophie du grand penseur chinois.

Décidé à élucider le mystère, et faisant usage du cérémonial chinois, je poursuivis : « Peux-tu me dire quel était ton nom personnel ? » La réponse fut : « K'iu. » Ce qui est vrai ; mais le nom est connu des Orientalistes. Toutefois, cette réponse, sans être concluante, était intéressante. « Peux-tu me dire quel était ton nom populaire, alors que tu avais quatorze ans ? » La réponse vint correctement, proférée avec les intonations et inflexions chinoises. Il est à noter que ce nom est connu de bien peu d'Orientalistes.

Sachant que certaines des poésies classiques données ou publiées par lui-même sont obscures pour les lecteurs modernes, j'en fis l'observation à mon interlocuteur. La voix demanda que je spécifie quelques-unes de ces obscurités, s'offrant de les dissiper. Je pris la poésie des Shih K'ing qui est la plus obscure de toutes et la récitai. Immédiatement la voix, avec des inflexions chinoises parfaites, me récita la poésie telle qu'elle est connue, puis, après une pose de quinze secondes, me la récita de nouveau dans la version correcte, laquelle lui conférait une autre signification.

Ceci dit, la voix demanda : « A présent que je l'ai corrigée, en comprends-tu le sens ? »

Afin de pouvoir transcrire cette version, je fis répéter lentement la poésie, puis j'obtins ensuite de l'entité communicante diverses explications sur des passages obscurs.
Par la suite, j'assistai encore à d'autres expériences non moins concluantes¹⁰⁸.

Le marquis de Centurione ayant perdu son fils, fut amené à lire un ouvrage de D. Bradley, qui le décida à organiser des séances à Londres, avec George Valiantine : par ce médium qui ignore totalement l'italien, son fils se manifesta et parla italien. Bradley ayant remis au marquis une trompette en aluminium, le marquis organisa en son château de Millesimo (Italie), des séances avec sa femme, M. et Mme Rossi, et quelques autres personnes.

Voici quelques notes sommaires concernant les séances de juillet et août 1927 :

23 juillet 1927. Voix directes en anglais et en italien, avec prophéties qui se sont réalisées ; manifestation de la mère d'Ernest Bozzano, par voix directe.

24 juillet 1927. Voix du général espagnol de Navarram, inhumé dans la chapelle du château de Millesimo.

26 août 1927. Voix directes d'une châtelaine de Millesimo, de Rabelais, d'Eusapia Paladino, en français et en italien.

27 août 1927. Dialogue en latin avec une voix qui dit être celle du général Beaumont de Navarre, tué à la bataille de Cosséria en 1576.

En 1928, les séances furent reprises avec des résultats très remarquables.

Séance du 17 mai 1928 (dans le palais du Marquis, à Gênes).

Présents : Marquis et marquises C. S.; les époux Rossi, Mme Gwendolyn Hack, Ernest Bozzano.

Trois disques de gramophone sont exécutés sans que le pavillon de l'appareil fasse le moindre mouvement, puis un vent froid, très sensible, circule parmi les expérimentateurs. Mme Fabienne Rossi annonce que l'on passe et repasse sur sa tête et sur son dos quelque chose qui lui suggère l'idée d'un châle à longues franges. Sur la tête de M. Bozzano, un grand rameau à feuilles pointues se fait sentir. Enfin, une main se pose légèrement sur sa tête. A peine a-t-on énoncé ces diverses impressions que la trompe du gramophone se soulève, s'avance, et la voix de Cristo d'Angelo annonce :

– Derrière- toi (Bozzano) se trouve ta mère. Elle a une communication importante à te faire, mais il faut attendre qu'un peu de force soit réunie.

M. Bozzano fait remarquer que sa défunte mère portait toute l'année un châle de fine laine, noir et rouge, largement frangé, qu'il conserve comme une relique : ceci au sujet de la sensation d'une frange éprouvée par Mme Rossi. Cinq minutes s'écoulent sans manifestation.

– Un peu de patience, dit l'entité, nous sommes en train de rassembler des forces pour la manifestation de la mère d'Ernest Bozzano.

En effet, le pavillon s'élève vers celui-ci qui reconnaît une voix chère, mais faible et inintelligible. L'Esprit-guide lui répète le message maternel, trop personnel pour être transcrit. Au cours de cette séance, le père de la Marquise Luisa se manifeste par simple contact de mains. Mme Hack accuse également être touchée par une main. Ce furent, ensuite, des coups frappés fortement sur le couvercle du gramophone et, enfin, la manifestation de la mère de la marquise, s'intéressant vivement aux études d'un jeune neveu.

¹⁰⁸ Cf. *Psychic Science*, juillet 1927 et *Light*, janvier 1928, et Conférence de WHYMANT, au *National Laboratory of Psychical Research*, décembre 1927.

Brusquement l'Esprit-guide informe par la voix directe, que l'on manque de force par cause de l'indisposition du médium dont le système nerveux est déprimé.

Séance du 7 juillet 1928 (au château de Millesimo).

Présents : Marquis et marquise C. S., M. et Mme Rossi, l'avocat Tullio Castellani, M. Arrigo Passini, Mlle Chiappini, M. Ernest Bozzano.

M. Rossi prend place près du gramophone. La marquise Luisa écrit au fur et à mesure le déroulement des phénomènes.

On éteint les lumières et l'on met en marche l'instrument. Au troisième disque, un souffle de vent glacé d'une force insolite et venant de tous les côtés, de face, de flanc, sur les épaules, devient finalement vertigineux. On perçoit alors une sorte de tintement métallique, tels les anneaux d'une chaîne s'entrechoquant.

Au quatrième disque, les pavillons lumineux placés au milieu du cercle, remontent, décrivent des cercles, puis retombent sur le tapis. Mme Chiappini est touchée deux fois à la tête. L'avocat Castellani est touché à son tour et la marquise est heurtée au côté droit. Mme Rossi se sent caressée sur les cheveux. Alors la voix de l'Esprit-guide se fait entendre : « Il n'y a plus de force physique, bonsoir à tous... »

Cependant l'état du médium n'est pas parfait. Seul l'Esprit-guide pourra se manifester, à l'exclusion des entités isolées.

A la demande posée : « Peux-tu nous indiquer quelqu'un qui pourrait se substituer à notre médium ? » Cristo d'Angelo répond avec emphase : « Personne ! Personne ! Nous ferons notre possible pour faire parler Eusapia Palladino avec Bozzano. Ayez patience et rassemblons la force. » Puis après quelques instants, le guide ordonne aux auditeurs de se boucher les oreilles, Eusapia devant dire des choses fort délicates au professeur Bozzano.

Ainsi fut fait, et une longue conversation s'engagea ; mais Bozzano ne put saisir toutes les phrases et le guide dut les lui répéter. Peu après, Bozzano sent la caresse d'une main : « C'est ta mère qui te caresse et t'envoie sa bénédiction. »

A la fin de cette mémorable séance Cristo d'Angelo annonça la venue d'un homme d'armes, prisonnier de guerre de Charles-Quint.

En effet, les assistants perçurent un tintement métallique en même temps qu'un corps dur sonnait sur le pavé, telle la pointe d'un bâton.

Séance du 8 juillet 1928 (au château de Millesimo, même assistance).

Les deux trompes acoustiques, recouvertes de teinture lumineuse, sont placées au centre du cercle. Après les mêmes préliminaires que pour la séance de la veille, et le même souffle glacé, une nouvelle entité se manifeste par la voix directe. C'est l'Esprit-guide Bert-Everatt. « Good evening Souls » dit la voix qui semble provenir d'un angle du plafond.

Mme Rossi à la sensation d'une forme matérialisée auprès d'elle. Divers assistants sont touchés par un objet qui rend le bruit d'un tambourin. On questionne alors l'Esprit-guide Cristo d'Angelo qui se manifeste alors en saluant les assistants...

Les cornets acoustiques se sont retirés dans un angle ; soudain du centre même du cercle, sort une voix suave semblant venir du sol et qui s'exprime en dialecte vénitien. Voix déjà connue des expérimentateurs, puisque le même personnage se manifesta à la dernière séance de l'année précédente : « Buona sera, Signori. »

La marquise reconnaît l'entité comme étant Pie X. Déjà le matin elle avait reçu la prémonition de cette venue. « Je suis Bepi, certes. Je suis heureux de vous voir. Je vous donne ma bénédiction. » Et une preuve lui étant réclamée, l'entité demande quelques minutes pour aller chercher

l'aspergès avec lequel il bénira l'assistance. Peu d'instant après, on sent dans l'air le mouvement d'un goupillon qui, après la cérémonie, tomba sur le sol.

« Saint-Père, prie la marquise, donnez-nous quelques conseils. » Mais la manifestation est terminée. Le vent souffle en trombe. Les pavillons reviennent au centre, puis l'un d'eux s'élève vers la marquise, et Cristo d'Angelo lui annonce l'apport d'une photographie qu'il eut voulu donner avec le verre, mais la force déficiente l'en empêcha.

Sur les genoux de la marquise est posé un grand carton. A la lumière on constata qu'il s'agissait de la photographie d'un tableau de Grosso, et provenant de la chambre située au-dessus de celle des séances.

Cristo d'Angelo avertit encore de la venue d'un homme d'armes de Charles-Quint qui se manifesterait tout armé et donnera de sa présence des signes tangibles.

Le fait se produit. Les assistants se sentent touchés par des doigts bardés de fer ; Mme Fabienne Rossi ne peut s'empêcher de crier d'épouvante en sentant sur son cou le contact du gantelet de fer. Une voix âpre, gutturale, irritée, se fait entendre et commande de changer le disque, puis annonce que l'entité exécutera le pas de la lance. Et l'on entend, en fait, une sorte de pas de l'ours, exécuté par des pieds chaussés de fer. Quand la musique cesse, on perçoit la chute d'un lourd objet métallique. M. Passini demande si l'entité n'est pas le propriétaire d'une des armures qui se trouvent dans la galerie du château. On ne répond pas, mais la marquise Luisa sent sa tête enserrée par deux mains de fer.

Cependant Cristo d'Angelo ordonne de cesser la séance, des Esprits sans contrôle se présentant. La lumière faite, trois remarquables apports sont constatés : la photographie que tient la marquise, l'aspergès venu de la chapelle du château et enfin la lance, ou plutôt la hallebarde longue de deux mètres et du poids d'un kilo et demi, qui a été projetée au milieu du cercle, sans blesser personne¹⁰⁹.

Séances des 14 et 15 juillet 1928.

Les deux trompes enduites d'une matière auto luminescente, accomplissent de rapides évolutions dans l'espace, cependant que des voix se font nettement entendre, en anglais et en italien. Sans le secours de la trompette, une voix s'exprime en un langage inconnu des assistants, et qui semble être du tchèque. La même voix converse en allemand avec un des expérimentateurs ; il s'agit vraisemblablement de l'un des 200 prisonniers autrichiens, qui durant la guerre de 1914-1918, furent enfermés au château de Millesimo¹¹⁰...

Séance du 28 juillet 1928.

Succession ininterrompue de dialogues, accompagnés de giration des trompes acoustiques, de déplacements d'objets sans contact. Voix de Pie X, de la grand-mère de l'avocat Bon, qui s'était manifestée à New-York avec Valiantine¹¹¹.

Le grand violoniste allemand Florizel von Reuter eut de nombreuses séances, dans une ville canadienne où il était étranger, avec le médium américain William Catheuser. Une trentaine de voix directes différentes se produisirent en présence de trois membres de la Société d'Etudes psychiques de New-York. Une grand-mère de Florizel von Reuter notamment, ainsi qu'un

¹⁰⁹ Cf. *Luce e Ombra*, juillet 1928 et *Psychica*, 15 novembre 1928.

¹¹⁰ Cf. *Revue spirite*, octobre 1928, p. 470.

¹¹¹ Cf. *Revue spirite*, décembre 1928, p. 558.

désincarné bavarois, et une petite fille se firent entendre. Celle-ci servait de guide à un Esprit qui avait été torturé et était mort de faim au château de Wissenburg, en Allemagne. A son retour d'Amérique, Florizel von Reuter se livra à une première enquête qui ne donna aucun résultat. Mais sans se décourager il poursuivit ses investigations et parvint à établir qu'il y a quelque quatre-vingt ans, les restes du malheureux avaient été découverts dans le village et inhumés dans les conditions indiquées par la voix directe. Les trompettes employées au cours des séances aux fins d'amplifier les voix, étaient vues parfois s'élevant et flottant dans l'espace. Les voix étaient accompagnées d'autres phénomènes : matérialisations, apports, lévitations, musique, etc. Un contrôle du nom de Dr Anderson semblait présider à la variété des manifestations¹¹².

Un auteur anglais, James Arthur Findlay, a consacré de longues années d'études au phénomène de la voix directe, qu'il fut en mesure d'étudier en particulier avec un remarquable médium écossais : John C. Sloan, dont les manifestations comprenaient : la clairvoyance, la clair audience, la télékinésie, les apports, la voix directe, les matérialisations, etc.

Le sujet spécial de ce livre, dit M. J.-A. Findlay, est la voix directe. En présence du médium, mais en dehors de lui, des voix prétendant être celles de disparus, parlent et répondent intelligemment à nos questions, montrant ainsi que derrière la voix existe une intelligence capable d'entendre, de comprendre et de parler. Lors de mes premières expériences, je pensai naturellement que le médium personnifiait quelqu'un, parce que les voix se produisent généralement dans l'obscurité, et alors quoi de plus facile pour lui que de nous leurrer et de nous faire croire que nous parlons aux Esprits de parents ou d'amis défunts ?

La première fois que j'expérimentai le phénomène des voix j'étais plein de soupçons, et pourtant au cours de la séance, je me demandai comment il serait possible à quelqu'un de soutenir pendant plus de trois heures une telle imposture, à supposer même que le médium ait eu des complices. Cette fois-là, trente voix se firent entendre, différentes d'accent et de ton, qui donnèrent leurs noms et leurs adresses terrestres exactes, qui parlèrent aux personnes qu'elles pouvaient reconnaître et rappelèrent des affaires de famille intimes. Pas une seule erreur ne se produisit, et le fait de l'obscurité augmentait réellement l'évidence en faveur de la vérité de tous les phénomènes, car, s'il eut été difficile, en pleine lumière, de se souvenir des parents et des amis décédés de chacun des assistants, il eut été bien plus difficile encore de le faire dans l'obscurité : il y avait là quinze personnes, le médium aurait donc dû se rappeler la place exacte occupée par chaque assistant. Or, chaque fois, la voix s'exprima directement en face de la personne intéressée, qui reconnut l'identité du nom ainsi que l'adresse terrestre et les détails donnés.

C'était très troublant et le fait que parfois deux ou trois voix parlaient à la fois n'éclaircissait aucunement le problème. Je pensai qu'il devait y avoir des complices et un système régulier d'information. Mais il importait de savoir comment tout ceci pouvait fonctionner de manière aussi parfaite ; et comment il se pouvait, d'autre part, que des morts puissent parler ? A supposer même qu'ils fussent en mesure de revenir, leurs organes vocaux ayant été détruits, comment l'atmosphère pouvait-elle vibrer sans l'instrument physique corporel ? Une chose aussi impossible ne pouvait se produire. J'avais entendu parler de fraude et d'imposteurs, mais jamais de morts capables de parler ; c'était donc, certainement, ici aussi, une fraude !

Telle était, dans cette mémorable nuit du 20 septembre 1918, le cours de mes pensées, lorsque

¹¹² Cf. *Revue spirite*, janvier 1932, p. 24.

soudain, une voix se fit entendre en face de moi. J'étais effrayé. Un voisin me dit : « Quelqu'un désire vous parler, ami. » Alors je dis : « Qui êtes-vous ? » « Votre père, Robert Downie Findlay », répliqua la voix, qui continua à m'entretenir d'une chose que seuls lui et moi, ainsi qu'une tierce personne, morte, comme mon père, depuis quelques années, étions en mesure de connaître. J'étais donc l'unique vivant sachant de quoi il s'agissait. C'était assez extraordinaire, mais ma surprise ne fit qu'augmenter, lorsque mon père ayant fini, une autre voix me donna le nom de l'autre personne qui avait été sur cette terre au courant de la chose, et que cette voix continua la conversation au point où mon père l'avait laissée. Aucun système d'espionnage, le plus complet qu'on puisse imaginer, aucune personnification par le médium ou l'un de ses complices, ne pouvait expliquer une telle chose, et, de plus, j'étais un inconnu pour le médium et toutes les personnes présentes. En entrant, je n'avais pas donné mon nom, et aucun des assistants ne connaissait quoi que ce soit de moi et de mes affaires.

Tel fut mon premier contact avec Sloan et le phénomène des voix directes. Après la séance, je lui demandai si je pourrais revenir. Ce à quoi il répondit qu'il aurait plaisir à me voir chaque fois que cela pourrait m'être agréable...

Par la suite, plusieurs amis décédés me parlèrent, en donnant leur nom, leur adresse terrestre exacte, et m'entretinrent de choses que seul parmi l'assistance je pouvais connaître. Je pensai d'abord que cela pouvait être de la télépathie bien que je ne comprisse pas encore comment celle-ci put faire vibrer l'atmosphère par une voix qui m'était connue. Cependant je décidai de retourner chaque pierre pour connaître la vérité et j'attendis de voir jusqu'à quand cette interprétation pourrait se soutenir. Ce ne fut pas long. Des amis désincarnés vinrent me parler et me dirent non seulement des choses que je pouvais être seul à connaître, mais aussi des choses que je ne connaissais pas moi-même et que je n'avais jamais vues, mais dont je vérifiai ensuite l'exactitude. Ainsi la version de la transmission de pensées entre mon esprit conscient ou subconscient, et celui du médium, tomba.

Je décidai ensuite de prendre place à côté du médium, et de porter mon oreille à ses lèvres chaque fois qu'une voix me parlerait. Je tins ses mains du commencement de la séance à la fin et lorsqu'une voix se faisait entendre, j'appliquais mon oreille contre sa bouche. Je percevais sa respiration, mon oreille touchait ses lèvres, et pourtant je n'entendais pas sortir de son gosier le moindre son. Je fis cela non pas une ou deux fois, mais très souvent jusqu'à ce que je fusse convaincu non seulement que le phénomène de la voix directe était réel, mais que ceux qui parlaient ainsi étaient bien ceux qu'ils prétendaient être, nos amis et nos parents, qui, bien que dépouillés de leur enveloppe physique, continuaient à vivre d'une manière très semblable à ce qu'est notre vie, et qui, lorsqu'ils peuvent amasser de l'ectoplasme en suffisance par l'intervention d'un être humain appelé médium, sont capables en abaissant leurs vibrations, de faire vibrer notre atmosphère, de nous parler et d'entendre nos réponses.

Après douze ans d'expériences et d'intimité avec John Sloan, et après avoir fréquenté la plupart des grands médiums d'Angleterre et d'Amérique, je puis dire avec certitude que Sloan est le meilleur médium à transe que j'aie jamais rencontré pour la voix directe, la clairvoyance et la clairaudience...

En relisant mes notes, je constate que je possède les rapports de quarante-trois séances différentes, au cours desquelles, moi-même ou des amis, avons tenu des conversations avec ceux qui prétendaient nous avoir connus sur terre ; trente-neuf séances eurent lieu chez Sloan et quatre avec d'autres médiums. Quatre-vingt-trois voix différentes se sont adressées à moi ainsi qu'aux amis que j'avais amenés ; deux cent quatre-vingt-deux communications séparées nous ont été données... Des voix de toute culture et de toute force parlèrent, qui paraissaient provenir de tous les côtés de la pièce, mais il était difficile de dire exactement d'où elles partaient, car au centre du

cercle, étaient disposés deux mégaphones ou trompettes, de deux pieds et demi de longueur ; et au timbre métallique de la voix, il est certain qu'on s'en servait pour s'exprimer au travers. Quand les trompettes n'étaient pas utilisées, elles se promenaient autour du cercle en touchant chacun gentiment, l'un au nez, un autre sur la tête, un autre à la main, etc., mais jamais fortement. Sur demande, elles frappaient sur n'importe quelle partie du corps sans erreur, sans tâtonnement, d'un coup léger et net, ce qui eut été impossible pour un être humain, en pleine obscurité, comme j'ai tenté bien des fois de le faire.

Dans tous les coins de la chambre, des lumières de la grosseur d'une demi-couronne, et phosphorescentes, se mouvaient sans arrêt.

James Arthur Findlay, en faisant état de ses observations, et notamment des réponses que donnèrent à ses nombreuses questions ses interlocuteurs invisibles, touchant au phénomène de la voix directe, a résumé ses conclusions dans un des chapitres du volume signalé plus bas. Nous en extrayons ce qui suit :

J'ai, dit-il, abordé ce sujet tout à fait objectivement, et les renseignements que j'ai obtenus rendent ces faits plausibles et naturels à toute personne non prévenue.

Changer de lieu, selon notre conception d'ici-bas, n'a aucune signification pour l'Esprit arrivé dans sa nouvelle demeure. Sa situation varie selon les vibrations auxquelles il répond. Si l'Esprit est peu développé sur terre, il répond là-bas à un ordre inférieur de vibrations, alors qu'un Esprit très développé y répondra à un ordre supérieur. L'Esprit peut ainsi poursuivre son développement, répondant toujours à des vibrations supérieures, sans changement de lieu, restant par ailleurs inconscient des vibrations inférieures ou supérieures avec lesquelles il n'est pas accordé. Je ne veux pas dire que l'Esprit une fois dégagé de la matière ne change jamais de lieu et n'est conscient d'un nouveau cadre qu'en répondant à des vibrations plus élevées ou plus basses. Il n'en est pas ainsi. Dans chaque plan auquel il parvient après la mort, le mouvement est aussi possible pour lui que sur la terre ; en fait ce mouvement y est même infiniment plus rapide. Ce qu'il ne lui est pas possible de faire, c'est de s'élever à un plan de vibrations supérieur à celui auquel il est accordé. Mais par la pensée, il peut répondre à des vibrations inférieures qui le ramèneront tout droit à celles du monde physique.

C'est ainsi que nous arrivons à comprendre que ce qui se passe à une séance est aussi rationnel que naturel. Les désincarnés restent en contact avec la terre, et des messages leur font savoir, infiniment plus rapidement que sur la terre, qu'une séance va être tenue. A ce plan, de vibrations supérieures, le pouvoir de la pensée dépasse notre compréhension. Ceux qui désirent entrer en conversation ou en contact avec nous descendent sur la terre et abaissent le taux de leurs vibrations en amassant autour de leurs organes vocaux ce qu'on appelle l'ectoplasme, lequel est emprunté au médium et aux assistants, selon le processus que je vais exposer en détail.

Pour obtenir la voix directe ou indépendante, nous cherchons, en collaboration avec ceux de l'Autre-delà, de réunir les conditions indispensables, faute de quoi aucun phénomène ne pourra se produire. Les opérateurs invisibles réclament notre collaboration comme nous demandons la leur. Nous sommes les coopérateurs passifs alors qu'eux sont les collaborateurs actifs. Pour cela nous avons besoin d'une personne : le médium, doué de certaines forces vitales, ou de substances à dose supranormale. A ces substances, les assistants ajoutent leurs forces et vitalités normales. C'est là notre rôle dans la manifestation, le reste est fait par ceux qui travaillent avec nous, de l'autre côté du voile.

A mesure que mes investigations se poursuivaient, je me montrais impressionné par les complications de la procédure nécessitée dans le monde éthéré en vue d'obtenir les conditions indispensables pour établir la communication. Un groupe d'Esprits experts dans la manipulation des substances chimiques organiques, travaille avec nous, et coopère à nos travaux dès que nous nous assemblons. Ce groupe consiste en un directeur des opérations, un ou plusieurs chimistes ; l'un des membres du groupe tourne la trompette du côté où l'Esprit désire parler, un autre rassemble la substance fournie par le médium et les assistants, en les reliant au chimiste, lequel prélève sur eux la substance nécessaire. Celle-ci est dirigée en un point central où le chimiste la réunit dans une coupe éthérée y ajoutant lui-même ses propres substances. Un autre membre du groupe aide les Esprits nouveaux-venus à s'exprimer, en leur indiquant ce qu'ils doivent faire ; d'autres amènent les Esprits dans le cercle et Plume Blanche, dont j'ai déjà parlé, – un Peau-Rouge – se considère comme le plus important de tous, parce qu'il est délégué pour annoncer quand une séance sera tenue, afin que tous les opérateurs soient présents et à leur poste.

Telle est la description générale de ce modus operandi de la voix indépendante, du côté terrestre et du côté éthéré de la vie.

Mais une fois ces conditions nécessaires obtenues, quelle est l'explication à donner à tout ce qui se passe ?

Nous devons avant tout accepter leurs déclarations selon lequel le corps éthéré est en toutes choses un double du corps physique, aussi bien en ce qui concerne les organes externes que pour les organes internes.

Dans la vie éthérée, la communication procède comme sur terre. L'organe vocal fait vibrer l'atmosphère du milieu, la langue se meut, les poumons aspirent et expirent un air équivalent au nôtre ; tout se passe comme ici, la seule différence résidant dans le fait que tout se passe dans une matière d'une structure plus affinée, dont le taux de vibration est beaucoup plus rapide. Ainsi l'organe vocal qui peut opérer dans le monde éthéré, ne peut le faire dans notre monde plus grossier. Leur texture est trop fine pour avoir un effet quelconque sur notre planète physique ; de nouvelles conditions doivent donc être créées, où les vibrations soient plus lentes. Pour obtenir celles-ci, l'obscurité absolue ou une lumière tamisée rouge, sont nécessaires car les rayons de la lumière blanche brisent et désagrègent les forces et les substances plus fines qui sont mises en œuvre pour la manifestation.

Le chimiste dont j'ai parlé mélange donc les substances obtenues au moyen du médium et des assistants, en y ajoutant ses propres ingrédients. Se saisissant de la préparation achevée, il en matérialise ses mains, puis forme un masque grossier, ébauchant une bouche et une gorge, qu'il dispose dans la partie la plus convenable de la pièce, le plus souvent au centre de cercle. L'Esprit qui désire converser s'empare de ce masque de vibrations lentes, en revêt sa bouche, sa gorge et sa langue. Ces organes en deviennent plus consistants et plus lourds, la langue a besoin de plus d'efforts pour se mouvoir, mais, avec un peu d'exercice, tout devient possible. L'Esprit, pour un moment, se trouve donc dans les conditions nécessaires pour redevenir tel que nous sommes ici-bas vis-à-vis de la fonction du langage, en ce sens qu'il est de nouveau dans un milieu aux vibrations lentes, en sorte que lorsqu'il parlera, il produira les mêmes effets sur notre atmosphère que lorsque nous parlons. Nous nous trouvons avec lui, dans la même pièce, il nous entend et nous l'entendons ; mais ces conditions ne durent que peu d'instant, la matière se dissocie, et bien que la bouche continue à parler, le son ne nous parvient plus. C'est ce processus qu'ils appellent : emprunter leur état terrestre à notre entourage.

Tout témoin de voix directe possède une certaine force ou substance vitale ; tous les assistants la possèdent, bien qu'à un moindre degré. A cette substance vient s'ajouter, comme nous l'avons dit, par l'intervention du chimiste-esprit, d'autres substances éthérées dont la combinaison est une

matière à vibrations suffisamment lentes pour mettre notre atmosphère en mouvement.

Que se passe-t-il lorsque l'Esprit pénètre dans cette substance et s'en revêt ? Lorsque j'ai demandé des détails là-dessus, on m'a répondu que je ne serais pas en mesure de comprendre et que je pouvais me déclarer satisfait de ce que j'avais déjà appris.

De nombreuses fois, j'ai placé mon oreille près de la bouche du médium et je n'ai rien entendu d'autre que sa respiration régulière, tandis qu'une voix parlait à quelqu'un, et que seuls mes amis personnels étaient présents dans la salle des séances de la Société de Recherches psychiques de Glasgow.

Une seule fois, le communiquant me dit qu'il utilisait le larynx du médium, et que sa voix était transmise au moyen d'un tube psychique à la trompette qui l'amplifiait afin que nous puissions l'entendre. En d'autres termes, il faisait usage des poumons, du larynx et de la bouche du médium afin de n'avoir pas à matérialiser ses propres organes.

Lorsqu'une voix parle au travers d'une trompette, elle n'est pas toujours indépendante du médium ; autrement dit, la voix ne provient pas obligatoirement d'une entité qui se serait matérialisée au centre du cercle, car il se peut que la force ne soit pas suffisante pour maintenir cette forme de communication pendant toute la durée de la séance. Dans ce cas, voici comment les choses se passent : L'Esprit qui désire se faire entendre, prend possession du médium et s'exprime à travers lui. Le communiquant n'a cependant pas le même pouvoir sur les organes du médium que son possesseur régulier, en sorte que la voix produite n'est parfois qu'un chuchotement. La voix est conduite de la bouche du médium à la trompette qui l'amplifie, par le moyen d'un ectoplasme matérialisé : sorte de tube psychique.

L'Esprit qui parle, dans de telles conditions, se tient près du médium dont l'âme est momentanément détachée du corps ; autrement dit, le médium est entransé. Le communiquant est alors capable de contrôler les organes du médium. Il s'opère une liaison magnétique, éthérique ou psychique qui a le même effet sur les muscles de ce dernier que les ondes atmosphériques sur deux diapasons accordés au même ton. Comme les vibrations de l'un se répercutent sur l'autre, de même deux appareils vocaux – celui de l'Esprit et celui du médium – agissent à l'unisson. C'est ainsi que le médium prononce ce que veut dire l'Esprit, les deux organes vocaux fonctionnent simultanément.

Il restait à savoir comment le son était produit. Nos lèvres forment des mots, notre larynx produit le son ; mais de quelle manière ? Je demandai alors ce qui produisait le son et on m'expliqua que c'était le larynx du médium et que le son ainsi produit était transmis par le tube psychique (ectoplasme) à la trompette. Le larynx est utilisé pour produire le son, mais sans faire passer l'air à travers les cordes vocales. L'atmosphère est mise en vibration par une autre voie et on me dit que je devais accepter le fait que le larynx est utilisé pour produire le son qui est transmis de l'Esprit qui parle à la trompette.

Il n'est pas question, et mon informateur insiste là-dessus, d'une influence que pourrait avoir l'esprit du médium sur les messages. Car son esprit n'entre en jeu d'aucune manière. Ce n'est pas par l'esprit du médium que l'action se produit, mais par le fait que l'on agit directement sur ses organes vocaux. L'esprit du communiquant invisible possède complètement le médium tandis que le cerveau de celui-ci est momentanément absent. C'est pour ces raisons que ce que nous entendons parfois à travers la trompette est la voix du médium, bien qu'elle ne soit pas du tout la même, comme cela arrive pendant la transe.

La trompette n'a pas besoin d'être placée directement devant la bouche du médium, puisque la voix peut être conduite à cette trompette à travers le cercle des assistants.

Aux séances de Sloan nous avons trois formes différentes de communications. D'abord des manifestations par la transe (incorporation), ensuite, la transe plus la trompette, enfin, ce qui est

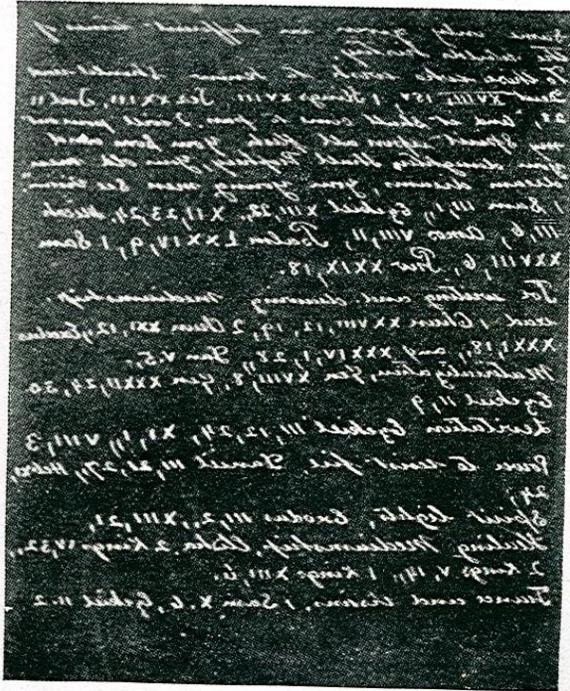
mieux, les voix produites par des Esprits qui ont matérialisé leurs organes vocaux, leurs poumons, et qui parlent comme nous le faisons, sans aucun rapport avec le médium, si ce n'est le prélèvement de la substance ectoplasmique nécessaire à la matérialisation, et provenant du médium et des assistants.

La trompette est mue par des baguettes matérialisées, produites par une combinaison des substances fournies par le médium, les assistants et le chimiste éthéré. Elle peut être mue aussi par une main matérialisée et le côté évasé sert d'appui à la bouche matérialisée qui s'exprime à l'intérieur de la trompette. Celui qui parle dirige ainsi sa voix à volonté sans être obligé de s'éloigner de l'endroit où il s'est matérialisé.

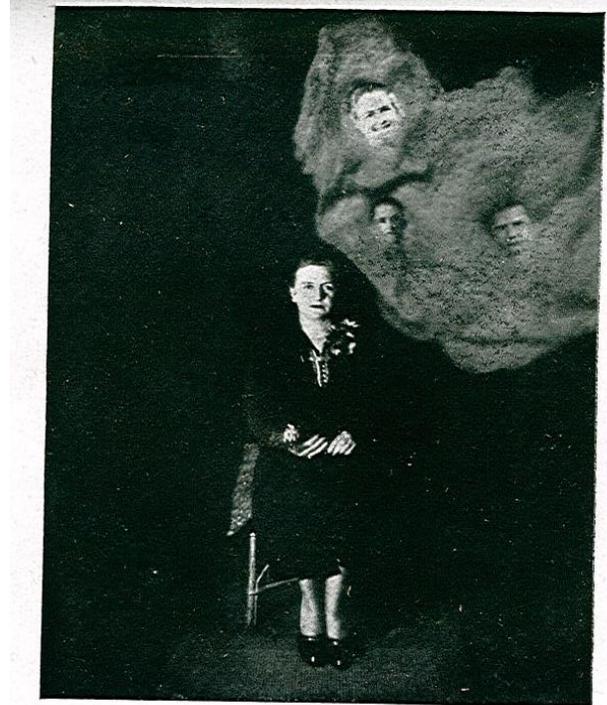
S'il n'est pas fait usage de la trompette, cela signifie que la substance ectoplasmique est en quantité suffisante et que le pouvoir est assez grand pour permettre une ou plusieurs matérialisations dans le voisinage de la personne à laquelle l'Esprit veut se manifester. C'est ainsi que, parfois, j'ai entendu deux et même trois voix parlant simultanément à plusieurs personnes. Cependant ce n'est pas toujours la personne qui prétend correspondre qui se trouve présente, car les désincarnés qui ont passé par ce qu'on appelle la seconde transition dans les sphères avancées, ont déjà de la difficulté – bien que cela ne soit pas impossible – de communiquer avec nous. Mais ils peuvent entrer en communication avec des êtres se trouvant dans des sphères inférieures à la leur et leurs messages sont ainsi recueillis et transmis par des Esprits présents à la séance. Un Irlandais, du nom de Gallacker, dans la vie spirituelle, m'a déclaré que sa principale occupation au cours des séances était de recueillir et de transmettre les messages ; en sorte qu'il se nommait lui-même le transmetteur téléphonique.

J'ai parlé plus haut d'une combinaison substantielle ectoplasmo-éthérique. Celle-ci, m'a-t-on dit, est la condition nécessaire non seulement pour la production d'une matérialisation, mais encore pour le maniement de tout objet physique par ceux de l'autre monde. Sans cette substance, ils ne peuvent rien mettre en mouvement. C'est de cette substance dont nos corps sont composés qu'ils tirent l'ectoplasme¹¹³.

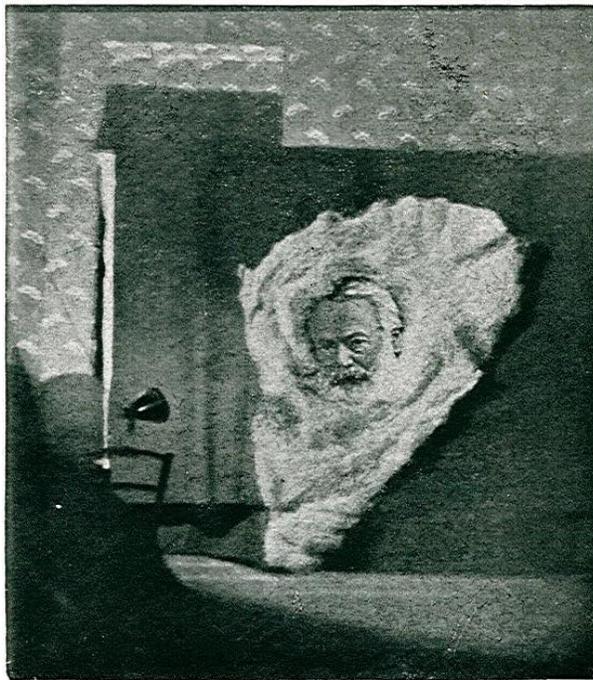
¹¹³ Cf. James Arthur FINDLAY : *Au seuil du monde éthéré, ou la survivance après la mort, scientifiquement expliquée*. Traduction française par Mlle Folly, Lausanne, 1935.



10. Ecriture directe sur plaque sensible, obtenue par l'archidiacre Colley.



9. Photographie transcendente, obtenue au Cercle « Fiat-Lux », de Nice.



12. Photographie transcendente, obtenue au Cercle « Fiat-Lux », de Nice.



11. Photographie transcendente, obtenue au Cercle « Fiat-Lux », de Nice.

Un invisible auquel on demandait de quelle façon était produit le phénomène de la voix directe, a répondu ce qui suit :

La production de l'ectoplasme fourni par le médium doit être, dans le cas envisagé, largement en excès sur la production ordinaire. Second point : la quantité de cet ectoplasme, pour être convenablement utilisée, doit se répartir également entre les Esprits communicants, faute de quoi il pourrait en résulter des périodes d'aphonie. Nous, les désincarnés, façonnons avec cet ectoplasme, un larynx ayant la forme d'un long tube ; mais, je le répète, il est indispensable que nous disposions d'assez de substance pour être en mesure de modeler, à la fois le tube et nos organes vocaux.

C'est pourquoi l'ectoplasme doit être abondant, et c'est ce qui explique que les médiums aptes à produire cette manifestation sont rares. Ceci est important, en raison du fait que lorsque la puissance de l'organe est faible, nos voix sont faibles ; tandis que si nous avons suffisamment d'ectoplasme à notre disposition, nous modelons des organes vocaux qui sont réellement les nôtres, en sorte que nous pouvons nous faire entendre de vous sous un timbre de voix que vous reconnaissez comme étant celui que nous avions lorsque nous étions à vos côtés, sur la terre. ¹¹⁴

Un clairvoyant a relaté comme suit ce qu'il a pu observer au cours d'une séance de voix directes par la trompette.

Nous étions, dit-il, une vingtaine de personnes, et je me trouvais à la droite du médium, M. Deacon. Deux trompettes avaient été mises à notre disposition. La séance commencée, je vis l'ectoplasme sortir, telle une vapeur, de la poitrine et du plexus solaire du médium, puis la masse se condensa et se divisa en deux parts ; celles-ci atteignirent les trompettes, les soulevèrent et les remirent aux personnes à qui les Esprits désiraient se communiquer. A mes yeux de clairvoyant, l'ectoplasme prit alors une coloration d'héliotrope pâle, frangée de blanc et formant comme une sorte de tresse, du fait que l'ectoplasme fourni par le médium était comme entortillé dans une formation ectoplasmique que j'appellerai spirituelle, car elle provenait des Esprits mêmes participant à la séance.

Dès que l'ectoplasme avait atteint les trompettes, il s'y était enroulé, puis avait pénétré rapidement jusqu'au fond, après quoi, j'en vis sortir une mèche par l'embouchure. Lorsque les voix se firent entendre, j'observai qu'elles étaient d'autant plus claires que l'ectoplasme tournait plus rapidement dans le pavillon. Détail important : lorsqu'une trompette est présentée à quelqu'un par l'Esprit, il est maladroit et imprudent de se saisir de l'instrument avant d'en avoir été invité ou autorisé par le communicant lui-même. Sinon, on court le risque de passer la main à travers le ruban ectoplasmique, de le déchirer et de causer une souffrance au médium ; une brisure trop brusque pourrait même entraîner la mort du sujet.

A différentes reprises des voix directes furent enregistrées sur gramophone, de plus, elles ont été radiodiffusées ou transmises par fil téléphonique, comme en témoignent les relations ci-dessous : La voix directe de Walter, le frère décédé de Margery, et son guide, a été enregistrée par

¹¹⁴ Cf. *Psychica*, 15 mai 1931.

gramophone après divers essais qui ont été décrits tout au long dans les *Psychic News* (3 février 1934). La même revue narre en quelles circonstances la voix de Walter fut, après une conférence spiritualiste, radiodiffusée, le 14 janvier 1934, par le poste de Springfield-Boston¹¹⁵. Nous rappelons que Walter a fait enregistrer ses empreintes digitales...

Dans la pièce, dit M. G.L. Haddom, se trouvait un appareil téléphonique ordinaire. Pendant quelques instants des voix directes se firent entendre de la façon habituelle, puis, à un certain moment, une des personnalités qui se manifestaient de cette manière, exprima le regret qu'un de ses amis ne fut point présent à la séance. On décida alors d'établir une communication téléphonique avec la maison de l'absent. Alors une voix masculine ne provenant d'aucune des six personnes présentes à la séance, parla dans le cornet récepteur de l'appareil, disant : « Allo ! ici, un tel... » La personne qui se trouvait à l'autre bout du fil, entendit la voix, répondit, malgré son étonnement, en sorte qu'une conversation cohérente, intelligible, s'établit alors et dura plusieurs minutes¹¹⁶.

« Ali del Pensiero » rapporte qu'une séance de voix directes, médium : le célèbre Thomas Lacey, fut radiodiffusée par la station CKCL de Toronto (Canada). La séance d'essai fut si satisfaisante que la décision en fut prise aussitôt et que de grands quotidiens comme le *Toronto Daily Star* annoncèrent le curieux événement. Divers Esprits parlant par voix directes, donnèrent des messages d'un grand intérêt.

Rappelons que les auditeurs de T.S.F., en Australie, ont pu dernièrement entrer de la même manière, en communication avec des Esprits se manifestant par voix directe radiodiffusée (médium M. Ford)¹¹⁷.

L'Institut international des recherches psychiques de Londres a ajouté à son équipement un important appareil de contrôle des voix directes : l'appareil a été construit sur les données publiées en 1920, par M. G. H. Lethem, dans un article de *London Magazine*. M. Garscadden qui a donné son nom à l'appareil, était un spirite expérimentant à Manchester avec le médium à voix directes : M. Andrew Mc Creadie. Pour s'assurer de l'indépendance des voix, il imagina un appareil ayant pour base un microphone relié à des écouteurs téléphoniques, en sorte que certains sons ne pouvaient être perçus par les assistants qu'au moyen des écouteurs. C'est d'un appareil de cette sorte dont est pourvu aujourd'hui l'Institut de Londres, avec une légère modification : un haut-parleur qui s'y adapte, peut permettre à un auditoire assemblé dans une salle d'entendre les voix indépendantes du médium¹¹⁸.

¹¹⁵ Cf. *Revue spirite*, août 1934, p. 358.

¹¹⁶ Cf. *Psychica*, 15 avril 1934.

¹¹⁷ Cf. *Revue spirite*, décembre 1937, p. 553.

¹¹⁸ Cf. *Revue spirite*, septembre 1935, p. 413.

Pour ce qui concerne le contrôle du déplacement des trompettes, on a utilisé aussi la photographie.

M. Cumming, rapporte un collaborateur de la *Revue Spirite*, a adressé au journal *The two Worlds*, une photographie montrant le médium Aschworth, entransé, en lumière rouge, cependant que plusieurs formes matérialisées se déplaçaient dans le centre de la pièce et causaient avec les assistants, et que la voix du guide : Dr Murphy, se faisait entendre. Des indications furent données par ce dernier, puis une photographie fut prise. Celle-ci laisse voir la trompette en pleine lévitation, en même temps que le médium. On constate que ni ses bras, ni ses mains, ne contribuèrent au déplacement de l'instrument¹¹⁹.

¹¹⁹ Cf. *Revue spirite*, avril 1938, p. 159.

Chapitre VIII - La photographie transcendante

Depuis une époque lointaine déjà, on obtient, en Amérique, des photographies transcendantes. Si nous ne faisons erreur, le Dr Theo Hansmann, de Washington, et son ami le Dr Keeler, excellent médium clairvoyant, furent parmi les premiers à s'occuper de ce genre de manifestations.

Le Dr Keeler se servait d'un double paravent, formé de deux morceaux de drap, montés de telle façon qu'un espace d'environ un pouce, réservé entre eux, formait une sorte de chambre noire destinée à la concentration des fluides. Sur le devant de cet écran prenaient place les personnes désireuses de tenter une expérience.

Assisté de sa femme, également bon médium, le Dr Keeler obtenait également des photographies, soit avec un appareil ordinaire, soit avec une simple chambre noire démunie de sa lentille ; ou encore avec des plaques sensibles directement exposées dans le châssis. Des images furent également précipitées sur des plaques de verre. En l'absence du postulant, M. Keeler attachait contre le paravent une photographie ou un objet quelconque, voire même des cheveux, ayant appartenu à la personne décédée dont on cherchait à obtenir la photographie. Autour de cet objet, qui formait le centre magnétique d'attraction, se groupaient les images. Des photographies en grand nombre, de personnes décédées, furent ainsi obtenues et identifiées, en sorte que la renommée du Dr Keeler invita le Commandant Darget, qui s'occupait en France des phénomènes de la médiumnité, à tenter une expérience à distance.

Il adressa au Dr Keeler sa propre photographie accompagnée d'une mèche de cheveux de sa belle-mère, morte quelque temps auparavant, sans fournir la moindre indication sur le sexe, l'âge de sa parente, ainsi que sur les liens de parenté qui l'unissaient à la décédée.

Lorsqu'il fut en possession du cliché, il y reconnut, sans le moindre doute, le visage de sa belle-mère. La ressemblance frappante fut affirmée dans des procès-verbaux signés de divers voisins, et notamment du Dr Encausse qui avait soigné ladite personne, etc.

Signalons encore l'expérience faite à distance par Mlle Eugénie Dupin, nièce de M. Emmanuel Vauchez, fondateur du *Comité d'études de photographie transcendante*. Cette personne envoya à l'opérateur américain son propre portrait.

Sur le cliché qui lui fut adressé quelque temps après, elle reconnut sans peine plusieurs personnes de sa famille décédées. Ni M. Vauchez, ni sa nièce, n'étaient jamais allés en Amérique et s'étaient bornés à des relations épistolaires avec le Dr Hansmann, lequel de son côté, pas plus que M. Keeler, n'avait jamais franchi l'Atlantique.

C'est en Grande-Bretagne, semble-t-il, que la photographie transcendante a pris de nos jours le plus grand développement.

On tint d'abord le phénomène pour suspect, puis, devant le grand nombre d'images obtenues par des personnes dignes de foi, on fut conduit à admettre qu'il y avait là un phénomène psychique digne d'être étudié au même titre que bien d'autres faits étranges ressortissant au domaine de la phénoménologie spirite.

Alfred Russel Wallace, Traill Taylor, W.-S. Woolley, M. West, sont signalés parmi les pionniers anglais de recherches dans ce domaine.

Les ouvrages de James Coates, de Campbell Holms, de Charles Hall Cook, consacrés à ce phénomène, contiennent des faits en grand nombre, qui constituent une base expérimentale

sérieuse.

En Angleterre, plusieurs médiums se sont spécialisés dans ce genre de productions. Pendant longtemps le plus remarquable fut William Hope. Né à Manchester en 1868, il s'est éteint à Crewe, il y a peu d'années.

La photographie transcendante intéressera Hope alors qu'il était encore jeune homme. Employé dans une blanchisserie-teinturerie à Pendleton, il entendit un jour parler incidemment de photographie spirite – comme on disait alors. Sujet dès sa petite enfance à des voyances et à divers autres phénomènes psychiques, l'idée lui vint alors d'essayer à son tour. Ayant pris la photographie d'un ami, à sa grande surprise, la plaque développée montra, debout à côté de celui-ci, l'image d'une femme, au travers de laquelle apparaissait assez nettement le mur en briques faisant fond de tableau. Son compagnon, catholique romain, fut effrayé et stupéfait, se demandant comment ce résultat avait pu être obtenu ; car il avait reconnu sur la plaque, l'image de sa sœur, décédée depuis de nombreuses années.

Hope emporta l'épreuve à l'usine le lendemain matin et la montra au contremaître qui se trouvait être également un photographe amateur ; celui-ci ne put toutefois trouver une explication satisfaisante.

Un compagnon de travail de Hope, qui était au courant des phénomènes psychiques, déclara par contre sans hésitation que c'était là une photographie spirite. Le contremaître décida alors de tenter de nouveaux essais avec le même appareil, le samedi suivant. Dans cette expérience, la femme apparut de nouveau sur la plaque avec, de plus, à côté d'elle, un petit enfant également décédé.

Ces faits aboutirent à plusieurs centaines d'essais, dont certains avec succès, d'autres infructueux. Les recherches ne furent pas poursuivies, et l'on détruisit même tous les négatifs ; les intéressés ayant alors décidé de faire disparaître tout souvenir de ces premières expériences.

Quelques années plus tard, cependant, A. Colley en entendit parler. A ce moment-là, Hope était parti pour Crewe, où il expérimentait dans le cercle de Buxton, organiste de l'église du lieu. Les résultats obtenus par Hope, sous le contrôle de Colley et de Walker, devinrent de plus en plus remarquables, si bien que la réputation du médium photographe de Crewe lui attira peu à peu des personnalités du monde entier désireuses d'obtenir des extras.

Hope photographiait des personnes quelconques avec des plaques – fournies par lui, ou à lui remises – sur lesquelles il avait au préalable imposé les mains. Au développement, on voyait généralement, à côté de leurs images, un extra, c'est-à-dire une figure étrangère se rapportant à une personne décédée, ayant fait partie de leur entourage, ou, parfois aussi, à des inconnus.

Hope n'avait du reste pas besoin d'appareil pour photographier. Il lui suffisait d'imposer les mains sur une boîte de plaques vierges, venant de chez le marchand et dont les sceaux étaient intacts. Dans le bain on voyait apparaître sur une plaque, souvent au milieu du paquet, les extras mystérieux. Bien entendu la fraude serait des plus facile dans de telles opérations si l'on ne s'entourait, pour la déjouer, des précautions élémentaires. Des experts photographes et des prestidigitateurs ne prirent jamais Hope en défaut. Ils apportaient leurs propres plaques qu'ils signaient, les mettaient dans le châssis, surveillaient le développement et ne quittaient pas une seconde le médium de l'œil, dans toutes ses opérations et manipulations.

Le don singulier de William Hope s'affirmait du reste exempt de toute supercherie par un fait : il recevait constamment des inconnus – venus souvent de fort loin et leur révélait des images de personnes que ceux-ci étaient seuls à connaître.

Malgré sa bonne foi, qui ne fut jamais mise en défaut, et pendant toute sa vie, Hope eut à subir les attaques des incrédules, et cela malgré les conditions de contrôle rigoureux auxquelles il était toujours prêt à se soumettre, comme nous avons pu le constater nous-même en expérimentant

avec lui.

M. West, une autorité en matière de photographie psychique, et qui fut directeur écossais pour la compagnie Kodak, fut convaincu de la réalité des phénomènes produits par Hope, à la suite des conditions qu'il lui imposa.

Il apporta son propre appareil, ses plaques, son matériel de développement, et se fit accompagner de son opérateur. Hope accepta tous les contrôles désirés, et c'est ainsi que M. West, en honnête homme, reconnut la validité des phénomènes.

Voici quelques témoignages émanant de diverses sources. Les faits rapportés ci-dessous confirmeront ce que nous venons de dire.

William Hope continue à donner d'admirables preuves de ses facultés, et fréquemment des visiteurs venus de fort loin sortent de chez lui en emportant la photographie d'un cher défunt. Parmi des cas tout récents, signalons celui que fit connaître M. A.-E. Timbrell, qui fut chez Hope, le 17 octobre 1923, avec ses propres plaques photographiques, signées de sa main. Il reçut ainsi l'image, reconnaissable sans que le moindre doute soit permis, d'une femme décédée depuis trois ans, épouse d'un avocat ami de Timbrell. L'ami à qui l'épreuve fut communiquée ne voulut pas croire à un phénomène spirite et arriva à la conclusion qu'il s'agissait d'une coïncidence. Quoiqu'il en soit, il est pour le moins curieux de constater que M. Timbrell avait été, sans le savoir, poser chez Hope, le jour anniversaire de cette personne.

Un autre remarquable résultat obtenu par Hope et sa collaboratrice (Mme Buxton), a été relaté par *The Two Worlds*, du 30 novembre 1923. Voici le fait :

M. John Ward, de Manchester, bien connu comme guérisseur, étant venu poser devant l'objectif de Crewe, obtint un psychic extra qui, d'abord, ne fut pas identifié. Mais un peu plus tard, on y reconnut l'effigie de feu M. D. Younger, l'auteur de *The Magnetic and Botanic Family Physician*, décédé vingt ans avant que Hope ne braquât son appareil sur M. J. Ward, qui, dans le passé, avait reçu de ce dernier, diverses communications l'assurant de la coopération qu'il lui apportait dans ses travaux, bien que les deux hommes ne se fussent jamais rencontrés ici-bas¹²⁰.

M. W.-E. Hardy, de Hoole-Chester, apporte ses plaques, les manie seul, les introduit dans le châssis après les avoir marquées. M. Hope n'y touche pas. Au développement M. Hardy reconnaît le visage de son père au-dessus de lui. La ressemblance est saisissante. M. Douthwaite, de Manchester, lui aussi, fournit ses plaques, fait toutes les manipulations requises et obtient comme extra, sa mère décédée en Irlande, bien des années auparavant¹²¹.

The Two Worlds publie dans le numéro du 19 décembre 1924, une admirable photographie spirite, montrant deux visages nettement définis, au milieu d'une forte nébuleuse. Le document a été produit par les médiums Hope et Buxton, le 26 juin 1924. Deux personnes avaient posé devant l'appareil : Mme M.-S. Hipwood et sa fille Mme Miller, de Stourbridge. Toutes précautions avaient été prises pour mettre la fraude en échec, si les opérateurs y avaient fait appel. Quatre plaques furent exposées : trois ne montrèrent qu'un résultat normal. La quatrième,

¹²⁰ Cf. *Revue spirite*, janvier 1924, p. 36.

¹²¹ Cf. *Revue spirite*, 1924, p. 463.

par contre, portait deux figures extras : 1° le fils de Mme Hipwood, tué en France en 1918, comme soldat au 13e Welsh-Régiment ; 2° la plus jeune sœur de Mme Hipwood, morte trois semaines avant que la photographie extra fût prise. Les deux images ont été reconnues par tous ceux qui avaient approché les défunts, de leur vivant, et en particulier par plusieurs membres de la famille, qui ne sont pas spirites¹²².

Mme L. Tweedale, la femme du vicaire de Weston, fut photographiée par M. Hope et Mme Buxton. Elle était assise à ce moment à l'une des fenêtres de la vicairie. La photographie prise et la plaque développée dans des conditions excluant toute fraude quelconque, on s'aperçut que la plaque portait, outre l'image de Mme Tweedale, deux visages se tenant au-dessus de cette dernière. L'une était l'image d'une jeune femme ; l'autre celle d'un jeune homme portant la barbe, et placée à côté de la première. Le Rév. Tweedale a parfaitement reconnu dans le premier visage, celui de sa belle-mère jeune fille, à l'âge de 22 ans ; quant à la figure masculine elle put être identifiée avec celle d'un flirt de la jeune fille, à qui elle avait été fiancée vers sa vingtième année. Les deux figures qui font l'objet de cette photographie purent être identifiées au moyen de deux photographies très anciennes qui avaient été conservées dans de la soie, et placées dans une Bible, par Mme Tweedale, chose qu'ignoraient totalement M. Hope et Mme Buxton¹²³.

Le 23 mars 1929, Mme Tweedale, femme du Rév. Charles L. Tweedale, à Weston, s'étant retirée vers minuit pour se reposer, tomba en transe, et appela son mari non avec sa voix ordinaire mais avec celle qu'il reconnut comme ayant appartenu à une tante décédée depuis une vingtaine d'années.

M. Hope ayant fait une conférence au *Mecanic's Hall* de Bradford, passa la nuit du 25 mars au presbytère de Weston. Au cours du repas avec le Rév. Tweedale, Hope déclara voir, dans un moment de clairvoyance, un Esprit dont la description était précisément celle de cette tante Elisabeth qui, six années avant sa mort, avait été frappée de paralysie et avait, de ce fait, perdu la parole. Or, dans la transe de Mme Tweedale, l'avant-veille, elle avait manifesté sa joie de circuler et de parler librement. Elle avait même annoncé : « Quand le photographe viendra, je paraîtrai sur la plaque ! »

Or, M. Hope n'avait jamais vu, même en photographie, cette personne et le Révérend ne lui avait rien dit de la transe de sa femme lorsqu'il l'hébergea au presbytère de Weston. Le 26 mars, intrigué par la vision de l'Esprit qu'il avait eue, M. Hope décida de tenter une prise photographique de l'entité. Toutes précautions furent prises relativement à la conduite loyale et probante des expériences. Les plaques développées firent apparaître : sur l'une, la tante Elisabeth, dont il n'existe aucune photographie similaire ayant pu servir à une fraude ; sur l'autre, un visage de Stradivarius ; sur une autre plaque, un visage qui fut identifié par de nombreuses personnes avec celui de Sir William Crookes¹²⁴.

¹²² Cf. *Revue spirite*, février 1925, p. 76.

¹²³ Cf. *Revue spirite*, avril 1928, p. 177.

¹²⁴ Cf. *Revue spirite*, août 1929, p. 566.

La fille d'Haraldur Nielsson et son mari, ont rendu visite à William Hope, en 1929. Parlant bien l'anglais, le couple ne se fit pas connaître. La photographie transcendante obtenue représente Haraldur Nielsson. Tous les gens de Reykjavik l'ont immédiatement identifié¹²⁵.

Il faudrait un gros livre pour relater tous les extras obtenus par Hope. Un exemple typique de l'étrange phénomène : M. David Gow, l'éditeur de *Light*, familier de Hope, raconte qu'un jour la veuve d'Haraldur Nielsson, vint d'Islande, incognito, chez Hope. Ce dernier ne la connaissait pas, la prit pour une américaine. Elle obtint à cette séance un extra ; elle montra la photographie portant cet extra à M. Gow, qui, ayant connu personnellement le professeur H. Nielsson de son vivant, le reconnut immédiatement¹²⁶.

C'est aussi en Angleterre que Mme Ada Emma Dean s'est acquise une grande réputation dans le domaine de la photographie transcendante. Son don spécial devait se manifester au cours d'une séance spirite, en 1920, et c'est en janvier 1923, que le chimiste Warrick commença avec elle une longue série d'expériences, au cours desquelles apparurent sur les plaques des figures symboliques, puis des visages, notamment celui d'un cousin de Warrick, qui fut identifié par de nombreux amis et connaissances, bien qu'il n'existât aucune photographie semblable, prise de son vivant.

M. Allerton S. Cushman, ami de Richard Hodgson, et disciple de Frederick Myers, membre de la *Société américaine de recherches psychiques*, impressionné par les rapports qu'il avait lus concernant la médiumnité de Hope, décida de partir pour Crewe, accompagné de sa femme et de son fils. Arrivé à Londres, il apprend que Hope est parti. Désappointement. Que faire ? Or quelqu'un l'avertit qu'une Miss Dean, médium photographe, est là, au *Collège of psychic Science*. C'est donc à elle qu'on s'adresse. Sans dire son nom ni sa provenance, le couple Cushman marque les plaques soigneusement examinées, et les place dans la caméra, inspectée en tous détails. Rien de suspect. Un instant, on prie. Il est cinq heures. La lumière du jour s'appauvrit. Pourtant on essaie quatre poses de trente secondes chacune. Puis l'on développe. Quand les plaques sont sèches, on voit sur l'une d'elle un beau portrait de fillette. C'était celui de la fille de M. et Mme Cushman, brusquement enlevée, à l'âge de quinze ans, par une méningite.

Mme Dean a produit aussi de remarquables portraits de défunts, sur verre, et en couleurs ; nous avons pu examiner tout à loisir une admirable série, chez Mlle Estelle Stead, à Londres, en son domicile.

Mme Clara Graves a relaté comme suit une expérience tentée chez elle, le 8 février 1934, avec le médium Robert Gibson :

M. Robert Gibson, de Manchester, a fait récemment une tournée à Exeter, et je m'étais inscrite

¹²⁵ Cf. *Revue spirite*, août 1930, p. 368.

¹²⁶ Cf. *Revue spirite*, août 1933, p. 364.

pour une séance de photographie psychique. J'achetai un paquet de plaques ultra-rapides *Imperial*. Je chargeai le châssis moi-même, de sorte que M. Gibson ne les toucha pas du tout. L'appareil fut placé dans une pièce au premier étage. Après l'opération du chargement, mon mari et moi, nous montâmes dans cette pièce, gardant toujours avec nous les plaques.

Je m'assis devant un drap noir qui tenait lieu de fond et tendis une plaque à M. Gibson. Je vis celui-ci l'introduire dans l'appareil, après quoi il ouvrit l'obturateur pendant environ deux minutes. Aussitôt après la plaque me fut rendue. Le même processus fut suivi pour l'exposition de l'autre plaque, pour laquelle mon mari posa.

Nous descendîmes alors au rez-de-chaussée et j'y développai les plaques. Une image supranormale apparut sur ma photographie : le portrait de ma fille, passée dans l'autre monde en 1907.

Les extras visibles sur la photographie de mon mari reproduisent les traits de son père et de sa sœur, ce qui, à mon avis, est tout à fait remarquable. La signature de mon mari est clairement visible au bas de la photographie, car il l'avait apposée sur la plaque, dans la chambre noire, avant l'opération¹²⁷.

L'Edimbourg psychic Centre a obtenu de nombreux succès, dans le domaine de la photographie psychique, avec MM. Craig et George Falconer, qui opèrent en état de transe. Leur méthode consiste à tenir d'abord, durant quelques minutes, la boîte de plaques entre leurs mains, puis ils l'insèrent dans la chambre de l'appareil, les assistants étant placés en demi-cercle, et l'un des frères photographiant l'autre. De beaux et nombreux extras ont été obtenus ; des visages ont été identifiés, à la fidèle ressemblance de défunts connus des personnes de l'entourage des médiums, ou identifiés ultérieurement par des étrangers.

Ces documents sont souvent d'une rare perfection, au point de vue de la netteté et du modelé des visages. Nous en possédons quelques-uns provenant des expériences faites par feu notre collègue Wagner, de la *Société d'Etudes psychiques de Genève*, qui s'était rendu en Angleterre pour expérimenter avec les frères Falconer. Voici quelques témoignages qui mettent en relief le pouvoir de ces deux médiums.

Le 30 juin 1937, pendant l'inhumation de Mrs Lacy, épouse de M. Joseph Lacy, M. Falconer prit une photographie au cimetière, au bord de la tombe. Une fois cette photographie développée, on put y distinguer un visage, au-dessus d'un monticule de terre recouvert de fleurs et de couronnes, au pied d'un mur de briques et près d'une barrière en bois. Après réception de l'épreuve, M. Lacy écrivit la lettre suivante à M. Falconer :

« Je viens de recevoir vos lettres et photos. Je suis plein de reconnaissance à l'égard de notre cher Maître, qui a permis cette révélation merveilleuse et cette preuve du retour des Esprits. Sans aucun doute, il s'agit bien de ma chère femme. J'ai montré cette épreuve à mes voisins, et ils ont été stupéfaits de la ressemblance. Oh ! c'est merveilleux ! Les mots me manquent pour vous exprimer mon bonheur... Je vous adresse ci-inclus une photo prise il y a trente ans, pour vous permettre de comparer¹²⁸. »

¹²⁷ Cf. *Le Monde supérieur*, mai 1934, p. 69.

¹²⁸ Cf. *Le Monde supérieur*, novembre 1937.

Mrs. Anne Perkins, eut l'idée d'aller rendre visite à M. Falconer au *Sanctuaire du Monde Supérieur à Londres*. M. Craig Falconer était en train de ranger quelques clichés, avec l'intention de quitter son atelier un peu plus tôt que d'habitude, lorsqu'il fut soudain conscient d'une présence qui lui enjoignait de rester un peu plus longtemps.

Alors qu'il se demandait ce que cette impression pouvait bien signifier, M. Falconer eut la surprise de voir Mrs. Perkins se présenter à sa porte. Elle lui demanda s'il lui était possible de la recevoir immédiatement pour une séance, et M. Falconer y consentit. Pendant qu'il préparait l'appareil, il vit par clairvoyance la silhouette d'un homme d'âge mûr qui semblait très désireux de se manifester. M. Falconer attendit patiemment pour le décrire que cet Esprit se fût montré plus clairement. Enfin, il apparut tout rayonnant de joie et de bonheur, donnant l'impression de quelqu'un qui a trouvé la paix et la lumière. D'après la description qui lui en fut donnée, Mrs. Perkins reconnut son mari, passé dans l'autre monde l'année précédente.

Nous posâmes tous deux, dit M. Falconer, pour la photographie, et il se fit alors un silence étrange. Le guide se retira après l'exposition de la plaque. Mrs. Perkins ayant elle-même des dons psychiques, eut la sensation d'un fluide très puissant qui nous enveloppait pendant toute la séance. Elle m'accompagna dans la chambre noire pour assister au développement du cliché. Un extra très clair apparut au-dessus de la tête de Mrs. Perkins.

Nous nous réjouîmes tous deux de ce que l'expérience ait si bien réussi. Mrs. Perkins m'a fait savoir, après réception des épreuves, qu'elle avait reconnu son cher mari, entré dans une Vie Supérieure au mois de novembre dernier, et que toutes les personnes auxquelles elle avait montré la photographie l'avaient aussi reconnu sans hésitation. Il avait ainsi tenu la promesse qu'il lui avait faite de se manifester, s'il en avait la possibilité, pour donner une preuve de la Vérité. Si je n'avais pas tenu compte de l'impulsion qui m'avait incité à ne pas quitter mon atelier, la démarche de Mrs. Perkins n'aurait servi à rien qu'à la désappointer ; mais tel ne devait pas être le cas. Il était dit qu'elle recevrait cet encouragement, sous forme de la photographie de son cher mari¹²⁹.

Je me fais un devoir de signaler les résultats vraiment remarquables que j'ai obtenus grâce à la médiumnité de MM. Craig et Georges Falconer, photographes psychiques, qui m'ont donné la preuve de la survie de ma chère femme, entrée dans le Monde de l'Esprit en 1926.

J'ai fait des expériences passionnantes dans cet ordre d'idées. Il y a environ trois ans, j'ai pu communiquer avec ma femme par le moyen de l'écriture automatique. Ma femme se servant de ma main pour écrire, j'ai reçu de nombreux messages du Monde de l'Esprit, et dans l'un d'eux, elle me demanda d'essayer d'avoir sa photographie.

Vivant à plusieurs milliers de kilomètres de l'Angleterre ou de l'Amérique, où l'on peut faire faire des photographies psychiques, je ne connaissais pas de bon médium ; j'écrivis donc à Miss Estelle Stead au mois de juillet de l'année dernière, pour lui demander de m'aider. Elle fit suivre ma lettre à MM. Falconer et quelque temps après, je reçus le résultat de leur travail, par avion. Je suis incapable d'exprimer par des paroles l'émerveillement que nous éprouvâmes tous lorsque nous vîmes cette photographie et reconnûmes ma femme. Et ce qu'il y a de plus extraordinaire dans tout cela, c'est que non seulement je reconnus ma femme, mais que l'extra de mon beau-père apparut aussi à ses côtés. Je n'aurais jamais pensé obtenir ces deux extras.

La seule condition que les frères Falconer me posèrent fut que je concentre ma pensée pendant un quart d'heure au moment choisi pour prendre la photographie. J'envoyai simplement mon

¹²⁹ Cf. *Le Monde supérieur*, novembre 1937.

mouchoir de poche, et je vois d'après la photographie qu'un des médiums le tenait dans sa main. Les résultats obtenus sont merveilleux et je tiens à remercier publiquement ces deux médiums si doués, qui m'ont fourni la preuve de la survie de mes bien-aimés¹³⁰.

A Nice, au cercle *Fiat-Lux*, de nombreuses photographies psychiques ont été obtenues par la médiumnité de Mme H. Gal. Grâce à l'obligeance de cette dernière, nous avons pu expérimenter avec elle, dans le courant de janvier 1939, et les résultats ont été, pour nous, convainquant. Nous reproduisons en fin de ce volume quelques extras produits par la médiumnité de Mme Gal.

Le procédé est très simple. La personne qui désire tenter une expérience prend place sur un siège, devant un écran formé par un rideau noir. Un projecteur électrique de grande puissance projette ses rayons lumineux sur le sujet. Une fois le châssis d'un appareil normal chargé (on peut apporter ses plaques) on procède à la mise au point de la personne qui pose, puis Mme Gal se concentre, à proximité de l'appareil, et ouvre l'obturateur. Après une pose de quatre minutes environ, l'obturateur est refermé ; après quoi on passe immédiatement dans la chambre noire, pour le développement des plaques. Celles-ci ne sont pas toujours impressionnées ; d'autres au contraire portent un ou plusieurs visages, plus ou moins nettement modelés. Un nombre considérable de ceux-ci ont été reconnus.

Avec Mme Gal, comme pour d'autres médiums photographes, il n'est pas nécessaire d'être présent, on peut lui adresser une photographie, de soi-même, d'un parent, d'un ami, et cette image sert à la concentration des forces.

Nous avons demandé à Mme Gal quelle était son attitude psychologique pendant la production du phénomène, elle nous a répondu qu'elle employait uniquement sa volonté à extérioriser le plus possible son double astral, restant par ailleurs complètement passive.

Aux Etats-Unis, il existe également quelque médiums photographes, M. A. J. Osborn dit en avoir visité quelques-uns. Chez l'un d'eux, il obtint l'effigie de sa femme décédée, alors qu'il assistait, à New-York, en présence de photographes professionnels, à une séance de photographie.

On apporta des paquets de plaques non ouverts ; on y choisit des plaques au hasard, et une première tentative resta sans résultat, mais après l'ouverture d'un autre paquet, et après exposition d'une série de douze plaques, on constata sur cinq d'entre elles, des extras significatifs. Quatre montraient des visages qui ne furent pas identifiés. La cinquième plaque portait trois figures très rapprochées et en partie superposées. C'est parmi ces trois têtes que M. Osborn reconnut sans contestation possible, très rajeunie, son épouse, le visage encadré des boucles blondes qu'elle portait autrefois.

Nous rappelons maintenant dans quelles conditions Sir Arthur Conan Doyle et le Dr Gustave Geley donnèrent leur portrait, après avoir passé dans l'Autre Monde.

C'est en 1931 que fut obtenu l'extra reproduisant les traits, si caractéristiques, pour ceux qui l'ont connu, de Sir Arthur. Voici ce que dit à ce sujet l'auteur auquel nous nous référons :

¹³⁰ Relaté par M. W. MATHER, de Jaffna (Ceylan. Cf. *Le Monde supérieur*, novembre 1937)

Lors de cette expérience, tous les contrôles humainement possibles ont été mis en œuvre pour nous mettre à l'abri de mystifications, même involontaires. Nous disons involontaires, car la bonne foi du médium nous apparaît incontestable.

Les plaques ont été achetées par nous chez un marchand quelconque ; nous avons retiré nous-même de la boîte – sans que le médium ait eu à y toucher – la plaque pour charger le châssis. Celui-ci a été vérifié et chargé en notre présence. Le studio, d'une pauvreté plus que franciscaine, a été minutieusement examiné. Un voile noir accroché au mur servait de fond de décor, derrière la chaise de pose. Dans un coin, sur une petite table, une petite tente sombre : la chambre noire.

Les photographies sont prises en pleine lumière : une grande fenêtre éclairant la pièce.

Le médium ne touche jamais à l'étoffe servant de fond, et les prises peuvent se suivre sans interruption... Par l'examen des négatifs, il est facile de se rendre compte qu'aucun truquage n'a été fait soit avant, soit pendant, soit après le développement.

Le médium photographe de Londres ne pose pas elle-même : elle¹³¹ obtient des images astrales avec n'importe quel sujet. Voici comment elle procède. L'intéressé apporte ses plaques lui-même, et le médium le prie de les garder entre ses mains pendant quelques minutes. Puis elle pose ses mains sur celles du sujet, et récite le Pater. La boîte est ouverte par celui qui l'a apportée, et il en retire une plaque. Celle-ci est placée dans le châssis préalablement examiné par les assistants. La pose est de courte durée et le médium – qui enlève et replace l'obturateur de son appareil – semble tomber dans une transe assez profonde. La plaque est ensuite développée en présence des assistants, et l'on peut ainsi se rendre compte de suite de l'image ou des images apparues sur la photographie¹³².

Quelques jours avant l'obtention de ce portrait, Conan Doyle, par le truchement d'un médium, avait prévenu la personne qui devait tenter un essai, de son intention de chercher à impressionner la plaque photographique. Ensuite, par le canal d'un autre médium, confirmation fut donnée, par lui-même, que c'était bien son image qui se trouvait sur la plaque, et qu'il l'avait projetée de sa propre volonté. Et, dans une séance tenue le 22 juin 1931, il déclarait : « Je désire que vous compariez les photographies que *nous* avons pu obtenir avec celles qui ont été reçues précédemment. »

Le 15 juillet 1924, le Dr Gustave Geley, directeur de l'*Institut métapsychique international*, qui s'était rendu à Varsovie, aux fins d'expérimenter avec divers médiums polonais réputés, s'apprêtait à regagner la France, lorsqu'un accident d'avion, dont les causes restèrent ignorées, précipitait sur le sol le pilote et son unique passager.

Le Dr Geley qui s'était promis, peu avant son départ pour la Pologne, de se rendre en Angleterre, afin d'y étudier tout particulièrement la photographie transcendante, avait pris date – donc encore de son vivant – avec son collègue anglais, M. Stanley de Brath, lequel lui avait assuré son concours pour l'organisation de séances d'études. Les expériences avaient été fixées pour les 21, 22 et 23 juillet, et devaient se tenir à Londres, 59, Holland Park.

Malgré son brusque départ pour l'Au-delà, il semble bien que le Dr Geley se soit efforcé de tenir les engagements pris envers son collègue, en manifestant sa présence à l'une des dates indiquées.

¹³¹ Le médium est une femme.

¹³² Cf. *Bulletin des polaires*. Paris, no d'août 1931, p. 3 sq.

Voici, en effet, ce qui résulte du rapport de M. Stanley de Brath :

Le 17 juillet – deux jours après le décès de Dr Geley – M. Stanley de Brath, qui séjournait alors à Exmouth (Devonshire) apprenait télégraphiquement le décès si brusque du directeur de l'*Institut métapsychique international*. Ayant rencontré à l'improviste une infirmière qui, de temps à autre, s'exprime en transe médiumnique ; celle-ci, à la suite d'une conversation normale, et bien qu'elle n'ait pas connu le défunt, dit soudain : « J'ai vu le Dr Geley, il ne peut pas croire à sa transition, mais il a des amis qui le soutiendront. Je crois que si vous pouviez arranger la séance de photographie pour la semaine prochaine, comme cela avait été arrêté, il pourrait impressionner la plaque, puisqu'il était vivement intéressé par ces expériences. »

Ayant pris note de ce message spontané, M. Stanley de Brath fit signer le document et le mit à la poste afin de le dater de façon indiscutable par le timbre officiel, puis les arrangements annulés à la suite du décès du Dr Geley, furent repris avec le *Collège de Recherches psychiques* par l'intermédiaire de Mme Mc Kenzie, qui y dirigeait les séances expérimentales.

Entre temps, M. Stanley de Brath avait obtenu d'une personne avec laquelle il faisait de fréquentes expériences, et qui était douée de la faculté de l'écriture automatique, les indications suivantes :

Demande : – Pouvez-vous me dire quoi que ce soit ?

Réponse : – Votre pauvre ami ne peut se figurer qu'il est ici ; il est désolé de l'angoisse apportée chez lui, et de toutes les circonstances.

Demande : – Donnez-moi votre avis. Mme Mc Kenzie m'a fait l'offre d'une séance avec William Hope, pour demain, à 11 h. du matin. D'après votre réponse, il me semble peu probable que nous ayons un succès. Dois-je prendre mon propre appareil (ce qui pourrait déranger Hope) ou me servir du sien ?

Réponse : – N'introduisez rien de nouveau demain. Allez-y avec la promesse que nous ferons ce que permettront les conditions. Peut-être le Dr Geley se sera-t-il rendu compte de ce qui lui est arrivé, ou il sera endormi ; voyez-vous, son arrivée fut si imprévue ! et il était en bonne santé !

Fort de cette promesse, M. Stanley de Brath se rendit le lendemain, 24 juillet, au Collège et, sur la demande de Mme Mc Kenzie, Mlle F.S. Scatchers (bien expérimentée en matière photographique), M. Hope et Mme Buxton (médioms), se réunirent en séance.

Mme Mc Kenzie prit un des paquets de plaques emballées et scellées par la Compagnie fabricante et dont une trentaine restaient à la disposition des expérimentateurs, sous la garde de Mme Mc Kenzie. Ceux-ci passèrent alors dans le laboratoire, accompagnés de M. Hope et de Mme Buxton.

« Je pris le paquet, dit M. Stanley de Brath, coupai les rubans en ayant soin de ne pas briser les scellés. J'entrai dans la chambre noire avec Hope, où je déballai les plaques, sans permettre à ce dernier de les toucher. J'examinai soigneusement le châssis qu'il me tendit, et j'y introduisis deux plaques en les signant au moment de les sortir du paquet. Je mis encore mon paraphe pardessus et je tins le châssis dans ma poche, puis je rejoignis les autres expérimentateurs dans l'atelier, avec Hope, et j'examinai minutieusement l'appareil et la lentille déjà braqués sur les sièges où devaient prendre place les assistants.

La chambre noire, des plus simples, était munie d'une lentille absolument transparente et propre. Je mis le châssis en place, sans voile noir, et les trois assistants se placèrent vis-à-vis de l'appareil. Le fond était de voile noir et mat. Le châssis toujours en pleine vue. Les deux médiums se tenaient aux côtés de l'appareil, mais sans y toucher, sauf quand Hope tira la coulisse du châssis pour l'exposition, qui dura environ 15 secondes.

J'enlevai le châssis moi-même et fis le développement des deux plaques dans une seule cuvette. Une de ces plaques était normale, l'autre portait un extra. Ensuite, je déballai les plaques 3 et 4

qui étaient restées à l'autre bout de la chambre noire, sans que personne ne les ait approchées, puis je les introduisis dans le même châssis après signature. On procéda alors absolument comme pour les deux premières plaques, si ce n'est qu'au développement, Hope versa le révélateur dans la cuvette que je tenais. La plaque numéro 3 portait le portrait du regretté docteur. »

Aucune fraude ne fut possible, a certifié M. Stanley de Brath, qui assura avoir souscrit aux sept conditions suivantes garantissant l'authenticité du phénomène : 1. Certitude absolue que le paquet était intact. 2. Ouverture du paquet par l'expérimentateur lui-même avec signature des plaques une à une au moment où elles étaient déballées. 3. Surveillance du procédé par un photographe expérimenté. 4. Certitude que le fond était sans préparation aucune. 5. Certitude que l'atelier était vide et ne pouvait favoriser aucune fraude. 6. Certitude de la normalité de l'appareil et de la lentille. 7. Certitude que les médiums ne pouvaient intervenir dans les opérations.

Il est certain, qu'à moins de se mettre volontairement des œillères et de faire litière de tout sens critique, on ne saurait exiger davantage pour garantir l'authenticité du phénomène. Celui-ci peut donc être considéré comme inattaquable.

Quant au portrait du Docteur, pour employer l'expression de M. Stanley de Brath, il est d'une ressemblance frappante, pour ceux qui, comme nous, ont bien connu Gustave Geley.

En Angleterre et en Amérique, où le spiritualisme expérimental a pris un développement considérable, nombreux sont les cas où des personnes invitées - à la suite d'un message de l'Autre --- à se rendre auprès d'un médium photographe, ont obtenu spontanément sur la plaque (pour leur plus grand étonnement), des visages de parents ou d'amis décédés, alors que le médium se trouvait dans l'ignorance la plus absolue de leurs affaires de famille.

Des extras apparaissent parfois spontanément au développement, et sans qu'on s'y attende le moins du monde. Ainsi une fillette, au cours des heures qui précédèrent son agonie, avait affirmé à différentes reprises apercevoir à son chevet un parent décédé. Un photographe ayant été invité à prendre une photographie de la pièce transformée en chapelle ardente, ne fut pas peu surpris de voir apparaître sur la plaque sensible, alors qu'il procédait à son développement, l'image d'une personne inconnue de lui. L'étonnement de la famille fut grand lorsqu'on retrouva dans l'extra les traits du parent dont avait fait allusion la fillette.

Au cours du printemps 1908, Mme Vaugoyot, d'Angers, partait en campagne avec ses deux filles et un neveu. Des provisions furent emportées pour qu'on put faire un repas sur l'herbe. La halte eut lieu non loin du Ponts-de-Cé. Le panier renfermant les victuailles fut ouvert et les promeneurs mangèrent d'un excellent appétit. La collation terminée, l'une des filles de Mme Vaugoyot qui avait emporté un appareil photographique, proposa à sa mère, à sa sœur et à son cousin, de les prendre en instantané. Une plaque fut tirée. Au développement, ce qui parut étrange, c'est que sur l'épreuve on vit, non pas trois, mais quatre personnes, une figure d'enfant apparaissant contre l'épaule de sa sœur. On juge quel fut l'étonnement de toute la famille, en reconnaissant dans l'enfant une mignonne fillette que Mme Vaugoyot venait de perdre quelques jours auparavant.

Le south Australien Advertise d'Adelaïde (Australie), a mentionné un cas de photographie psychique obtenue dans un cimetière.

M. S.C. Barty, d'Adelaïde, était allé passer ses vacances dans un petit pays : Kadina. Il avait emporté son appareil photographique, et quelqu'un, au dit pays, lui demanda de vouloir bien, pour

les membres de la famille qui vivaient au loin, prendre un cliché de la tombe d'une femme morte deux ans auparavant. M. Barty accédant à ce désir, se rendit au cimetière au moment de son départ, prit la photographie, après avoir, de ses mains, déposé quelques fleurs sur le tombeau de l'inconnue. Puis il repartit pour Adelaïde où, à peine rentré, il développa les plaques et obtint de très bonnes épreuves.

Le tout fut envoyé à Kadina, d'où les amis et les connaissances devaient se charger de faire parvenir les photographies aux divers membres de la famille de la défunte.

Peu de temps après, M. Barty reçut des lettres étonnées, où on lui disait : « Par quel moyen avez-vous réussi à faire paraître, sur ce document, le visage même de la morte ? » Intrigué, il regarda de près une épreuve qu'il avait conservée, et constata, en effet, que près des fleurs et de la croix, un visage très défini par ses traits, et fort typique par les accessoires de costume qui l'accompagnaient, se silhouettait incontestablement. C'était le portrait d'une femme trépassée depuis 24 mois, et qu'il n'avait jamais vue ; celle-là même dont il avait fleuri la tombe¹³³.

Au cours de travaux de construction effectués à Port-Elisabeth, dit M. F.W. Fitzsimons, directeur du Muséum de cette ville, un accident se produisit, le 24 décembre 1931. Une maisonnette s'effondra, ensevelissant sept personnes, qui moururent aussitôt. L'une des victimes fut Mlle Dorothy Wade, âgée de 19 ans. Au cours de ses funérailles, six clichés furent pris par M. J. O'Connor, avec un Brownie no 2, appartenant au frère de la jeune fille, qui était présent. Après le développement de ces photographies, une figure d'enfant apparut sur l'un des clichés, ce qui sembla aussitôt extraordinaire, car aucun enfant n'avait assisté à la cérémonie.

Comme membre du *Cercle local de recherches psychiques*, je procédai à une sérieuse enquête, sans pouvoir cependant parvenir à une autre conclusion qu'il s'agissait bien d'un véritable extra.

La mère, les frères et sœurs de la famille sont formels sur la ressemblance de l'extra avec la jeune fille décédée, qui avait une physionomie enfantine frappante. La mère reconnut parfaitement le visage de sa fille, lorsqu'elle était enfant ; elle portait toujours à cette époque un bonnet blanc tricoté, semblable à celui visible sur l'extra.

Au moment où l'on descendait le cercueil dans la fosse, la mère qui avait perdu tout contrôle sur elle-même, s'était écriée : « Mon enfant ! Mon enfant ! » Le négatif fut examiné par plusieurs professionnels qui furent unanimes à éliminer l'hypothèse d'une surimpression ou de toute autre forme de truquage. Le film avait été acheté le matin même chez un marchand de la ville, utilisé quelques heures plus tard, et développé par un professionnel local¹³⁴.

Nous avons trouvé dans une revue de sciences psychiques le récit que voici :

A la suite du décès d'un enfant, une chapelle ardente avait été disposée dans l'une des pièces de la demeure, aux fins d'y déposer la dépouille mortelle du petit. Celui-ci, pendant les heures qui précédèrent son agonie, avait déclaré à maintes reprises apercevoir à son chevet un sien parent décédé. Un photographe de la localité fut invité à prendre une photographie de la chapelle ardente, sans qu'il eût été mis par ailleurs le moins du monde au courant de ce fait particulier. Quelle ne fut point sa surprise lorsque, au développement, apparut sur la plaque l'image d'une

¹³³ Cf. *Revue spirite*, décembre 1925, p. 592.

¹³⁴ Cf. *Le Monde supérieur*, mars 1938, p. 45.

personne à lui inconnue alors qu'il était bien certain que nul être humain, hormis la dépouille mortelle, n'avait pu prendre place devant l'objectif. Et lorsque les parents eurent en main le cliché, ce ne fut certes pas non plus sans un réel étonnement qu'ils retrouvèrent dans les traits du mystérieux visage du parent décédé dont la présence à son chevet avait été maintes fois affirmée par l'enfant.

Dans ce chapitre, nous avons dû nous borner à quelques exemples, mais on peut en trouver un nombre imposant dans les revues spéciales et dans les livres consacrés à l'étude de la photographie transcendantale ; quelques-uns de ces ouvrages ont été signalés plus haut. On y trouve de nombreuses images qui montrent combien nettes et détaillées peuvent être les photographies transcendantales.

Ceux qui n'admettent pas l'intervention des désincarnés dans la production de ces manifestations, supposent généralement qu'il s'agit d'un phénomène d'idéo plastie ; le subconscient du médium (ou des assistants) créerait une image qui, objectivée, viendrait s'inscrire sur la plaque.

La plus sérieuse objection que l'on puisse faire à cette explication, c'est que de très nombreux portraits de défunts ont été reconnus comme appartenant à des personnes que, ni le médium, ni les expérimentateurs présents, n'avaient jamais connues.

Les lecteurs qui auront pris connaissance de ce que nous avons exposé ci-dessus, trouveront sans peine d'autres objections à opposer à l'hypothèse de l'idéo plastie ¹³⁵; nous n'y insistons pas.

Il nous restera maintenant à examiner les phénomènes dits de matérialisation, et les nombreux et délicats problèmes qu'ils soulèvent.

Comme nous l'avons dit plus haut, ils feront l'objet, vu l'importance de la matière, d'un ouvrage spécial, dont l'impression ne saurait tarder. Nous en indiquons, dès maintenant, les divers chapitres : Les formes matérialisées. – Bioluminescence métapsychique. – Photographies et moulages de formes matérialisées. – Empreintes et mains de feu. – Diminution de poids et dématérialisation du médium. – Vêtements et accessoires. – Des liens qui unissent le médium au fantôme. – L'ectoplasme. – L'indépendance physique et intellectuelle des formes matérialisées. – La compénétration de la matière. – Conclusion.

Ceux de nos lecteurs qui auront pris quelque intérêt à nous lire, trouveront dans ce quatrième et dernier ouvrage consacré aux manifestations post-mortem, sujets à amples réflexions, en même temps que de nombreux développements qui n'ont pas trouvé place jusqu'à maintenant. Il ne pouvait être question de « mettre la charrue devant les bœufs ! »

¹³⁵ Nous ne nions pas que ce modus operandi ne puisse être invoqué, dans certains cas, mais il ne saurait couvrir l'ensemble des phénomènes.

Table des matières

Introduction	2
Chapitre 1 - De la légitimité des études psychiques et de l'opposition des Eglises.....	7
Chapitre II - Les écueils	18
Chapitre III - Les hypothèses	26
Chapitre IV - Considérations préliminaires	32
Chapitre V - De l'évocation	46
Chapitre VI - L'écriture directe.....	55
Chapitre VII - la voix directe	100
Chapitre VIII - La photographie transcendante.....	118